

SAS [068] – Commando sur Tunis

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



COMMANDO SUR TUNIS

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS-o68

COMMANDO SUR TUNIS

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3°a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© SAS / Vauvenargues, 1998.

© Librairie Plon / Gérard de Villiers / Osterberg France, 1982.

© Éditions Gérard de Villiers, 2008.

ISBN 978-2-3605-3336-7

CHAPITRE PREMIER

Ian Parker, la chemise soudée aux omoplates par la sueur, renonçant à trouver une place sous les platanes de l'avenue Habib Bourguiba, se gara en double file en face de *l'International Tunisia Palace*. Aussitôt repéré par le regard nettement réprobateur d'une « souris grise », contractuelle de la police tunisienne, qui écumait les alentours, un walkie-talkie accroché à l'épaule. Les Tunisiens avaient trouvé un moyen très simple de décourager les trop nombreux touristes algériens qui venaient remplir leurs coffres de provisions introuvables chez eux, mettant systématiquement des sabots de Denver aux véhicules immatriculés en Algérie à partir de la trentième seconde de dépassement... Conduisant une voiture de location, Ian Parker ne craignait pas ce genre de mésaventure. Abandonnant sa Fiat 127, il pénétra dans le hall de *l'International Tunisia Palace*, grande tour de béton assez tristounette.

Les rares employés en service, écroulés derrière leur desk, s'éventaient avec des journaux. Deux jours plus tôt, la climatisation de l'hôtel avait expiré dans un grand dégagement de vapeur. Alors que Tunis connaissait une des pires vagues de chaleur de son histoire ! Le thermomètre affichait joyeusement 60° au soleil et 45° dans les rares coins d'ombre... Comble de bonheur, on était en plein Ramadan, et les malheureux Tunisiens, interdits de nourriture et de boisson de l'aube à sept heures quarante-cinq du soir, se traînaient comme les naufragés de la *Méduse*.

Ian Parker parcourut le hall des yeux, déçu. Tourya n'était pas là. Il alla inspecter la cafeteria au fond du lobby. Pas une femme, mais un spectacle surréaliste. Toutes les tables étaient occupées par des hommes. Sans la moindre consommation devant eux. Ramadan oblige. On aurait dit des acteurs attendant le départ d'une scène. L'Américain retraversa le hall-sauna sous le regard indifférent des employés, agacé et en même temps résigné. Ce qui lui était survenu la veille était trop beau ! Arrivé sur son voilier le matin même à Sidi-Bou-Saïd, le port de plaisance de Tunis, il s'était rendu à *l'International* pour y prendre un verre et acheter des journaux. Au moment où il allait en repartir, un équipage des Libyan Airlines arrivait. Ian Parker avait tout de suite repéré un visage ravissant sous un des calots couleur sable. Des traits à

la fois enfantins et durs, avec d'étonnants yeux gris qui trahissaient une ascendance kabyle, un nez mutin et une bouche de star. Curieusement, il avait l'impression de connaître cette fille ! Probablement intriguée par l'insistance avec laquelle il la dévisageait, l'hôtesse lui avait adressé un vague sourire. Ian Parker s'était aussitôt rué dans la brèche.

— J'ai l'impression de vous connaître, avait-il dit un peu platement. J'ai vécu longtemps à Tripoli, j'en arrive d'ailleurs...

L'hôtesse, restée à la traîne de ses camarades, lui avait jeté un regard neutre.

— Ah bon, c'est possible.

— Peut-être dans une réception, avait insisté Ian Parker. J'ai travaillé à l'ambassade américaine, je suis diplomate... Je m'appelle Ian Parker. Je suis en vacances ici pour le moment...

Une lueur d'intérêt avait traversé les yeux gris.

— Peut-être, en effet, nous sommes-nous rencontrés, avait admis la jeune Libyenne.

Elle semblait maintenant moins désireuse de lui fausser compagnie. Il en profita pour enfoncer le clou.

— Je suis sûr d'avoir vu votre visage quelque part... Voulez-vous prendre un verre pour éclaircir le mystère ?

La jeune hôtesse avait hésité, avant de dire :

— Pas maintenant, je dois rejoindre mes camarades. Demain, vers midi, si vous voulez.

— Bravo ! Nous irons faire un tour en mer sur mon voilier, avait proposé Ian Parker. Avec la chaleur qu'il fait... À propos, comment vous appelez-vous ?

— Tourya. Il faut que je vous quitte maintenant.

Il avait suivi la jeune Libyenne des yeux jusqu'au moment où les portes de l'ascenseur s'étaient refermées sur elle. Les jambes et la silhouette étaient à la hauteur du reste. Du coup, il n'avait plus regretté le *Herald Tribune* vieux de trois jours, trouvé chez le marchand de journaux de l'hôtel. Dénicher une fille comme ça dans une ville comme Tunis, de plus en débarquant, prouvait que Dieu était incontestablement avec lui. L'Américain en avait eu du mal à s'endormir, fantasmant sur la belle Tourya, certain de la connaître, sans arriver à la situer.

Maintenant, le hall poisseux de chaleur et vide lui paraissait sinistre. Tourya avait changé d'avis et il allait passer le week-end seul, à dévorer les provisions achetées au marché de Carthage, en prévision d'un pique-nique marin.

Il ne connaissait même pas le patronyme de l'hôtesse. Impossible de la demander. Après un dernier regard circulaire sur le hall vide, il ressortit. Juste à temps pour voir la « souris grise » s'éloigner de sa Fiat 127 avec l'air gourmand d'un lion qui vient de dévorer un buffle.

Laissant une contravention sur son pare-brise. Rageusement, il la froissa et la jeta sur le goudron. L'ébonite du volant lui brûla les doigts. Il remonta en direction de la place de l'Indépendance. La chaleur avait totalement vidé le centre de Tunis. Les éventaires de livres d'occasion installés sous les platanes du terre-plein central de l'avenue Habib Bourguiba, étaient déserts. Ian Parker avait parcouru trente mètres et se préparait à tourner autour de la place quand il aperçut quelqu'un lui faisant signe au bord du trottoir, après la rue d'Alger.

Tourya ! Les jambes serrées dans un jean collant, un T-shirt rose moulant une poitrine comme on en a à vingt ans, insultante de perfection. Inconsciente en apparence de son sex-appeal. Ses sandales dorées à talons aiguille la grandissaient encore. Il remarqua avec plaisir qu'elle portait, accroché à l'épaule, un sac de sport : le pique-nique était dans la poche. Ian Parker fonce vers le trottoir et pila à faire passer la pédale de frein à travers le plancher de la voiture. Quand on a cinquante-cinq ans, un œuf colonial, plus beaucoup de cheveux, des dents de cheval et un visage plutôt banal, il y a des petites joies qui prennent une sacrée importance...

Tourya ouvrit la portière et s'installa à côté de lui, un sourire enjôleur aux lèvres.

— Bonjour !

— Où étiez-vous ? reprocha l'Américain. Je m'en allais.

Sa tension était encore montée. Tourya s'était arrosée d'un parfum très fort, mais pas sirupeux comme ceux qu'affectionnaient d'habitude les Arabes. Un véritable aphrodisiaque.

— J'étais allé acheter de la crème à bronzer. Je pensais que vous m'attendriez, ajouta-t-elle avec un rire plein de coquetterie.

— Vous avez aussi acheté du parfum ? J'adore celui que vous portez. Qu'est-ce que c'est ?

Elle sourit, flattée :

— Un mélange. C'est un vieux marchand des souks qui me le prépare.

Le cœur en fête, Ian Parker tourna devant le vieux bâtiment gris de l'ambassade de France et redescendit l'avenue Habib Bourguiba : direction Sidi-Bou-Saïd. Il n'en revenait pas de sa chance. Lorsqu'il avait invité la jeune femme, il ne pensait pas vraiment qu'elle viendrait. Les Arabes sortaient peu avec les étrangers. Surtout les Libyennes. Encore moins pour une promenade en bateau avec un homme. Il la guigna du coin de l'œil.

Avec de nouveau le sentiment exaspérant de la connaître. Il chercha encore un peu, puis la vue de ses seins lourds et pointus lui vida le cerveau. Tourya semblait avoir aussi chaud que lui. Elle se tamponna le front avec un Kleenex.

— Quelle chaleur !

— Vous faites le Ramadan ? demanda-t-il.

La Libyenne sourit.

— Officiellement, oui. Mais ici, on ne nous surveille pas.

— Vous venez souvent à Tunis ?

— Deux fois par semaine.

Toutes glaces ouvertes, la température était quand même insoutenable... Les policiers de faction place d'Afrique semblaient à peine tenir debout. En équilibre instable comme le building de l'Office du Tourisme Tunisien, pyramide posée sur sa pointe, œuvre probable d'un architecte fou ou distrait, qui aurait consulté ses plans à l'envers...

Ian Parker s'engagea dans le chemin en forme de piste de cross qui servait de déviation à l'avenue Mohammed V défoncée par les bulldozers depuis trois ans, pour un hypothétique travail d'assainissement du Grand Tunis. Entre la poussière et la chaleur, c'était complet. Tunis, l'été, sans piscine, sans air climatisé, c'était une ville impossible, cuisant dans sa touffeur.

— Vous n'avez pas trop chaud à l'hôtel ? demanda-t-il.

— Oh si, dit Tourya. Je dors la fenêtre ouverte... À propos, où allons-nous ?

— À Sidi-Bou-Saïd. Mon bateau est là-bas... Ensuite, nous partons en mer.

Tourya lui jeta un regard inquiet.

— Il y a beaucoup de gens là-bas ?

Il rit.

— Non, non, je suis seul.

Elle parut soulagée.

— Nous n'avons pas le droit de sortir avec des étrangers, expliqua-t-elle. Pendant les escales, tout l'équipage reste ensemble.

— Comment avez-vous fait, alors ? demanda Ian Parker, flatté.

La jeune hôtesse eut un sourire entendu.

— J'ai dit qu'une amie m'avait invitée à la Baie des Singes... Qu'il n'y aurait que des filles. Comme ça, ils ne pouvaient pas venir...

Les femmes étaient bien les mêmes dans tous les pays. Même endoctrinées par le colonel Kadhafi... Ils passèrent devant les drapeaux des pays de la Ligue Arabe, qui claquaient au vent, avenue Khiareddine-Pacha. Depuis une semaine, les délégués se demandaient activement quelles « paroles verbales » ils allaient brandir pour faire cesser la liquidation des Palestiniens à Beyrouth...

L'odeur pestilentielle de la lagune s'infiltra soudain dans la voiture. Un mélange de pourriture et de cadavre qui envahissait Tunis dès les premières chaleurs... Par bon vent, on le sentait même au *Hilton*, pourtant perché au sommet de la colline du Belvédère.

Ian Parker accéléra. La route de Carthage s'allongeait, rectiligne, bordée de terrains vagues, de casernes, et de quelques rares villas.

L'urbanisme n'avait jamais été le fort de la Tunisie.

Tourya avait fermé les yeux, écrasée de chaleur, elle aussi. Ils mirent moins de vingt minutes pour atteindre l'embranchement menant à Sidi-Bou-Saïd. Les lourdes grilles du Palais de Carthage, résidence d'Habib Bourguiba, semblaient prêtes à fondre de chaleur. Un peu partout, sur le bord de la route, des musulmans prostrés attendaient la fin du jour pour boire et manger. Ian Parker essuya sa nuque trempée de sueur. Il se demanda avec angoisse s'il pourrait honorer Tourya au cas où...

Les caméras de télévision surmontant les angles du parc de Bourguiba brillaient dans le soleil comme des yeux de monstres de science-fiction. Encore cinq minutes, ils descendirent sur Sidi-Bou-Saïd, le plus joli port de Tunisie, le Saint-Tropez africain. En face du petit port, des maisons inachevées faute de crédits alignaient leurs ouvertures sans fenêtre. Seul îlot de vie : un poste de police et un restaurant, le *Pirate*. Il y avait peu de bateaux dans le petit port, cela coûtait trop cher en Tunisie. Ian Parker se gara au bout du quai désert. Un couple déjeunait à bord d'un ketch français ancré à côté de son sloop, le *Shangri-la*. Tourya descendit de la Fiat, le suivant à quelques mètres, comme si elle craignait d'être vue avec lui. Le pont du *Shangri-la* était brûlant. Il se hâta d'ouvrir la porte du cockpit. Tourya sauta à bord et le suivit à l'intérieur. Il faisait relativement frais dans la petite cabine. La jeune Libyenne posa un regard curieux sur les deux transmetteurs radio et l'équipement sophistiqué du radiotéléphone marin, qui occupaient tout un panneau. Pour un petit bateau de trente et un pieds, c'était inattendu...

— Vous avez soif ? demanda-t-il. Un Perrier ? Ou de l'alcool ?

— Un Perrier, fit la jeune Libyenne.

L'Américain, prévoyant, avait acheté ses alcools au PX de Tripoli, avant de partir. Quelques caisses de J & B et du Gaston de Lagrange dans la cale, et puis il y avait de tout dans son petit réfrigérateur : Moët et Chandon pour les grandes occasions, Vodka, et des tonnes d'eau minérale allant du Contrex au Vichy-Saint-Yorre. Ce qui l'avait protégé jusqu'ici des amibes et autres gracieusetés africaines.

Ian Parker lui ouvrit une bouteille et prit une bière qu'il but avidement au goulot. Tourya sembla se régaler des bulles du Perrier. Rafraîchi lui aussi, Ian Parker lui montra la petite cabine.

— J'espère que vous avez un maillot. Pendant que vous vous changez, je vais sortir du port au moteur...

— Vous m'appellerez quand nous serons en mer, dit-elle. Je ne veux pas qu'on me voie trop. On ne sait jamais.

Il se débarrassa de ses vêtements, ne gardant que son slip de bain, sortit du cockpit. Il s'affaira, lançant d'abord son moteur auxiliaire, puis il releva l'ancre et largua enfin les amarres le retenant au quai. À

trois nœuds, le *Shangri-la* prit la direction de la sortie du port. Au passage, Ian Parker, fondant sous le soleil de plomb, salua ses voisins français... Quelques Tunisiens nageaient dans la passe.

Il mit aussitôt le cap sur l'ouest, afin de traverser la partie la plus étroite du golfe de Tunis. Il avait l'intention de s'ancrer en face de Ras-el-Fortass, une pointe rocheuse de la côte, distante d'une dizaine de milles. Il y était déjà venu les années précédentes, pour y faire de la plongée sous-marine dans les coraux. Debout à la barre, il s'essuya le front. Quelle chaleur ! Il jeta un coup d'œil machinal à une immense demeure blanche, qui surmontait une colline à gauche de Sidi-Bou-Saïd, la résidence de l'ambassadeur des États-Unis : la plus belle vue de toute la côte. Par temps clair, il apercevait même l'île Zembra, à l'entrée du golfe de Tunis. Le mât du *Shangri-la* se mit à osciller légèrement. Enfin, ils étaient sortis du calme plat et une légère brise rafraîchissait l'atmosphère... Il se retourna et appela.

— Tourya !

— J'arrive ! cria la jeune Libyenne.

Elle mit cependant encore cinq minutes avant d'émerger, les yeux protégés par d'épaisses lunettes noires, moulée dans un deux-pièces orange. Ian Parker, d'un coup, ne sentit plus la brûlure du soleil. Tourya avait un corps parfait. Des épaules larges, un ventre plat, que l'on devinait dur comme de l'acier, des cuisses bombées, une taille de guêpe et une peau satinée. Le soutien-gorge découvrait la plus grande partie de la poitrine, pleine, insolente de fermeté. Ian Parker n'arrivait pas à détacher les yeux de sa « conquête ».

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Tourya le fixait, soudain tendue.

— Rien, je vous trouve superbe, dit l'Américain avec sincérité. Vous êtes fichtrement musclée !

— J'ai fait du sport, fit modestement Tourya.

Elle passa devant lui pour aller s'installer à l'arrière, laissant derrière elle une tramée de parfum.

Il suivit des yeux sa croupe cambrée qui s'évasait au-dessous de la taille creusée et mince. C'était autre chose que les « loukoums » qui hantaient les soirées de Tripoli, bouffies de mauvaise graisse, affligées toutes en guise de croupe de la fameuse « malle arabe ».

Et il n'arrivait toujours pas à se souvenir où il avait déjà vu la Libyenne ! Celle-ci, accoudée au bastingage, regardait la côte s'éloigner.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Dans un coin merveilleux, affirma Ian Parker. On peut pêcher, nager... et faire de la plongée.

— Il n'y a vraiment pas beaucoup de monde ? interrogea la Libyenne d'un air inquiet.

— Personne ! assura l'Américain. Ce sont des récifs à fleur d'eau, des coraux, à un demi-mille au large de Ras-el-Fortass. C'est splendide à regarder sous l'eau. Vous aimez la plongée sous-marine ?

— Je n'en ai jamais fait, dit-elle. Cela me fait un peu peur.

Ian Parker eut un sourire rassurant.

— Je vous montrerai. J'en fais depuis longtemps. Maintenant, allez vous allonger à l'avant, je vais hisser la voile pour aller plus vite... Il y a des matelas dans la cabine.

Tourya prit un matelas et alla s'allonger devant le cockpit, sur le ventre, offrant aux yeux émerveillés de l'Américain la ligne ondulante de son dos et de ses reins. Ian Parker s'affaira à son grément se disant que la journée risquait d'être tout simplement merveilleuse.

*

* *

Une étrange mélodie sortait de la radio, lancinante, avec des accents rauques, rythmée par des tambourins. Ian Parker se demandait si c'était du grec ou de l'hébreu. Depuis deux heures, ils naviguaient à la voile et, seuls, le léger claquement de la toile et le froissement soyeux du sillage troublaient le silence. Le fond du golfe de Tunis n'était plus qu'une indistincte ligne bleue. L'étrave du *Shangri-la* pointait vers une avancée rocheuse : Ras-el-Fortass. Tourya s'arracha de son matelas et vint d'une démarche ondulante rejoindre l'Américain. Celui-ci désigna de petits brisants blancs à quelques centaines de mètres sur leur gauche.

— Voilà le banc de corail. Nous allons plonger par ici. Ensuite, nous déjeunerons. J'ai tout emporté.

Il loucha sur le tissu orange et suggéra :

— Vous devriez ôter votre soutien-gorge. Cela fait des marques, après.

À travers les lunettes noires, les prunelles de la jeune Libyenne semblaient plus sombres. Il s'attendait à ce qu'elle refuse, ou s'offusque. Mais elle se contenta de lui adresser un curieux sourire, ambigu.

Sans un mot, elle passa une main derrière son dos et tira le lacet du maillot d'un coup sec. Un gracieux mouvement d'épaule acheva de libérer deux seins splendides qui ne s'affaîsèrent pas d'un centimètre.

— Cela vous va ainsi ? demanda-t-elle avec une ironie à peine dissimulée.

Ian Parker se sentit rougir. Il mourait d'envie de prendre cette somptueuse poitrine à pleines mains.

Tourya demeura quelques secondes à sa portée, comme pour le narguer ou le défier, puis fit demi-tour vers la proue.

La mélopée, à la radio, continuait et ce n'était plus seulement la chaleur qui asséchait la bouche de Ian Parker. Il se dit qu'après le

déjeuner, il proposerait à Tourya une sieste dans la cabine climatisée de l'avant et que là, il pourrait peut-être réaliser ses fantasmes. L'expérience lui avait appris que les femmes arabes, dès qu'elles n'avaient personne pour les observer, se déchaînaient sans aucune retenue. La façon dont Tourya prenait plaisir à l'exciter laissait présager un délicieux après-midi. Il chassa ses rêves : le bateau approchait des coraux et il se concentra sur la manœuvre, amenant la voile et remettant le moteur en route. Il était déjà venu plusieurs fois à cet endroit. Il y avait une douzaine de mètres de fond avec des coraux superbes et beaucoup de poissons.

Cinq cents mètres plus loin, il coupa le moteur et courut à l'avant jeter l'ancre. Dès que le fracas de la chaîne se fut tu, il régna un merveilleux silence, troublé seulement par la radio. L'eau était transparente et on distinguait les longs coraux blancs sortant du sable comme des mains. Le soleil était haut dans le ciel et il faisait une chaleur de bête, mais Tourya ne semblait pas en souffrir. Il la rejoignit et la tira par la main :

— Allons-y maintenant !

Elle se leva en riant. Ses seins frôlèrent sa poitrine nue et il eut l'impression de recevoir un choc électrique. Pendant quelques secondes ils demeurèrent face à face. Ian Parker avança le visage et leurs lèvres se frôlèrent. Il insista pour un vrai baiser qui, dans son esprit, scellerait leur entente. Elle le lui accorda.

Il faisait si chaud que la transpiration soudait leurs corps. Il se détacha de lui-même, la gorge sèche, maîtrisant difficilement son désir.

— Je vais chercher les bouteilles.

Il mourait d'envie de lui arracher son slip et de la prendre sur-le-champ, mais il se dit qu'il fallait respecter un minimum de formes. D'ailleurs, elle était totalement à sa merci. Tourya l'attendit, accoudée au bastingage, contemplant la côte éloignée d'un kilomètre. Aucun autre bateau n'était en vue.

Ian Parker réapparut avec des bouteilles et deux paires de palmes. Par cette chaleur, pas besoin de combinaison. Il repartit chercher un fusil sous-marin. Avec un peu de chance, il ramènerait un mérou pour le déjeuner. Il n'y aurait plus qu'à le faire cuire sur le pont... Tourya l'observait avec attention. Il vérifia tout son équipement, la charge des bouteilles, le détendeur, la tuyauterie, les masques.

— Je vais vous montrer, annonça-t-il enfin. Venez.

Tourya secoua la tête.

— Plongez d'abord, moi je vais nager en vous regardant. Ensuite, vous viendrez me chercher.

Pas la peine de la contrarier. Ce n'était pas vraiment de plonger dont il avait envie, mais de la transpercer de son sexe douloureusement comprimé dans son slip de toile. L'eau fraîche lui ferait du bien. Il

enfila ses palmes, boucla une ceinture de plomb et ajusta le harnais des deux bouteilles. Tourya vint l'aider à resserrer les sangles, le frôlant à nouveau de sa poitrine nue. Le masque sur le front, il s'aperçut qu'il avait oublié d'armer son fusil sous-marin.

— Vous pouvez armer le fusil ? demanda-t-il.

— Comment fait-on ?

— Vous mettez la flèche, vous reculez le sandow autant que vous pouvez et vous l'accrochez dans l'encoche.

Elle obéit, prenant appui sur son ventre plat. Il se fit la réflexion qu'elle avait une musculature d'homme. Sans effort, elle tendit l'épais caoutchouc, mettant la flèche en place. Ian Parker, tout en la regardant, caressait un petit fantasme. Amener Tourya à plonger avec lui et lui faire l'amour sur le sable du fond. Il l'avait fait une fois, en Libye, c'était délicieux. Hélas, la jeune femme ne semblait guère désireuse de le suivre, attendant, le fusil à la main. Il s'approcha du bastingage, l'enjamba à moitié, prenant maladroitement appui d'une de ses palmes sur l'échelle posée le long de la coque.

— Ne levez pas l'ancre ! cria-t-il en riant. Je ne veux pas rentrer à la nage.

Il abaissa le masque sur son visage, fixant une dernière fois Tourya et sa poitrine pleine comme on n'en voyait que sur les calendriers. Et soudain, la mémoire lui revint d'un coup ! Il savait où il l'avait vue. Malgré le masque, son changement d'expression dut être perçu par Tourya car toute langueur s'effaça de ses traits sensuels instantanément. Il se domina, puis dit d'une voix neutre :

— Maintenant, vous pouvez me donner le fusil.

La Libyenne se déplaça sur le côté, tenant le fusil sous-marin de la main droite par la crosse. L'extrémité se releva vers le masque. Les bouteilles et la ceinture de plomb empêchèrent l'Américain de bouger rapidement. La flèche partit une fraction de seconde plus tard, s'enfonçant dans son oreille droite de vingt centimètres, lui transperçant le cerveau.

Ian Parker vit un éclair blanc, éblouissant, eut l'impression qu'on lui écrasait le crâne dans une enclume gigantesque. Le ciel disparut, la silhouette de Tourya disparut brusquement. La flèche fichée dans l'oreille comme une excroissance monstrueuse, il bascula lourdement du bastingage, tombant à l'eau. Aussitôt, Tourya jeta par-dessus bord le fusil toujours relié à la flèche par sa corde. Entraîné par le poids de la ceinture de plomb, le corps de Ian Parker coula rapidement, laissant derrière lui une traînée rougeâtre. L'eau était si claire qu'une fois au fond, on le distinguait encore parfaitement. Penchée sur le bastingage, celle qui l'avait tué l'observa longuement, le visage indifférent. Les battements de son cœur s'étaient à peine accélérés. Puis, elle reporta son regard sur l'horizon : toujours aucun bateau, la mer était vide. Elle

remit son soutien-gorge et rentra dans la cabine. Fouillant son sac de sport, elle en sortit un colt Python 357 Magnum, dont elle n'avait pas eu à se servir grâce à la marotte de l'Américain. Elle le posa sur la table et ressortit sur le pont.

Elle avait encore beaucoup à faire.

*

* *

La Libyenne remit le moteur auxiliaire en marche. Puis, elle courut à l'avant du sloop et entreprit de remonter l'ancre. Presque sans s'essouffler, elle y parvint en quelques minutes. Revenant à la barre, elle mit alors le cap sur le large. Les coraux s'éloignaient. Tourya stoppa le moteur au bout d'un mille et remouilla l'ancre. Ainsi, au cas improbable où un autre bateau l'aborderait, personne ne risquait plus de voir le corps de Ian Parker au fond de l'eau... La chaleur était toujours accablante et son corps dégoulinait de transpiration. Elle nettoya avec un Kleenex une petite tache de sang et inspecta rapidement le pont afin de voir si aucune trace du meurtre ne subsistait. Le soleil se reflétait sur la mer, la faisant scintiller à perte de vue. C'était une merveilleuse journée de vacances.

Rassurée, elle gagna l'échelle fixée au flanc du *Shangri-la* et se laissa tomber dans l'eau. La température lui parut délicieuse. Elle nagea un quart d'heure autour du voilier, puis remonta, rafraîchie et détendue. Depuis la nuit précédente, lorsqu'elle avait appris qui était Ian Parker, elle avait su ce qu'elle aurait à faire. Cela avait pris une forme inattendue mais le but restait le même. Remontée sur le sloop, elle regagna la cabine. Il faisait vraiment trop chaud sur le pont et elle avait encore de longues heures à attendre la tombée de la nuit.

Pourvu que personne ne vienne la déranger. Elle se dit cyniquement que le choix fait par sa victime du lieu de promenade était parfait. Au cas improbable où un autre bateau l'approcherait, elle pourrait toujours dire qu'elle attendait son ami parti faire de la plongée sous-marine.

*

* *

La nuit était tombée rapidement, sans que la température baisse d'un degré. Tourya regarda autour d'elle. Aucune lumière sur l'eau, donc pas de bateau. Au loin, scintillaient les lumières de la côte. Il restait à accomplir la partie la plus délicate de son action solitaire. Elle gagna l'avant et remonta l'ancre sans trop de mal. Le pont était encore brûlant.

Elle hissa alors la grande voile qui se gonfla aussitôt sous une brise légère du nord-ouest. Elle avait assez de notions de navigation pour ne pas se perdre et mit le cap sur Sidi-Bou-Saïd.

À la barre il faisait presque frais. Le voilier avançait à six ou sept

nœuds, tous feux éteints, Tourya surveillant attentivement la mer au cas où elle couperait la route d'un cargo. Sans moteur et sans feux de position, elle avait peu de chances de se faire repérer. Trois heures plus tard, elle se trouvait par le travers de Sidi-Bou-Saïd, à environ un demi-mille de la côte. C'était le moment. Elle bloqua la barre avec deux cordages, de façon à ce que le sloop continue sa course dans la direction qu'elle avait choisie. Ensuite, elle alla chercher dans la cabine un sac en plastique avec une fermeture étanche qu'elle avait dissimulée dans son sac de sport. Il contenait son T-shirt, son jean et son revolver. Après avoir attaché ses cheveux, elle enfila une paire de palmes et descendit le long de l'échelle toujours accrochée au flanc du sloop. Lorsqu'elle fut à un mètre de l'eau, elle se laissa tomber dans la mer tiède. Remontée à la surface, elle aperçut la masse noire du voilier qui continuait à filer vers le nord, légèrement incliné. Arrimant son sac à sa ceinture, Tourya se mit à nager lentement et régulièrement sur le dos, avançant très vite grâce à ses palmes. Pour une femme entraînée comme elle, un kilomètre dans une mer sans courant, ce n'était rien.

Le ciel étoilé était superbe et il n'y avait qu'une légère houle qui ne la gênait pas. Elle se sentait parfaitement bien et son dos crawlé avait la régularité de celui d'une championne. Elle calcula qu'elle serait à *l'International* à temps pour se coucher à une heure normale.

Sa rencontre avec Ian Parker faisait partie des impondérables, créant pour elle un risque minime mais réel. Or, dans ce qu'elle avait mis en train, on ne pouvait tolérer aucune faille, aussi petite soit-elle. L'élimination de l'Américain représentait donc un moindre mal. Avec un peu de chance, elle aurait le temps d'accomplir sa mission.

CHAPITRE II

Malko enjamba avec précaution un moustachu, boudiné dans un costume sombre mal coupé et de surcroît déformé par les armes qu'il dissimulait dessous, couché en travers du couloir, en face de la porte voisine de sa chambre. On était en pleine réunion de la Ligue Arabe et les participants étaient tous arrivés à Tunis avec leurs gorilles privés. Le moustachu s'éveilla en sursaut, portant la main à sa ceinture, puis, voyant que Malko s'éloignait, se rendormit comme un loir. Ne réalisant pas qu'un malfaisant aurait pu lui trancher proprement la gorge sans même qu'il s'en rende compte. Il faisait acte de présence, c'était le principal... Deux autres basanés, pas rasés, se faisaient face dans des fauteuils près de l'ascenseur, les yeux rougis par le manque de sommeil, un plateau devant eux nettoyé comme par des fourmis. L'un d'eux arborait sans complexes une mitraillette Skorpion sur ses genoux. Heureusement que les clients du *Hilton* étaient habitués. Comme de toute façon, avec le *Méridien-Africa*, au centre de la ville, c'était le seul hôtel décent de Tunis, avec une climatisation qui fonctionnait, une vue superbe et une piscine, ils n'avaient guère le choix... Évidemment, lorsque le vent soufflait du nord, rabattant l'odeur pestilentielle de la lagune, on avait l'impression de séjourner dans un égout, mais on ne peut pas tout avoir.

En sortant de l'hôtel, Malko faillit faire demi-tour : la température extérieure était celle d'un séchoir de coiffeur. L'air brûlant balayait la colline du Belvédère comme s'il charriait un incendie. Le portier eut un sourire désolé.

— Aujourd'hui, il va faire très chaud, c'est le sirocco qui souffle...

Qu'est-ce que c'était « très chaud » ? La veille, il faisait déjà 65° en plein soleil...

La Golf de location était un four et le volant si brûlant qu'il aurait fallu des gants. Malko le manipula avec deux doigts, descendant à travers les allées du parc. La végétation, déjà rachitique, était en train de griller. Toutes glaces ouvertes, il faisait encore 40° dans la voiture et sa chemise en voile lui collait au dos comme une seconde peau. Il sentait le soleil lui cuire le visage à travers le pare-brise. Le goudron devait rester collé à ses pneus. *Tunis-Soir* annonçait qu'on n'avait pas vu une telle vague de chaleur depuis quarante-cinq ans. Sûrement

encore un coup des Israéliens.

Des gens avachis un peu partout donnaient un air triste à cette ville déjà laide.

Il aurait été mieux à Vienne. Seulement la CIA l'avait arraché à une saison d'été brillante, avec des réceptions tous les soirs, pour le catapulte dans ce four solaire. Bien entendu, sans lui expliquer de quoi il s'agissait. Parfois, il avait la sensation d'être pour les gens de Langley le pompier de service. Chaque fois qu'il y avait un « accident » quelque part, un truc où la Company ne voulait pas apparaître officiellement et qu'il fallait résoudre discrètement, à la rigueur en assassinant un petit peu, à qui pensait-on ? À Son Altesse Sérénissime, le prince Malko Linge, Chevalier du Saint Sépulcre et de Malte, Margrave de Haute Lusace, vieux rejeton d'authentique noblesse européenne, toujours aux abois à cause de son château qui ne s'améliorait pas avec les siècles. Le prix des entrepreneurs montant avec la régularité d'une crue, il avait peu de chance de prendre un peu de repos avant de se retrouver dans le caveau familial qu'il avait reconstitué dans une enclave de son parc de Liezen, faisant venir les dépouilles mortelles de sa famille de l'ancien château situé maintenant en Silésie, sous la domination des communistes. Ceux-ci avaient quand même accepté, contre beaucoup d'argent, de lui rendre ses morts. Les seuls à pouvoir franchir le Rideau de fer sans problèmes.

Il avait quitté Alexandra, sa fiancée, avec difficulté. La trouvant toujours plus à son goût en dépit de quelques légères rides. Elle était en ce début d'été d'humeur enjouée et délicate. Leur dernière soirée avait été un festival érotique. Alexandra s'était déguisée en brune à l'aide d'une perruque et Malko avait eu l'impression de s'enfoncer dans une négresse à la croupe callipyge et consentante. C'est fou ce qu'une perruque pouvait changer un visage pourtant connu. Pour lui être agréable, bien qu'il fasse presque aussi chaud à Vienne qu'à Tunis, Alexandra était venue à Liezen avec des bas sous sa robe d'été et il l'avait d'abord prise sur un canapé, à la hussarde, après qu'elle lui ait administré une fellation rapide tandis qu'il donnait un coup de téléphone. Elle avait un sens inné de l'érotisme et ne semblait pas vieillir, veillant avec un soin maniaque sur son corps de rêve.

Lorsqu'il parvenait à lui arracher les feulements rauques qui manifestaient son plaisir, entrecoupés d'obscénités qu'elle n'avait sûrement pas apprises au Couvent des Oiseaux, il était le plus heureux des hommes. Cette fois-là, il avait terminé en la prenant debout devant la glace de sa salle de bains, tandis qu'elle achevait de refaire son maquillage pour aller dîner. Arc-boutée au lavabo, elle avait répondu par de furieux coups de reins à son assaut impromptu, bien campée sur ses jambes écartées, secouant sa crinière noire, tournant ensuite la tête et remarquant suavement :

— Il y avait longtemps que tu n'avais pas été aussi violent. Tu avais l'impression d'en sodomiser une autre, salaud !

Il y avait quand même une certaine tendresse dans le « salaud ». Au fond, Alexandra adorait se faire violer, imposer une loi sexuelle. Quitte à se décontaminer avec quelques minets au sexe infatigable qui crachaient leur semence au fond de son ventre avec une force qui la secouait jusque dans la plus fine de ses terminaisons nerveuses...

L'odeur pestilentielle de la lagune chassa le fantôme d'Alexandra et Malko se rendit compte qu'il roulait au milieu de la route de Carthage, talonné par de furieux coups de klaxons. Il se rangea pour laisser passer un Tunisien exaspéré qui lui adressa des gestes obscènes. Le Ramadan énervait tout le monde. Tunis avait un aspect insolite avec un petit air vieillot comme si la vie s'était arrêtée à la fin de la colonisation. On s'attendait presque à voir surgir des Blancs en panama et lavallière. Perdu dans ses pensées, Malko faillit rater la bifurcation indiquant Carthage et « US Military Cemetery ». Il y avait enfin un peu de végétation et des villas qui se voulaient élégantes, mais sans piscine. À croire que c'était interdit par le Coran. Même pas un ventilateur. On cuisait à petit feu de juin à septembre, en buvant des cognac-soda.

Il rejoignit la route de Sidi-Bou-Saïd passant devant les grilles du Palais de Carthage. Un peu plus loin, il tourna à gauche, s'éloignant de la mer. Des flèches indiquaient « US Military Cemetery » jusqu'à un chemin défoncé partant dans la campagne. Il se retrouva devant une grille ouverte. Le cimetière était tout petit, rien à voir avec les immensités de Normandie. Bien entretenu avec une stèle à la mémoire des combattants de 1944. Apparemment pas le moindre visiteur. Il descendit de voiture et gagna le petit pavillon près de l'entrée. Un homme en sortit pour l'accueillir. Un mastodonte au sourire glacé. Un mètre quatre-vingt-dix, un nez écrasé de boxeur, des avant-bras absolument monstrueux, un grand chapeau de cow-boy blanc sur le crâne. Les yeux bleus très enfoncés fixèrent Malko avec froideur.

— Sir ?

— Buzz est là ?

Le cow-boy eut un hochement de tête et lui fit signe de le suivre. Malko eut l'impression de débarquer au Pôle Nord. Il régnait un froid glacial à l'intérieur du pavillon climatisé. Un homme au front dégarni, en veste et cravate, était attablé devant une bière. Il se leva avec un sourire aimable et serra la main de Malko.

— Richard Bubble, annonça-t-il.

C'était le chef de station de la Central Intelligence Agency de Tunis, surnommé « Buzz » en raison de son goût immodéré pour le téléphone. Affecté à l'ambassade comme consul, couverture transparente comme un bas nylon. Celui qui avait accueilli Malko ôta son chapeau et lui tendit un battoir de boucher.

— Jonathan Sacley.

— On l'appelle Jonathan le Fossoyeur, souigna Buzz.

Il fallait beaucoup d'imagination pour deviner chez ce gardien de cimetière changé tous les cinq ans, un des plus brillants éléments de la Division des Opérations. En poste « clandestin » depuis trois ans, il attendait qu'on veuille bien lui confier autre chose que des bricoles. Tunis recueillait ainsi les restes de pas mal de stations repliées en catastrophe. On venait de transférer de Beyrouth l'école de langue arabe de la Company. Les rescapés de Téhéran, de Jordanie, du Caire tentaient tant bien que mal de se réorganiser.

Buzz éternua et sourit.

— Jonathan, vous croyez que vos amis sont comme vos clients. Nous, nous ne risquons pas de pourrir au soleil. Il fait un froid de gueux chez vous.

Jonathan le Fossoyeur haussa les épaules. Natif du Nord Dakota, il avait horreur de tout ce qui dépassait zéro degré. Par un temps pareil, il osait tout juste s'aventurer dehors. Pour toute réponse, il sortit une bière de son réfrigérateur et la but au goulot. Malko décolla sa chemise de son dos et s'assit. Étrange ambiance.

— Avant que nous ne soyons complètement gelés, commença le chef de station, je vais vous raconter l'histoire de Ian Parker. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Rien, avoua Malko. C'est quelqu'un de chez nous ?

— C'était. Un type du Middle East Desk⁽¹⁾. En poste pendant trois ans à Tripoli, sous couverture diplomatique. Il allait être affecté au Caire et avait décidé de prendre trois mois de vacances à se balader avec son bateau. C'était un gars plutôt solitaire, célibataire endurci, fou de voile. Il s'était débrouillé pour garder son voilier, le *Shangri-la*. Donc, depuis des mois, il bourlinguait le long des côtes à faire de la pêche sous-marine, tout en reniflant un peu l'ambiance dans les petits ports. Quand il est arrivé à Sidi-Bou-Saïd, bien entendu, il a pris contact avec moi. C'était il y a exactement huit jours.

— Il avait un objectif en Tunisie ? demanda Malko.

— Non. Juste en balade. Mais c'était un vrai professionnel. Nous nous sommes repassés quelques petits tuyaux.

— Et ensuite ?

L'Américain avala une grande rasade de bière et reposa la boîte sur la table. Le Fossoyeur avait croisé ses énormes bras et écoutait.

— Ensuite, dit Richard Bubble, quelque chose a déraillé.

Il éternua de nouveau.

Malko, abruti de chaleur et de fatigue, avait du mal à garder les yeux ouverts.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda-t-il en étouffant un bâillement.

Buzz lui adressa un sourire encourageant.

— Vous êtes ici pour le découvrir. Simplement, le surlendemain du jour où Ian m'a téléphoné, c'était un vendredi, on a retrouvé son sloop. Avec toute sa toile, il venait de s'échouer près de Gammarth, à l'ouest de Tunis. La barre était bloquée par un système de cordages, moyen utilisé fréquemment par les navigateurs solitaires. Personne à bord. Tout en ordre, aucun signe de bagarre. Bien entendu les Tunisiens ont prévenu notre ambassade immédiatement, ignorant que Ian Parker faisait partie de la Company. Pour eux, c'était un Américain bien tranquille... Évidemment, les cloches se sont mises à sonner dès qu'on a su qu'il s'agissait de Ian. Je suis allé moi-même inspecter le bateau et je n'ai rien trouvé. D'abord j'ai pensé à un accident. Ian était aussi un fou de plongée sous-marine. Il avait dû partir seul à bord, plonger et pour une raison quelconque ne pas pouvoir regagner son bateau. Pourtant l'ancre était remontée et il était trop prudent pour avoir plongé sans l'avoir mouillée auparavant. Cependant, ce ne serait pas la première fois que ce genre d'incident coûte la vie à quelqu'un... Les Tunisiens étaient du même avis.

— Et vous avez découvert quelque chose d'autre ?

— *Right !* En interrogeant les gens du port. Des Français avait vu partir Ian Parker le samedi. Il n'était pas seul, une fille ravissante l'accompagnait.

— Une étrangère ? interrogea Malko qui commençait à grelotter lui aussi. Impavide, le Fossoyeur se curait les ongles.

— D'après eux, c'était plutôt une Tunisienne. Plus que jolie, assez spectaculaire... Du coup, cela devenait bizarre. Car si Ian avait plongé, la fille était sûrement restée à bord. Ou bien elle avait plongé avec lui et n'était pas remontée non plus. Nous nous sommes orientés alors vers un double accident de plongée, style : la fille a un pépin, il veut la sauver et y laisse sa peau avec...

À première vue, il y avait tout le golfe de Tunis à ratisser. Cela promettait.

— Vous avez pris un hélicoptère ?

Buzz lui jeta un regard amusé.

— *Right again.* Nous en avons emprunté à un des types qui faisaient des forages pétroliers. Après nous être renseignés sur les coins où on pratiquait la plongée. Ça nous a quand même pris trois jours...

« À force de nous traîner au ralenti à dix pieds de la surface, partout où il y avait des coraux, nous l'avons retrouvé. Par quinze mètres de fond, accroché à des coraux, en face de Ras-el-Fortass. Il avait son équipement complet, sauf la combinaison, masque, bouteilles, palmes, ceinture de plomb et fusil sous-marin. Avec quand même un détail inattendu...

Il se tut, regarda la table comme pour donner plus de poids à ses paroles.

— La flèche de son fusil était enfoncée dans son oreille droite de vingt centimètres, annonça-t-il. La pointe ressortait de l'autre côté...

— Un accident ? questionna Malko.

Buzz lui jeta un drôle de regard.

— On a voulu penser ça d'abord. Bien que Ian soit prudent, très habitué à son matériel. Pour que la flèche ait pénétré sous cet angle-là, il aurait fallu qu'il tienne le fusil selon un angle bizarre, à bras tendu...

— Un suicide ?

Le Fossoyeur, qui avait fini de se curer les ongles, s'attaqua à ses gencives avec un énorme cure-dent, émettant ce qui pouvait passer pour un ricanement.

— Nous avons demandé une autopsie, continua Buzz. Le toubib a découvert que Ian avait reçu sa flèche avant d'entrer dans l'eau, il était déjà mort en touchant la surface de l'océan. Pas une goutte d'eau dans les poumons. Dernière hypothèse, il avait voulu se suicider, de façon à ce qu'on ne retrouve pas son corps. C'était un gars assez romantique pour cela. On était presque prêts à y croire...

— Seulement, il y avait la fille, remarqua doucement Malko. Qu'est-elle devenue ?

Richard Bubble soupira.

— Bonne question, je dirai même excellente question. Après avoir retrouvé le corps de Ian Parker, nous avons emprunté quelques nageurs de combat à la Sixième Flotte. Ils ont ratissé le fond de la mer avec des bidules électroniques sur un rayon d'un kilomètre sans rien trouver. Or, il n'y a pas de courant et ce n'est pas une voie maritime fréquentée.

« En plus, on a vérifié ce qui manquait dans son équipement de bord : seulement une tenue de plongée sous-marine et la deuxième paire de palmes. Tout était noté. Or, il était peu probable que la fille ait apporté la sienne.

— Donc, elle était à bord quand il est mort, conclut Malko. Il y a une hypothèse. Elle le voit se suicider, prend peur et saute à l'eau, puis se noie. Le corps a pu dériver très loin...

— Après avoir remonté l'ancre...

Silence de plomb. Les deux Américains regardaient tristement la toile cirée de la table. C'était tout à fait une conversation appropriée pour un cimetière...

— On y a pensé, dit Buzz. On était même en train de s'en persuader. Seulement la Company a expédié un expert pour examiner ce qu'on avait trouvé. Il a réussi à prendre les empreintes digitales sur la crosse du fusil sous-marin. Ce n'étaient pas celles de Ian Parker...

— C'étaient celles de qui ?

— Nous ne savons pas encore. Vraisemblablement de celui ou celle qui a tué Ian.

— Donc vous pensez qu'il a été assassiné...

— Foutrement, sinon, ce serait le premier cas au monde de suicide par fusil sous-marin avec des fausses empreintes. Ce que nous ne savons pas, c'est par qui et surtout, si j'ose dire, pourquoi ?

— Avez-vous des précisions sur cette fille ? demanda Malko.

Buzz prit un papier devant lui et lut d'une voix monocorde, tandis que le gardien du cimetière examinait ce qu'il venait de retirer de sa dent creuse.

— Environ 1 m 70, poitrine 90, cheveux et yeux gris, allure sportive, vêtue d'un jean et d'un T-shirt, de type arabe, portait un sac de sport bleu en bandoulière... Pas de nom. Présumée être tunisienne.

— Où l'avait-il trouvée ?

— Nous l'ignorons. Il n'était pas venu à Tunis depuis un an. Ian Parker était très prudent. Il n'a sûrement pas flairé un piège. Il avait un 38 sur le bateau, nous l'avons retrouvé à sa place habituelle.

Donc, à aucun moment, il ne s'est senti en danger.

— Se peut-il qu'il y ait eu une troisième personne ?

— Peu probable, fit l'Américain. Les Français étaient à côté du sloop de Ian. Il est venu seul avec la fille. Et ils ont appareillé immédiatement. À moins que quelqu'un ne se soit caché à bord. Évidemment, tout est possible. Mais c'est une hypothèse peu probable. Non, à mon sens, c'est la fille qui l'a tué. Si c'était une bonne nageuse, elle a pu revenir à la nage facilement et prendre pied sur une plage déserte, ce qui expliquerait la disparition des palmes.

— En suite ?

— Elle avait probablement des complices qui l'ont aidée. Il y a du monde pendant le week-end dans ce coin.

Malko réfléchissait à se faire péter la cervelle. Quelle histoire bizarre. Il manquait visiblement un gros morceau du puzzle. Sauf si les gens de la CIA faisaient de l'auto-intoxication. Ce qui était déjà arrivé.

— D'après ce que vous me dites, remarqua-t-il, cette fille était très belle. Si c'est une Arabe, elle devait être assez farouche. Et si Ian Parker avait tout simplement essayé de lui faire des avances et que, pour se défendre, elle l'ait tué, peut-être accidentellement ?

Buzz secoua la tête d'un air dégoûté.

— Ian n'était pas le genre de gars à faire ça.

Malko se permit un sourire.

— Quand on vous met une paire de seins sous le nez après quelques jours d'abstinence, tout le monde est prêt à faire ça. Surtout en pleine mer avec une allumeuse. Les Arabes le sont souvent. Cela expliquerait tout. Affolée, la fille s'est ensuite enfuie et s'est bien gardée de se faire connaître. Vous ne la retrouverez jamais.

À l'épaisseur du silence qui suivit, il comprit que sa suggestion n'avait pas plu. On n'attaquait pas la mémoire d'un mort. Après tout,

c'était leur affaire.

— Et les Tunisiens ? demanda-t-il. Qu'en disent-ils ?

— Rien, se hâta de répliquer Richard Bubble. Car ils ne savent rien. Pour eux Ian Parker s'est noyé accidentellement au cours d'une partie de pêche sous-marine. C'est le Ramadan et tout le monde se fout de ce genre d'histoires. Il vaut mieux savoir où nous allons avant de mettre un autre service au courant. Si c'est, comme vous le supposez, une histoire de cul, pas la peine de se ridiculiser.

Malko s'était remis à réfléchir.

— Cette fille, remarqua-t-il, n'est pas sortie du néant. Ian Parker l'a ramenée en voiture. Probablement de Tunis. On devrait pouvoir savoir d'où. Qu'est devenu le véhicule qu'il utilisait ?

— Nous l'avons rendue chez Avis, fit Buzz, après l'avoir pratiquement démontée. Sans rien trouver. Par les Français, nous savons que Ian est parti de Sidi-Bou-Saïd vers dix heures et qu'il est revenu à midi et demi. Le temps d'aller à Tunis, mais c'est quand même une grande petite ville. Aucune raison pour qu'il se soit fait remarquer.

— Lui non, mais elle, oui. Les très jolies femmes ne passent pas inaperçues...

Buzz secoua la tête.

— Nous avons pensé à ça, et interrogé tout le staff de l'ambassade, les gens qui sont ici depuis des années. Hélas, nous possédons un signalement trop vague.

— Les Tunisiens sauraient peut-être, suggéra Malko. Après tout, ce sont des alliés. Si vraiment Ian Parker a été tué pour une raison professionnelle, cela risque de les intéresser.

— Quand on sera sûr, on les préviendra, bougonna Buzz. Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Prendre une douche et ensuite mon pendule, dit Malko sans rire. Me mettre au coin de l'avenue Habib Bourguiba et guetter cette inconnue. Non, sérieusement, il doit y avoir des discothèques, des endroits à la mode où une fille de cette espèce se montre. Puisqu'elle était assez évoluée pour accepter l'invitation d'un célibataire sur un bateau...

— C'est bien ce qui nous intrigue, souligna Richard Bubble. Les Arabes ne sont pas comme ça. Cela signifierait qu'elle a reconnu Ian et qu'elle est montée sciemment à bord avec l'intention de le tuer. Le hic c'est qu'on ne sait pas pourquoi. Si Ian avait levé un gros lièvre, il aurait immédiatement prévenu les gens d'ici. Il ne l'a pas fait. Donc ce n'était pas « hot ».

— Il a commis une erreur ou il était mal informé, conclut Malko. Où se trouve le *Shangri-la* maintenant ?

— Dans le port de Sidi-Bou-Saïd. En attendant d'être rapatrié aux

États-Unis. Vous voulez le voir ?

— Si possible.

— Très bien, allons-y.

*

* *

Le *Shangri-la* était le plus grand bateau ancré dans le port de Sidi-Bou-Saïd, avec un gros cabin-cruiser appelé le *Michka*. Richard Bubble le désigna à Malko.

— C'est le bateau du père de la fille qui a failli épouser Kadhafi. Une Tunisienne ravissante. Le Colonel était fou d'elle. Finalement, elle s'est mariée à un Saoudien bourré comme un canon.

— Ce n'est pas elle ? demanda Malko en souriant.

— Non, nous avons vérifié, fit sérieusement le chef de station. Elle se trouve à Djeddah.

Ils montèrent à bord, suivis de Jonathan le Fossoyeur. L'Américain ouvrit le cadenas de la porte du cockpit. Tout était impeccablement rangé, pas un grain de poussière sur les radios, le vernis des meubles brillait. Dans un coin s'entassaient des cartons de J & B et de Gaston de Lagrange sortis de la cale. Ian Parker avait été un homme ordonné. Malko éprouvait une sensation bizarre, comme chaque fois qu'il se trouvait au début d'une enquête. Guettant l'impondérable. Dans les Services spéciaux, les instructeurs s'épuisaient à enseigner à leurs élèves qu'il fallait prévoir tous les cas de figure, y compris l'impondérable. Seulement, on n'y arrivait jamais complètement. Heureusement, sinon, Malko n'étant appelé à la rescousse que pour ces « grains de sable », le château de Liezen ne serait plus qu'une ruine... Une très, très vague odeur de parfum flottait encore dans le cockpit. Il se dit que l'inconnue devait avoir utilisé un parfum très fort pour qu'il ne se soit pas évaporé totalement.

— Je suppose que vous avez cherché des empreintes ? demanda Malko.

— Absolument, il n'y avait que celles trouvées sur la crosse du fusil et celles de Ian Parker.

Malko parcourut des yeux l'intérieur du bateau. Il n'était pas Sherlock Holmes. D'ailleurs, ce n'était sûrement pas là que se trouvait le secret de la mort de Ian Parker. Il ressortit sur le pont, l'arpenta de l'avant à l'arrière sans rien voir de suspect. Observé par l'Américain, sceptique. Qu'attendait-il de lui ? Il cherchait à reconstituer mentalement ce qui avait pu arriver. L'hypothèse de la fille serrée de près et tuant accidentellement l'Américain lui plaisait assez. On peut être de la CIA, on n'en est pas moins homme. En trois ans de Tripoli, il n'avait pas dû faire des folies de son corps... S'il était tombé sur une vraie allumeuse, cela avait pu se passer mal. Le fait qu'il ait été tué avec son propre fusil plaidait en faveur de la non-préméditation.

— Vous étiez chez vous samedi matin ? demanda-t-il à Richard Bubble.

— Oui.

— Ian Parker avait votre numéro privé ?

— Oui.

— Donc, s'il avait eu une information, il vous aurait appelé.

— Je le pense.

On revenait au meurtre fortuit. Malko commençait à griller vif. Paisiblement, Jonathan le Fossoyeur déménageait les cartons de Gaston de Lagrange et de J & B, pour les mettre dans le coffre de sa grosse Chevrolet.

— Il vaut mieux récupérer toutes ces merveilles, fit Richard Bubble. Ce n'est plus Ian qui les boira...

Malko s'engagea sur la passerelle, tandis que le chef de station refermait le cockpit.

Il fit quelques pas sur le quai, le long du ketch battant pavillon français. Un homme était sur le pont, l'observant. Malko lui adressa un sourire et l'autre le lui rendit.

— Bonjour, dit Malko en français, en s'approchant. J'enquête sur la mort de M. Parker, vous ne savez rien ? Nous cherchons à identifier la fille qui se trouvait avec lui.

Le Français prit soudain un air mystérieux et se pencha vers le quai.

— Je l'ai photographiée ! murmura-t-il.

Malko crut avoir mal entendu. Richard Bubble était toujours en train de farfouiller sur le *Shangri-la*.

— On ne vous a pas interrogé ?

— Si, dit le Français, mais ma femme était là, je ne pouvais pas en parler, elle a horreur que je photographie les jolies filles. Je l'ai fait en cachette...

Malko en avait le tournis.

— Vous avez la photo ?

— Je n'ai pas encore fait développer le film... Vous le voulez ?

— Je pense que ce sera utile, dit Malko, nous vous le rendrons...

— Attendez.

L'homme disparut à l'intérieur du ketch. Malko comptait les battements de son cœur. Un bruit de moteur lui fit lever la tête. Un Airbus d'Air France en approche sur Tunis. Tout blanc. Comme celui qui l'avait amené la veille. Il avait pris Air France de Vienne à Tunis. D'abord Vienne-Paris en 727, puis l'espace de l'énorme cabine avant de l'Airbus, réservée à la classe Affaires. Malko s'y était rallié sans remords, abandonnant les « First » trop coûteuses, pour un service plus simple, mais toujours de grande qualité. Ses dernières notes de plomberie, à Liezen, avaient asséché son compte en banque.

L'Airbus blanc, train sorti, était déjà bas sur l'horizon quand le

Français ressortit de la cabine. Il lui tendit un rouleau 24 x 36.

— Tenez. Quand vous me le rendrez, faites attention que ma femme ne soit pas là.

Malko l'avait déjà enfoui dans sa poche. Le Français se plongeait dans un journal. Richard Bubble rejoignit Malko, l'air sinistre, dégoulinant de transpiration sous sa veste et sa cravate.

— Vous pourrez toujours me joindre à l'École de Langue Arabe, place Pasteur, dit-il. Au cas où vous trouveriez quelque chose. Je vais vous ramener au cimetière.

— Tenez, dit Malko, puisque vous allez en ville, faites donc développer ce film. Il y a la photo de la meurtrière de Ian Parker dessus.

— *Holy shit !* explosa l'Américain. Vous plaisantez ?

CHAPITRE III

Richard Bubble jeta un regard stupéfait au rouleau de pellicule tendu par Malko.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Chez nos amis français, expliqua suavement Malko. C'est même eux qui me l'ont proposé.

— Mais on les avait interrogés ! Jamais ils n'avaient parlé d'un truc pareil.

— Je dois avoir des dons de magicien, dit Malko, légèrement ironique. Je pense que vous avez un labo dans votre École de Langue Arabe. Nous avons assez cuit ici.

L'Américain empocha le film sans perdre son expression médusée. Ils regagnèrent la Chevrolet blanche où Jonathan attendait. Dès que la climatisation eut un peu rafraîchi l'atmosphère, Richard Bubble annonça :

— Aussitôt que j'ai ces photos, je les envoie à Tripoli et on vérifie si cela ne se relie pas à une affaire que Ian Parker aurait traitée là-bas. Son adjoint est toujours en place. Quant à vous, il faut foncer sur Tunis. Cette fille ne s'est pas évanouie en fumée.

— Suis-je autorisé à parler aux Tunisiens, maintenant ?

— Attendez encore un peu. Quand le moment sera venu, je vous brancherai sur le général Marchana. C'est un ami et un type très bien. Il faudra vous méfier des Français. Ils sont chez eux ici et ne nous voient pas d'un très bon œil. Ils pensent que nous voulons « recoloniser » la Tunisie, la faire tomber dans notre orbite...

— C'est vrai, non ?

— Ce n'est pas la peine de leur dire...

Il faisait à peine frais dans la Chevrolet et ils avaient déjà atteint le cimetière militaire. Malko était angoissé à la seule idée de retrouver la Golf transformée en four. Richard Bubble stoppa le long du mur du cimetière.

— Pour l'instant, passez par Jonathan pour me contacter. Bien sûr, les Tunisiens se doutent de ce que vous êtes, mais inutile qu'ils sachent ce que vous faites. Attention au téléphone. Utilisez des cabines. Les photos seront développées ce soir. Appelez Jonathan vers six heures. Il vous donnera des instructions.

Malko plongeait dans la fournaise, regardant avec envie Richard Bubble s'éloigner dans la Chevrolet blanche. Il avait du pain sur la planche. Pourquoi cette jolie fille avait-elle tué l'agent de la CIA de cette façon particulièrement atroce ? Comme un vulgaire mériou. Bien sûr, il y avait l'hypothèse passionnelle, mais bien qu'elle le séduise, quelque chose lui disait que ce n'était pas la bonne. L'expérience lui avait appris que dans le Monde Parallèle, les choses arrivaient rarement par hasard.

Dès qu'il aurait les photos, il faudrait reconstituer l'emploi du temps de Ian Parker et trouver comment et où il avait rencontré sa belle meurtrière. Les photos en apprendraient peut-être plus.

*

* *

C'était un véritable poster affiché au mur. À côté, en plus petit, des agrandissements du visage.

Malko regarda attentivement la série de documents. C'était incontestablement une fille ravissante et sexy en diable. Et, non moins certainement, une Arabe. Le Français l'avait prise au télé sur le quai et quand elle montait à bord du *Shangri-la*.

Il faisait délicieusement frais dans la salle de réunion de l'École de Langue Arabe, au sixième étage du building de la place Pasteur. Debout contre le mur, Jonathan le Fossoyeur mâchonnait une allumette, l'air sombre. C'est lui qui était allé prendre Malko à son hôtel pour l'amener ici, rejoindre le chef de station. Ce dernier examinait les photos inlassablement, comme pour y trouver un détail supplémentaire.

— Elles partent pour Tripoli ce soir, dit-il. On va voir s'ils connaissent.

— Si cette fille est tunisienne, dit Malko, on devrait pouvoir la retrouver.

L'Américain eut tout à coup un sourire presque coquin qui dérida son visage habituellement sévère.

— J'ai une idée, annonça-t-il, où vous allez pouvoir utiliser vos qualités de charme. Je suis invité à une soirée à Carthage et je vais vous y emmener. Chez une bonne femme qui magouille, paraît-il, avec tous les Arabes riches du coin, payant de sa personne et leur fournissant de jeunes beautés, contre une honnête rétribution. Moitié Turque, moitié Française. Leila Kadouni. Si vous pouviez la « tamponner⁽²⁾ » ! elle connaît toutes les jolies filles de la ville. Peut-être que celle-là est sur ses listes. Ou qu'elle sait qui c'est.

— Pourquoi pas ? dit Malko.

Il ne pensait pas que la meurtrière de Ian Parker appartienne à un réseau de call-girls, mais ce serait plus drôle que de passer la soirée seul au *Hilton*. Il empocha trois photos petit format de la belle inconnue et se prépara à changer de chemise pour la quatrième fois de

la journée. Dehors, il faisait une chaleur à mourir.

*

* *

La véranda, entourée de bougainvillées, ressemblait à un sauna, mais l'intérieur de la maison était pire. Malko se demanda pourquoi la climatisation était inconnue en Tunisie. Un garçon lui apporta son quatrième verre de Moët merveilleusement glacé. Il le but d'un trait.

— À table ! cria l'amie de la maîtresse de maison, une petite brune piquante, qui présidait aux festivités.

Malko en profita pour s'arracher à la conversation soporifique d'un businessman de Saint Louis venu vendre des équipements sanitaires à la Tunisie. Richard Bubble discutait avec un attaché militaire et un Tunisien à grosses lunettes d'écaille. Les femmes étaient quelconques sauf une : la fameuse Leila Kadouni. Elle se leva en même temps que Malko et il put la dévisager à son aise. La robe de toile blanche à pois noirs était assez ouverte pour qu'on puisse apercevoir le soutien-gorge offrant sur un balconnet deux seins superbes et, sans doute par inadvertance, elle avait fermé si peu des boutons du bas qu'on apercevait ses cuisses charnues jusqu'au slip noir chaque fois qu'elle croisait les jambes.

Les cheveux passés au henné la faisaient ressembler à une vraie rousse dont elle avait les yeux bleus, éclairant un visage sensuel au nez retroussé.

Une splendide créature qui dégageait un magnétisme animal dont elle était parfaitement consciente. L'énorme « loukoum » noir qui l'accompagnait comme une malédiction ne cessait de la dévorer des yeux en soufflant à la façon d'un phoque. Pourtant, c'est en bout de table qu'elle s'assit, prenant Malko à sa droite bien qu'ils n'aient échangé que quelques mots.

Les yeux de feu se posèrent sur lui tandis que la bouche appétissante comme un fruit tropical, esquissait une moue charmante à son égard.

— Quelle chaleur ! soupira-t-elle.

Devant une entrée en matière aussi originale, Malko ne put que répondre, avec un sourire, les yeux fixés sur son décolleté :

— Vous n'êtes quand même pas trop emmitouflée. Que diriez-vous si vous portiez un pantalon ?

Leila Kadouni eut un rire léger, et plongea sa fourchette dans le foie gras qu'on venait de déposer sur la table. Un crime, par un temps pareil. Le champagne continuait à couler à flots. Malko prêtait une oreille distraite à la conversation, échangeant de temps à autre un sourire avec sa voisine qui semblait avoir un appétit d'oiseau. Quand le gâteau au chocolat arriva, il en était toujours au même point. Le Moët aidant, il se dit qu'il ne risquait rien à oser une petite audace.

Doucement, il envoya sa jambe gauche à la recherche de celles de

Leila Kadouni, manœuvre facilitée par la taille exigüe de la table. Or, à peine avait-il avancé la pointe de son soulier qu'il eut l'impression que sa jambe était prise dans un étau ! Sans changer d'expression, sans qu'un de ses cils ne bouge, avançant un peu sur sa chaise, elle avait noué ses jambes autour de la sienne dans un geste sans équivoque !

Il s'immobilisa, persuadé que cela se voyait comme le nez au milieu de la figure, mais aucun des convives ne semblait avoir remarqué le manège de Leila Kadouni. Il chercha le regard de la jeune femme et trouva deux yeux rieurs et provocants. Sans la moindre gêne. Le massage continuait sous la table, impudent. En tout cas, Leila Kadouni n'avait pas froid aux yeux. À l'autre bout de la table, son « loukoum » lui coulait des regards langoureux sans soupçonner le moins du monde la conduite éhontée de l'objet de sa flamme. Malko essaya de se concentrer sur son gâteau au chocolat, mais les cuisses musclées et charnues n'abandonnaient pas leur proie.

Leila Kadouni, d'un geste naturel, glissa soudain le bras sous la table comme pour ramasser quelque chose. Tétanisé, Malko sentit des doigts courir sur sa cuisse, puis plus haut, l'emprisonnant dans une étreinte sans ambages quelques secondes, comme pour vérifier le résultat de son flirt.

Puis la main se retira et Leila Kadouni se redressa. Malko ne savait plus où se mettre à cette table où les invités étaient au coude à coude. Jamais il n'avait reçu des avances aussi directes d'une inconnue.

De nouveau très droite, Leila Kadouni tendit son verre.

— Du champagne ! réclama-t-elle.

Malko comprit très vite le pourquoi de sa nouvelle attitude. Quelque chose se faufila soudain sur ses cuisses. Un pied déchaussé qui commença un massage local et habile, ce qui n'empêchait pas Leila Kadouni de tenir une conversation animée avec sa voisine.

Malko, euphorisé par le champagne, commençait à éprouver un désir de moins en moins discret. Qu'est-ce qui pouvait avoir déclenché une passion aussi brutale et incontrôlée chez une femme qui semblait en avoir vu déjà pas mal... À moins que ce ne soit une simple allumeuse. De toute façon, cela tombait bien.

La maîtresse de maison se leva enfin, épargnant à Malko un dénouement sûrement agréable mais peu souhaitable dans cet environnement. Aussitôt Richard Bubble s'approcha, accompagné d'un Tunisien.

— Malko, dit-il, laissez-moi vous présenter au général Marchana qui dirige le Service homologue du nôtre. J'ignorais qu'il était là ce soir. Je lui ai dit qu'il vous étiez.

Le Tunisien avait le regard perçant derrière ses lunettes épaisses et plus beaucoup de cheveux. Il était vêtu d'une djellaba et de nu-pieds, à la mode locale. Sa poignée de main fut franche et vigoureuse.

— Bienvenue en Tunisie, dit-il. Je pense que vous n'aurez pas grand-chose à y faire. Tant que le président Bourguiba sera en vie, nous ne craignons pas trop d'ennuis de nos tumultueux voisins...

— L'Algérie aussi vous cause des problèmes ? demanda Malko qui pensait que seule la Libye avait des vues sur la Tunisie.

Le général hocha la tête.

— Hélas ! Les Algériens nous détestent. Pendant la guerre de Libération, j'ai connu tous les chefs de l'Algérie nouvelle, y compris Boumediene... Déjà, ils ne nous aimaient pas. Maintenant, c'est pire : nous avons un pays qui marche, pas eux. Ils voudraient supprimer le modèle à leurs portes. Ils étaient derrière le coup de Gafsa. Je crains qu'ils ne recommencent un jour...

— Et les Libyens ? demanda Malko.

— Depuis la visite de Kadhafi en Tunisie, ils se tiennent tranquilles mais, avec le Colonel, on n'est jamais sûr de rien...

Le Tunisien s'éloigna et Richard Bubble en profita pour glisser à Malko :

— Le général ignore que vous vous occupez de Ian Parker. Avez-vous établi le contact avec Leila Kadouni ? J'ai vu qu'elle vous avait placé à côté d'elle.

— Je fais de mon mieux, affirma Malko. Cela semble un personnage intéressant.

Un ange passa et, dégoûté par ce mensonge atroce, fila se perdre dans les ruines de Carthage. Malko regardait Leila Kadouni en train de vampiriser un jeune invité. Il lui sembla qu'elle avait encore défait un bouton de sa robe. Richard Bubble émit un gloussement coquin.

— C'est la pute la plus chère de Tunis. Cela commence à huit cents dinars⁽³⁾ pour un flirt léger. Elle est spécialisée. Le patio et les bouteilles recommençaient à circuler.

— Rencontrons-nous pour un briefing demain vers deux heures et demie, proposa Richard Bubble. Ici, nous faisons la journée continue. On sera tranquilles et j'aurai peut-être une réponse de Tripoli.

Tout en écoutant d'une oreille, Malko suivait des yeux la silhouette blanche à pois noirs. Il la vit quitter son interlocuteur et se diriger vers la maison. Avant d'y pénétrer, elle se retourna, comme si elle cherchait quelqu'un. Quittant Richard Bubble, Malko partit dans la même direction. Il pénétra dans un petit hall poisseux de chaleur. Il n'y avait même pas un ventilateur !

C'est dans le couloir qu'il se heurta presque à Leila Kadouni. Un peu déhanchée, elle attendait devant une porte fermée. Elle se tourna vers lui avec un sourire provocant, lui offrant sa poitrine laiteuse.

Leurs regards se rencontrèrent. Sans un mot, la rousse se déplaça légèrement et l'embrassa à pleine bouche, à plein corps, se collant à lui comme une ventouse. Avec ses invités à quelques mètres de là... Sa

langue semblait avoir un kilomètre de long. Géné, Malko ne prolongea pas le baiser. Sa partenaire ne reprit son souffle que pour demander :

— À quelle chambre êtes-vous, au *Hilton* ?

— 540, dit Malko. Estomaqué.

— À demain matin.

Elle s'éloigna, ondulant de ses hanches en amphore. Il se demanda si elle ne l'avait pas pris pour un milliardaire, à cause de son château mentionné dans la conversation. Elle risquait d'être déçue : Malko n'avait que son corps pour la payer... Il regagna le jardin. Les invités étaient installés sur des coussins à même le sol. Le chef des Services tunisiens, assis en tailleur, lui fit une place près de lui, l'observant d'un regard aigu. Il devait se demander ce que Malko faisait en Tunisie.

— Pourquoi est-ce que vos relations se sont améliorées avec la Libye ? demanda ce dernier.

Le Tunisien eut un sourire amusé. Leila Kadouni émergea à son tour de la maison et vint froidement s'installer de l'autre côté de Malko. Le général Marchana la salua d'un sourire et continua la conversation.

— C'est une longue histoire. Vous vous souvenez de l'incident de Djerba en 1974 ?

— Pas vraiment, fit Malko distrait par la cuisse de sa voisine écrasée contre la sienne et le décolleté vertigineux qui s'offrait à ses regards.

— C'est la première rencontre Bourguiba-Kadhafi. À cette époque le Colonel voulait une fusion complète entre la Tunisie et la Libye. C'est sa marotte, il l'a proposée à tout le monde : aux Égyptiens, aux Syriens, aux Marocains, aux Jordaniens, aux Irakiens même. Mais personne ne veut fusionner avec lui.

— Sauf, à l'époque, Habib Bourguiba, remarqua Malko.

— Très juste. Influencé par ses conseillers, très fatigué, il avait accepté de signer un protocole d'accord en deux exemplaires... L'un pour lui, l'autre pour Kadhafi. Bien entendu, à peine revenu à Tunis, il a proclamé sa volonté de ne pas faire la fusion... Mais Kadhafi continuait à s'y accrocher. Bourguiba craignait que, s'il venait à mourir, Kadhafi n'exhibe le protocole, prétendant qu'il allait remplir ses dernières volontés. Voilà pourquoi il n'est plus jamais venu en Tunisie. Jusqu'à cette année.

« Il est arrivé à la sauvette, entre deux matelas de gardes du corps, par la route, alors qu'on l'attendait par avion. Il a demandé à voir le Combattant Suprême⁽⁴⁾. Celui-ci a fait répondre qu'il n'accepterait de le recevoir que si Kadhafi lui rendait le protocole. Le Colonel a refusé et est reparti sans voir Habib Bourguiba ! Deux mois plus tard, il redébarquait, par le train cette fois. Même cinéma. Même réponse. Il a alors fait dire qu'il était prêt à rendre le fameux protocole...

« La restitution s'est passée au Palais de Carthage, dans les embrassades et les pleurs. Kadhafi était arrivé en taxi ! Le Combattant

Suprême l'a appelé « Mon Fils » et, Kadhafi, « Mon Père ». Depuis, ils sont censés être les meilleurs amis du monde.

— C'est une belle histoire d'amour, fit Malko avec ironie.

— Pas si belle que ça, souffla le Tunisien avec un sourire aigre-doux. Nous avons examiné le fameux protocole, en le comparant à l'exemplaire numéro Un. Nous avons maintenant la quasi-certitude que Kadhafi s'est joué de nous : il a fait copier le bon et nous a remis un faux parfaitement réalisé. Ainsi, il garde son épée de Damoclès... Quand Bourguiba mourra – cela finira bien par arriver – il risque de se précipiter avec ses troupes, soi-disant pour faire respecter ses dernières volontés. Bien sûr, cela ne trompera personne, mais il aura un beau prétexte. Or, l'armée tunisienne n'est pas en mesure de lui résister. Surtout si les Algériens lui donnent un coup de main, par pure méchanceté...

— Le Combattant Suprême est parti pour vivre cent ans, annonça soudain Leila Kadouni. Comme son père qui est mort à cent douze ans !

Malko se dit que si elle s'occupait de lui, il risquait de ne pas passer l'année. Elle frottait carrément sa jambe contre la sienne, presque au vu et au su de tout le monde...

Avant que le scandale n'éclate, Sa Malédiction s'approcha et l'enleva à Malko avec un sourire huileux. Ce dernier se faisait l'effet d'un sorbet oublié en plein soleil ; il accrocha le regard de Richard Bubble et bâilla ostensiblement. L'Américain comprit le message. Cinq minutes plus tard, ils prenaient congé. Lorsque Malko baisa la main de l'amie de la maîtresse de maison, elle lui adressa un sourire amusé et dit à voix basse :

— Je crois que vous avez beaucoup plu à mon amie Leila.

Malko faillit en rougir. Le manège de la rousse n'était donc pas passé totalement inaperçu... Richard Bubble n'avait pas entendu. Dans la voiture roulant vers Tunis, il demanda :

— Vous allez la revoir ?

— Ce n'est pas impossible, dit Malko. Elle doit m'appeler.

* *

Il était dix heures pile à sa Seiko-quartz quand on frappa à sa porte. Leila Kadouni avait troqué sa robe de toile pour une presque identique mais verte, également boutonnée devant. Elle ne perdit pas de temps, étreignant Malko avant même de dire bonjour. Il ne restait guère que trois ou quatre boutons encore fermés qui sautèrent, révélant un soutien-gorge balconnet blanc qui laissait la moitié de sa poitrine à découvert. Elle le fit sauter, prit ses seins dans ses paumes, bien campée sur ses jambes charnues, et demanda :

— Lèche-les !

Pendant qu'il s'exécutait, elle en profita pour se débarrasser d'un

microscopique slip de dentelle blanche. Le lit les accueillit aussitôt. À genoux, Leila se rua sur la virilité de Malko comme si elle voulait la dévorer, se contentant de l'engloutir avec une maestria révélant une longue habitude. Son corps dodu, tout en courbes, dégorgeait de sensualité comme une olive dégorge de l'huile.

Elle se redressa, avec la conscience du devoir accompli, puis toujours sans un mot bascula sur le côté, offrant une croupe callipyge et bronzée plus ferme qu'on n'aurait pu le craindre. Malko ne se fit pas prier pour répondre virilement à son invitation. Aussitôt, Leila se mit à donner de violents coups de reins, ses doigts aux ongles rouges accrochés aux draps, cambrée au maximum C'était trop tentant. Sournoisement, Malko assura sa prise sur les hanches en amphore, se retira et revint pas tout à fait au même endroit. Leila ne broncha pas. Apparemment, ses fantasmes correspondaient à ceux de Malko.

Enfoncé d'un coup dans ses reins, il reprit son souffle et se mit à la labourer. Ce qui déclencha chez Leila un flot d'obscénités en plusieurs langues qui montrait qu'elle avait voyagé...

Vocabulaire passe-partout, mais efficace.

Malko la chevaucha comme un fou jusqu'à ce qu'il explose délicieusement et s'affale sur sa partenaire qui venait de jouir avec des cris ravis. Son Rimmel avait coulé, ses cheveux roux en broussaille et ses seins encore tendus disaient son extrême plaisir. Malko attendait, un peu inquiet, l'addition. Mais Leila ne tendit pas la main : elle se pencha seulement pour prendre avec tendresse entre ses lèvres ce qui restait de sa virilité puis se redressa et dit gravement :

— Tu baisses bien. Quand on te voit, on a tout de suite envie de faire l'amour. Hier soir, j'aurais voulu que tu me prennes dans le couloir.

— Nous ne sommes pas en Suède, remarqua Malko. Ici, ce n'était pas plus mal. Cela t'arrive souvent de te manifester ainsi ?

Elle eut un rire gai et alluma une cigarette.

— Chaque fois que j'ai envie d'un homme. Ce n'est pas comme ça que vous réagissez, vous ? Je fais assez de choses ennuyeuses... J'espère que tu pourras me revoir. Le week-end, je vais souvent à Hammamet. On peut faire l'amour sur la plage, la nuit c'est extra. En plus il y a des tas d'Arabes qui vous regardent en se masturbant. C'est follement excitant. Elle s'étira. Bon, il faut que je file. J'ai rendez-vous avec Wissam. Celui avec qui j'étais hier soir. Je voulais m'offrir une petite joie avant.

Elle rit.

— Ne fais pas de gaffe si tu me vois dans l'hôtel aujourd'hui. Je le vois régulièrement. C'est lui qui me paie mes bijoux. Il baise mal et il a une toute petite queue. Je lui dis qu'elle est énorme et il me paie toujours plus cher...

Quelle santé ! Elle était déjà debout. Une telle femme devait

connaître tout Tunis.

— Dis-moi, demanda-t-il, où trouve-t-on de jolies filles à Tunis qui sortent avec des étrangers ?

Elle lui jeta un regard noir et amusé.

— Salaud ! Tu penses déjà à me tromper ! Moi qui étais prête à tomber amoureuse de toi...

— Ce n'est pas pour moi, corrigea Malko. J'ai un ami qui a repéré une fille dont il est tombé fou amoureux. Il voudrait la retrouver.

Elle le fixa avec un sourire sceptique et dit gentiment :

— Tu me prends vraiment pour une conne... Comment s'appelle ta merveille ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Je n'ai que ça.

Il prit dans la poche de sa veste une des photos de l'inconnue de Sidi-Bou-Saïd et la tendit à Leila. Celle-ci l'examina tout en reboutonnant sa robe.

— Connais pas, fit-elle. Mais si ton ami n'est pas tunisien, il a peu de chances. Elles n'aiment que les queues arabes.

Elle lui tendit la photo.

— Garde-la, dit Malko, on ne sait jamais.

— Si tu veux, fit-elle. Au cas où tu voudrais me revoir passe un coup de fil au 25 83 89. Tu te souviendras ?

— Je me souviendrai, promit Malko.

Leila se coula hors de la chambre, remaquillée, très femme honnête, laissant derrière elle un sillage de Chanel n° 5. Malko était à la fois ravi et déçu. Il ne restait plus qu'à mener une enquête de policier pour tenter de retrouver la mystérieuse inconnue qui avait assassiné Ian Parker.

*

* *

L'employée d'Avis ne pouvait en aucun cas être confondue avec la pulpeuse meurtrière de Ian Parker. Un petit « loukoum » noirâtre plein de boutons, mais souriant. Malko avait pris pour prétexte de sa visite l'absence d'air conditionné dans sa voiture.

— Nous n'avons pas de voiture avec climatisation, fit-elle, absolument désolée.

C'était déjà bien beau qu'il y ait une roue de secours.

— Un de mes amis, Ian Parker, m'a dit qu'il y en avait, fit perfidement Malko. Il vous a loué une voiture il y a quelques jours.

L'employée se renfrogna tout à coup.

— Parker ? Attendez, je crois que j'ai quelque chose pour lui...

Elle se mit à fouiller dans ses papiers, Malko retenant son souffle. Puis elle exhiba triomphalement un rectangle de carton et le lui tendit.

— Vous allez le voir ?

Apparemment, elle ignorait le sort de l'agent de la CIA.

— C'est possible, fit Malko sans se compromettre. Pourquoi ?

— M. Parker a eu une contravention avec la voiture louée. Il faudrait qu'il la paie, sinon, nous serons obligés de la débiter de son compte plus tard. Voulez-vous la lui donner ?

— Je vais essayer, promit Malko.

Il prit le rectangle de carton et l'examina. Il y avait le numéro de la voiture et surtout le lieu, une adresse et l'heure où la contravention avait été établie. 53, avenue Habib Bourguiba, le 19 juin à 11 h 30.

CHAPITRE IV

Malko regarda pensivement la contravention.

— Je la prends, dit-il. Je suis certain qu'il s'arrangera pour vous la payer.

Trente secondes plus tard, il replongeait dans la fournaise. Le temps de descendre les lacets du parc du Belvédère, il était dans le centre, après le petit gymkana de l'avenue Mohammed V. L'avenue Habib Bourguiba, était déserte. Par chance, il se trouvait du côté des numéros impairs. Le 53 était au coin d'une rue. Ensuite, c'était l'hôtel *International*. Malko s'arrêta pour examiner les lieux. C'était une zone à parcmètres des deux côtés. Son regard accrocha une contractuelle en gris, occupée à mettre une contravention.

Il fit un rapide calcul mental. Le 19 c'était samedi. Donc, peu de temps avant de regagner son bateau, Ian Parker avait eu cette contravention. Pourquoi ? Malko avança un peu et se gara en double file devant *l'International*, réfléchissant. La première éventualité était évidemment que l'Américain était allé chercher quelqu'un à l'hôtel. Il abandonna la Golf et pénétra dans le hall poisseux de chaleur et désert. Il s'attendait presque à voir la mystérieuse jeune femme, mais, seul, un employé lui jeta un regard torve.

Malko parcourut la cafeteria, un salon et le bar désert, avant de ressortir. *L'International* semblait abandonné. Il eut un coup au cœur : la contractuelle en gris était en train de glisser une contravention sur son pare-brise !

Quand elle le vit, elle ne s'interrompit pas, le visage fermé. Malko arriva près d'elle, tout sourire.

— Ce n'est pas gentil ! fit-il en français.

Elle haussa les épaules, énervée elle aussi par le Ramadan, et dit sèchement :

— Il faut vous garer correctement. Il y a de la place dans la rue... Vous gênez la circulation.

— J'allais chercher quelqu'un à l'hôtel, dit Malko. Je n'en avais pas pour longtemps...

— Ça ne fait rien.

Intraitable. Malko fouilla dans sa poche et en sortit la contravention de Ian Parker, la tendant à la Tunisienne.

— Ce n'est pas vous qui avez mis celle-ci à un de mes amis ?

La souris grise l'examina rapidement et la lui rendit.

— Si. C'est mon écriture...

— Qu'est-ce qu'il avait fait ?

— Comme vous.

— Il était venu chercher quelqu'un à l'hôtel ?

Elle secoua la tête.

— Non, il est reparti seul. Il avait dû se tromper, parce qu'une fille l'attendait un peu plus loin. Elle est montée avec lui...

Le cœur de Malko atteignait les cent soixante pulsations/minute.

— Une très jolie fille brune, non ?

La contractuelle eut une moue méprisante.

— Si vous voulez...

— Une Tunisienne ? insista Malko.

L'autre lui jeta un regard carrément hostile, et soupira, avant de s'éloigner.

— J'espère que non !

Apparemment, elle ne tenait pas en haute estime les filles qui sortaient avec des étrangers. En dépit de son occidentalisation, la Tunisie était un pays musulman très traditionaliste, pour tout ce qui concernait la religion et les mœurs. Le président Bourguiba lui-même avait fait scandale, une fois, en buvant un verre d'eau à la télévision pendant le Ramadan. Il avait été ensuite obligé d'expliquer qu'il avait eu un malaise et que, donc, c'était autorisé par le Coran.

Malko repartit avec ses deux contraventions, perplexe. Il savait maintenant que Ian Parker avait rencontré sa meurtrière là, mais elle l'attendait dans la rue. Et pourtant l'Américain avait d'abord pénétré dans l'hôtel. Pourquoi ? C'était une Arabe, qui pouvait venir de n'importe où. Autre chose : il ne l'avait pas draguée par hasard. Cela supposait une rencontre précédente. Il fallait, coûte que coûte, connaître son emploi du temps. Jonathan le Fossoyeur pourrait peut-être l'aider.

*

* *

Jonathan Sacle y dit « le Fossoyeur » était en train d'arracher les mauvaises herbes du gazon parsemé de croix blanches, le visage protégé par un énorme chapeau blanc. Il ne s'interrompit pas quand Malko le rejoignit, se contentant de marmonner :

— Ne venez pas trop ici, je ne veux pas me griller.

— Je sais où Ian Parker a trouvé la fille qui l'a tué, annonça Malko.

Du coup, l'autre posa son sarcloir et écouta attentivement le récit de Malko, frottant pensivement son menton envahi de barbe.

— Ian était arrivé vendredi, dit-il. Je me souviens qu'il n'était même pas étonné qu'ici, dans un pays musulman, les gens travaillent. Autant

que je sache, il est resté sur son bateau le matin, puis est allé en ville louer une voiture, afin de venir me voir. Ensuite, il a dîné sur son bateau. Attendez... Je sais qu'il a bu un verre dans un hôtel. Il me semble que c'était *l'International*, justement.

On revenait à l'hôtel.

— Est-ce qu'il a pu y rencontrer cette fille ?

— Peu probable, remarqua l'agent de la CIA. Ici, les femmes ne vont pas au café, même si les hommes travaillent le vendredi.

Évidemment, on ne connaissait pas, seconde par seconde, l'emploi du temps de Ian Parker. Pourtant, Malko continuait de croire qu'il y avait un lien entre *l'International* et le meurtre. Lorsque l'agent de la CIA s'était garé, c'était en face de l'hôtel. Là où il devait retrouver celle qui l'avait probablement assassiné. Quelque chose s'était produit, qui avait modifié le rendez-vous initial. Qui ne dépendait pas de lui.

— Pas de nouvelles des photos ?

— Pas encore.

— Bien, je vais continuer, dit Malko.

Il n'allait pas traîner dehors par cette chaleur. Jonathan le Fossoyeur reprit son travail, jetant un coup d'œil vif à Malko.

— Cette histoire est bizarre, remarqua-t-il. J'ai bien connu Ian. C'était un type prudent. On ne l'a pas tué par hasard. Je crois que nous sommes sur une grosse affaire !

C'était aussi l'avis de Malko. On ne tuait pas quelqu'un comme Ian Parker sans une raison sérieuse. Ou alors, c'était une histoire dingue.

En arrivant sur Tunis, alors qu'il fallait bifurquer vers le *Hilton*, il eut brusquement une inspiration et replongea dans la touffeur du centre, jusqu'à l'hôtel *International*. Il alla droit à la réception, où sommeillait un unique employé qu'il réveilla d'un billet de cinq dinars.

— Y a-t-il des compagnies aériennes dont les équipages descendent chez vous ? demanda-t-il.

L'employé goba les cinq dinars et se fendit même d'un sourire.

— Une seule, monsieur. Les Libyan Airlines. Air France va au *Méridien* et les autres au *Hilton*.

— Je vous remercie, dit Malko. Où se trouve le bureau des Libyan Airlines ?

— 49 avenue de Paris, monsieur.

Malko replongea dans la fournaise. Le cœur en joie. Son raisonnement s'était révélé juste. Les hôtesses de l'air étaient pratiquement les seules femmes du monde arabe qui allaient dans des hôtels sans être accompagnées. Ian Parker pouvait avoir donné rendez-vous à une hôtesse qu'il connaissait déjà. Il faillit rater le minuscule bureau des Libyan Airlines, entra, sourit à une fille qui trônait sous un immense portrait du colonel Kadhafi, et ressortit avec un horaire. Il le compulsa dans sa voiture. Un vol des Libyan Airlines, le 316, arrivait de

Casablanca à 17 h 25. Cela valait la peine de s'y intéresser. Il avait juste le temps d'aller prendre une douche au *Hilton*.

*

* *

Par miracle, Malko trouva une place en face de *l'International*, sous les arbres de l'allée centrale. Avec la fin du Ramadan quotidien en vue, la ville grouillait d'animation. Le hall de l'hôtel, lui, était toujours aussi désert. Il alla jusqu'au bar, revint dans le hall. Il était presque 19 h, l'équipage du vol 316 ne devrait pas tarder à arriver. Un groupe pénétra enfin dans le lobby. Des uniformes jaune sable, hommes et femmes mélangés. Quand ils passèrent près de Malko, il lut sur l'uniforme « Libyan Airlines ».

Les employés du desk se réveillèrent. De son coin, Malko examina les hôtesse. Aucune ne ressemblait à celle de la photo. Il repartit à la cafétéria, prit un café et attendit. Sous pression. Il tenait peut-être la clef du mystère. Une hôtesse de l'air. Physiquement, on pouvait confondre une Libyenne et une Tunisienne. Or, Ian Parker venait de passer trois ans en Libye. Pourquoi n'aurait-il pas rencontré par hasard à Tunis quelqu'un qu'il avait connu à Tripoli ?

Son café bu, il regagna le hall. L'équipage avait été avalé par les ascenseurs. Il s'approcha de la réception, avisa l'employé jeune et moustachu qui l'avait déjà renseigné, un billet de dix dinars plié en quatre posé sur le desk.

Prudent, l'employé s'en empara avant même de parler.

— Je voudrais encore un petit renseignement, commença Malko.

— À votre disposition, monsieur...

Malko se pencha à son oreille.

— Le numéro de chambre d'une des hôtesse des Libyan Airlines qui vient d'arriver. J'ai voyagé avec elle et...

L'autre sourit d'un air entendu.

— Vous connaissez son nom ?

— Hélas, non, dit Malko, mais j'ai une photo d'elle. Vous pourrez peut-être la reconnaître...

Discrètement, il glissa la photo prise sur le port de Sidi-Bou-Saïd. L'employé fronça les sourcils et secoua la tête.

— Elle n'est pas ici, j'en suis sûr...

Malko avait préparé sa seconde vague d'assaut. Un nouveau billet de dix dinars changea de mains. Le Tunisien commença à réfléchir sérieusement, se grattant la moustache.

— Je vais demander à mon collègue, annonça-t-il.

Il s'éloigna et Malko le vit discuter à voix basse avec un gros concierge affalé devant ses clefs. L'ami de Malko revint, tout sourire, et rendit la photo à Malko.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, elle n'est pas là, mais mon

collègue la connaît.

Malko sentit son cœur s'arrêter.

— Ah oui ?

— Elle était ici il y a une dizaine de jours. Un vendredi, je crois. Mais elle est repartie pour Tripoli.

Malko dissimula sa joie. Il avait à la fois gagné et perdu. Un pas de géant dans son enquête. L'autre commençait à le regarder d'un air suspicieux. Heureusement qu'il avait préparé un troisième billet de dix dinars. Cette ultime offre sembla faire fondre l'employé. Malko lui adressa son sourire le plus câlin.

— Je ne voudrais pas vous déranger à nouveau. Est-ce que vous pourriez me donner son nom ? Je lui téléphonerai...

L'autre arbora une expression carrément ironique. Puis se dit que dix dinars, c'était toujours bon à prendre. D'autant que Malko n'avait pas lâché le billet.

— Attendez !

Il disparut derrière la réception. Malko attendait, le cœur battant. Pourvu que le Tunisien ne lui refile pas n'importe quel nom. Il aurait l'air d'un idiot... Le jeune moustachu réapparut, l'air dégagé, et lui tendit un morceau de papier.

— Tenez, il ne faut pas dire comment vous l'avez eu, j'aurais des ennuis !

Les dix dinars étaient déjà empochés. Malko s'éloigna. Ce n'est que sur le trottoir de l'avenue Bourguiba qu'il déplia le papier et lut : Tourya Soltane. Brusquement, il ne sentit plus la chaleur insupportable. Il avait sous les yeux le nom de la meurtrière supposée de Ian Parker. Il devina une présence derrière lui. C'était l'employé tunisien. Avec un air de conspirateur, ce dernier murmura :

— La personne que vous attendez, je crois qu'elle arrive demain sur le vol Tripoli-Tunis, demain vers 20 h...

La pluie de dinars n'avait pas été inutile.

CHAPITRE V

— *Holy shit !* Une Libyenne !

Brisant les règles de prudence établies par le chef de station, Malko était venu directement place Pasteur rendre compte à Richard Bubble, attendant deux heures trente pour être tranquille. Ce dernier contemplait le bout de papier sur lequel était écrit le nom de Tourya Soltane avec une stupéfaction effrayée. Il régnait une fraîcheur de bon aloi dans le petit bureau triste protégé par des barreaux qui englobaient même le climatiseur. Le meuble le plus élégant était le coffre-fort.

— Normalement, elle doit être à Tunis ce soir souligna Malko.

L'Américain eut une mimique sceptique.

— Ça m'étonnerait. Si cette fille...

Le bourdonnement de l'interphone l'interrompit.

— Il y a un visiteur pour vous, monsieur Bubble, annonça une voix féminine. Mrs Miller, de Tripoli.

— Faites-la entrer tout de suite, Myrna ! fit le chef de station.

L'interphone coupé, il leva la tête vers Malko.

— C'est une employée de notre Station de Tripoli. Elle nous apporte des documents sur la meurtrière supposée de Ian.

Myrna ouvrit la porte. Grande, plutôt massive, des cheveux très courts, très noirs, une bouche qui lui mangeait le visage et des yeux qui en disaient long. Sûrement pas une sainte-nitouche. Derrière elle apparut une créature absolument superbe. Un visage de cover-girl aux hautes pommettes, des seins aigus qui crevaient la robe de shantung, une mini cachant à peine le tiers de ses cuisses, des dents éblouissantes. Elle tenait à la main une grosse enveloppe marron et s'avança dans la pièce d'un air timide. Richard Bubble se tourna vers Malko.

— Mrs Miller est la femme de l'adjoint de Ian Parker. Elle travaille comme secrétaire à la Station.

Il prit l'enveloppe.

— Je vous remercie, Cathy. Voyez avec Myrna, je crois qu'elle vous a réservé une chambre quelque part.

La somptueuse Mrs Miller disparut dans un envol de shantung. Le chef de station était déjà en train d'ouvrir l'enveloppe. Malko

s'approcha. Il y avait un texte dactylographié et deux photos.

L'une d'elles représentait deux filles en uniforme bizarre avec, dans le fond, des boutiques et un policier arabe en tenue. Sur la seconde, il n'y avait qu'une seule fille, dans une foule, souriante, coiffée d'un chapeau de brousse en toile, en treillis, un revolver attaché au côté gauche...

La fille était vraiment superbe. Une grande bouche sensuelle, un nez retroussé, des traits harmonieux.

— *Goddamn it !* fit le chef de station, c'est elle !

Malko sortit de sa poche la photo de Tourya Soltane et les compara. Pas de doute possible. Ils avaient bien affaire à la même personne. Sur la première photo, la ressemblance était moins frappante.

L'Américain lut le mot accompagnant les documents.

— Ces photos ont été prises au souk de Tripoli, pendant une visite de Kadhafi, commenta-t-il.

— Qui sont ces filles ?

Richard Bubble le regarda, amusé.

— Vous n'avez jamais entendu parler des gardes du corps féminins de Kadhafi ?

— Non, avoua Malko.

— C'est une histoire qui a bouleversé le monde musulman. Dans son petit livre vert, Kadhafi a décrété qu'il n'y avait rien dans le Coran qui dise que les femmes étaient inférieures. Qu'elles pouvaient combattre au même titre que les hommes. Moyennant quoi, il a créé dans l'armée libyenne une unité féminine. Elles sont formées à l'Académie Militaire des Femmes, rue Omar El Mokhtar, à Tripoli.

« Ensuite, il est allé plus loin, pour bien affirmer ses idées. Il a fait une sélection parmi les filles enrôlées militairement pour trouver ses amazones personnelles, sa garde prétorienne, si vous voulez.

— Vous plaisantez ! fit Malko abasourdi.

Dans les pays musulmans, la femme arrivait d'habitude un peu après le chameau et juste avant le chien. Alors, les transformer en gardes d'un chef d'État...

Buzz secoua la tête :

— Pas du tout. C'est lui-même qui sélectionne les meilleures. Elles doivent avoir moins de vingt-cinq ans, être belles selon ses critères, avoir reçu l'entraînement militaire et être prêtes à se faire tuer pour lui. Ce qui n'est pas difficile : elles lui sont toutes fanatiquement dévouées... Elles l'accompagnent dans les voyages et assurent sa protection rapprochée. Il les paie cinq mille dinars par mois. Ici, en Tunisie, elles ont fait sensation. On m'a répété qu'il y en a toujours deux avec lui. Une qui couche devant sa chambre et une qui dort dans son lit...

— Ce n'est pas une mauvaise formule, remarqua Malko.

Décidément, Kadhafi étonnerait toujours...

— Nous avons avancé, remarqua Richard Bubble, mais nous n'avons toujours aucune idée de la raison pour laquelle cette « amazone » a tué Ian Parker. En plus, elles ne sont pas hôtesse de l'air.

— C'est peut-être l'explication du problème, dit Malko. Si Ian Parker a connu cette fille en amazone et l'a retrouvée ici en hôtesse, il a peut-être voulu savoir pourquoi et a mis le doigt sur quelque chose qui lui a explosé à la figure.

L'Américain avait ouvert son mini-bar et se servit un grand verre de jus d'orange qu'il but avidement.

— On se déshydrate dans ce putain de pays, fit-il. Vous devez avoir raison. Donc, il faut prendre le premier avion pour Tripoli, dès que vous aurez un visa, et continuer l'enquête là-bas.

— Sait-on pourquoi Ian Parker avait photographié cette fille ?

— Non. Selon le document ci-joint, c'était par pure routine. À moins qu'il n'ait eu une idée derrière la tête... Je vais essayer d'en savoir plus sur elle.

Il se pencha vers l'interphone.

— Myrna, envoyez un message « super-sensitive » à Langley et à la station de Tripoli. Réclamant des précisions sur Tourya Soltane, une des amazones de Kadhafi. On ne sait rien de plus sur elle. Et qu'ils ne s'endorment pas...

Il se redressa, regarda sa montre.

— Je crois que, pour aujourd'hui, ça suffit. Bravo. J'ai rendez-vous chez mon dentiste et, avant, il faut que je passe quelques coups de fil. Attendons jusqu'à demain. Si Tourya ne se montre pas, vous partez pour Tripoli.

Malko quitta le bureau, priant Dieu pour qu'elle se montre. Il n'avait pas la moindre envie d'aller en Libye.

Le bureau de Myrna était vide, à part Cathy Miller, assise sur une chaise, les jambes croisées très haut. Il faisait nettement plus chaud que dans le bureau du chef de station. Hiérarchie oblige. La jeune femme leva les yeux sur Malko avec un sourire timide.

— Je crois qu'on m'a oubliée...

— Qu'attendez-vous ?

— Un taxi pour aller au *Hilton*.

— J'y vais. Venez.

Elle se leva, visiblement ravie, et il prit son sac de voyage. La chaleur, en bas, les enveloppa comme un suaire brûlant. Dans la Golf, la jeune femme se tourna vers Malko.

— Je m'appelle Cathy Miller, vous le savez déjà. Et vous ?

— Malko Linge. Je travaille pour la Maison aussi.

Ils franchirent les lacets du Belvédère à toute vitesse. Dans le hall du *Hilton*, cela se gâta. Il n'y avait pas de chambre pour Mrs Miller en

dépôt de la réservation faite par Myrna. Malko eut recours à la méthode habituelle. Dès que le concierge eut fait disparaître ses dix dinars, il promit de résoudre le problème très vite.

— En attendant, proposa Malko, vous pouvez venir prendre un verre chez moi. J'ai un mini-bar.

— Oh, c'est gentil, je meurs de soif.

Ils contournèrent un paquet de moustachus bavant devant la jeune femme. À peine dans la chambre de Malko, elle alla s'asseoir directement sur le lit, puis vida son Pepsi d'un trait. Son regard s'attarda sur Malko, avec une curiosité provocante. Elle regardait un homme comme d'habitude les hommes regardent les femmes.

— Je vais prendre une petite « permission » à Tunis, dit-elle. J'en ai assez de Tripoli. Il n'y a même pas de piscine, rien à faire, et la chaleur est pire qu'ici.

— Il y a une piscine à l'hôtel, suggéra Malko. Nous pouvons y aller.

— Super ! fit Cathy, sautant sur ses pieds, je vais mettre un maillot.

*

* *

De lourds nuages d'orage traînaient sur Tunis. Le soleil était tombé depuis longtemps et la nuit se préparait à en faire autant. À part Malko et Cathy Miller, il n'y avait personne à la piscine du *Hilton*. Le garçon leur avait apporté des consommations, puis les avait abandonnés à leur sort, installés sur des chaises longues.

Cathy regarda autour d'elle.

— Je voudrais me baigner. Vous croyez que je peux ôter mon soutien-gorge ? Il n'y a personne.

Sauf les quelques centaines d'Arabes embusqués derrière les fenêtres de l'hôtel. Sans attendre la réponse de Malko, elle ôta le haut de son maillot, révélant une poitrine somptueuse et ferme. Elle ondula jusqu'à la piscine, s'y laissa tomber et parcourut quelques mètres avant de revenir vers Malko, rieuse et trempée.

— Ça fait du bien ! Vous devriez essayer. Tenez !

Avec un grand rire, elle s'allongea tranquillement sur lui, collant ses seins mouillés à son torse et son ventre au sien. Elle ne semblait plus vouloir bouger, prenant Malko comme matelas. Soudain, elle leva la tête et le fixa.

— Je ne suis pas trop lourde ?

Il avait affaire à une des plus belles allumeuses qu'il lui ait été donné de rencontrer. Cathy ferma les yeux, blottit sa tête contre son épaule. Il sentit que son bassin se mettait à onduler doucement, d'une façon peu équivoque. Malko, héroïquement, ne bougea pas. Elle continua. Jusqu'à ce qu'il ne puisse plus dissimuler l'effet de ce contact. Ravie, Cathy Miller releva la tête et planta sa bouche sur la sienne. Comme s'ils s'étaient connus toute la vie.

Il aurait fallu être un pape en voie de canonisation pour la repousser, malgré les centaines de fenêtres au-dessus de lui. Il lui caressa le dos. Sa peau était d'une douceur irréaliste. Elle s'écarta un peu reflétant ses yeux dans les siens. Quelques grosses gouttes de pluie tombèrent. Ils ne risquaient pas d'être dérangés.

— Vous avez des yeux étonnants, dit-elle. Comme de l'or.

— Vous aimez l'or ?

Elle se pencha et lui mordit légèrement la lèvre inférieure.

— Non, souffla-t-elle, mais je sens que je vais aimer que vous veniez dans mon ventre.

Au moins, c'était direct ! D'ailleurs, passant une main entre eux, elle s'empara de ce qu'elle voulait et se souleva pour qu'il achève de lui ôter le triangle du maillot. Ils étaient complètement fous ! Avec tous ces voyeurs potentiels autour d'eux. La légère ondulation des hanches s'était transformée en une houle puissante et régulière. Le corps de Cathy Miller respirait la sensualité, tout en courbes, des reins cambrés, et cette poitrine de rêve, qui ne devait pas connaître souvent le soutien-gorge.

Cathy bascula, se retrouva sur le dos et la main de Malko glissa jusqu'à son ventre. Sa provocation n'était pas une comédie. Il se mit à la caresser doucement, tournant inlassablement autour de son clitoris, jusqu'à ce qu'elle gémitte. Elle le serrait maladroitement, avec force.

C'est elle qui l'attira, le fit pénétrer dans son fourreau brûlant et humide et ses bras se refermèrent sur lui. Ses reins se mirent à remuer furieusement. Malko se retenait, profitant de cette magnifique femelle tombée du ciel. Il ralentit son rythme, la caressa de nouveau, ensuite la poussa doucement sur le côté, puis sur le ventre. Elle semblait endormie. Mais, lorsque son sexe s'enfonça de nouveau en elle, Cathy poussa un grognement, se cambra et gémit de nouveau.

— Oh oui, va au fond. C'est bon.

Les mains crochées dans ses hanches, il sentit qu'il n'allait pas éterniser son bonheur. Cathy Miller dut s'en rendre compte aussi. Elle se retourna à demi et murmura :

— Mords-moi ! Fort.

Comme Malko hésitait, elle lui abaissa sa tête en le tirant par les cheveux vers son épaule charnue. Ses dents s'enfoncèrent doucement dans la chair tendre. La jeune femme cria, les reins secoués d'une houle saccadée, ses ongles pointus griffant la toile de la chaise longue. Jusqu'à ce qu'il ait fini de se déverser en elle.

Ils restèrent délicieusement emboîtés l'un dans l'autre, le temps de laisser leur rythme cardiaque se calmer. La nuit était complètement tombée et personne ne semblait s'être aperçu de leurs ébats. Malko réalisa que Cathy s'était mordue elle-même le poignet, jusqu'au sang. Elle se retourna, l'air enjoué.

— Vous devez penser que je suis une belle garce...

Un ange passa et s'enfuit épouvanté, laissant Malko en face de son dilemme, essayant de chasser la vérité à coups de pieds. Quand une dame vient de vous faire le don de son corps, c'est difficile de porter un jugement objectif...

— Belle, sûrement, dit-il, caressant des yeux les courbes voluptueuses.

Elle sourit.

— Je suis sur le point de divorcer et je n'avais pas fait l'amour depuis des semaines.

S'arrachant de Malko, elle se leva et s'étira, défiant de sa poitrine nue les fenêtres du *Hilton*.

— Il fait bon ici, soupira-t-elle.

Sans crier gare, elle courut jusqu'à la piscine et y piqua une tête. Malko consulta sa Seiko-quartz : sept heures trente, il était temps d'aller vérifier si Tourya Soltane était revenue en Tunisie. Il avait juste le temps de prendre une douche. Il s'approcha du bord.

— J'ai une course à faire, dit-il. Je vous retrouverai plus tard, pour dîner, si vous voulez...

Cathy agita la main et plongea, heureuse comme une collégienne en vacances, tandis que Malko rassemblait ses affaires. Apparemment, le climat de Tunis déchaînait les femmes. Deux en deux jours, ce n'était pas mal.

*

* *

Deux heures dans le hall de *l'International* devaient valoir une réduction substantielle sur les condamnations à l'enfer. Toute honte bue, Malko épongeait son cou et son visage avec un mouchoir en batiste, à intervalles réguliers. Le thermomètre sous abri indiquait 35°. Un employé gisait, allongé sur la moquette, comme un poisson sur le sable...

L'équipage des Libyan Airlines avait du retard... Comme toujours, paraît-il. Malko était ennuyé d'attirer l'attention sur lui, étant seul dans le hall, mais c'était le meilleur poste d'observation.

Enfin, la porte tournante pivota sur des uniformes. Malko se raidit derrière ses lunettes noires. C'était l'équipage qu'il attendait. Trois hommes et quatre femmes. Il s'attacha à ces dernières. Sans grand mal. Celle qui marchait en tête avait une allure folle, avec son chemisier de toile, tendu à craquer par une poitrine aiguë, ses longues jambes et son visage mutin de star de cinéma.

Ou il était le pape, ou c'était Tourya, la meurtrière présumée de Ian Parker.

CHAPITRE VI

Malko se replia vers le marchand de journaux et, à l'abri de *Tunis-Soir*, regarda les Libyens remplir les fiches de police de l'hôtel. Tourya Soltane s'acquitta de sa corvée comme les autres. Elle ne semblait pas le moins inquisiteur. Ou elle était innocente et toute l'hypothèse de Malko se révélait fautive, ou elle était absolument sûre d'elle. C'est là qu'était le mystère.

Pourquoi prenait-elle le risque de revenir à Tunis, sachant que les Services tunisiens et américains risquaient de la guetter ? Il fallait qu'elle ait une raison impérieuse. Malko replia son journal. Les Libyens s'engouffraient dans l'ascenseur. Il n'y avait plus qu'à surveiller Tourya le temps de son escalier. Et rendre compte dare-dare.

Pour gagner la place Pasteur, Malko dut effectuer le détour par l'avenue Mohammed V. Vingt minutes ! Richard Bubble avait déjà fermé son attaché-case quand Malko entra dans son bureau. À la nouvelle du retour de Tourya Soltane, il sauta au plafond.

— Il faut prévenir le général Marchana. Qu'il la fasse boucler et qu'on l'interroge. Surtout qu'elle ne reparte pas.

— Attendez ! dit Malko. Et si le meurtre de Ian Parker n'était qu'un tout petit morceau d'un grand puzzle ? Ce qui expliquerait que Tourya Soltane soit venue se jeter dans la gueule du loup. Dans ce cas, il ne faut surtout pas l'alerter. Elle ne doit pas être inquiète, car elle n'a pas laissé de traces de son passage, à part ses empreintes. En la suivant, nous pourrions découvrir ses contacts et les offrir aux Tunisiens.

Le chef de station ne semblait pas très chaud.

— Si vous voulez, finit-il par dire. Cela m'ennuie de ne pas prévenir les Tunisiens, si vous opérez sur leur territoire. Ils sont assez susceptibles. D'autre part, c'est dangereux d'agir sans infrastructure. Il y a déjà un mort dans cette histoire. Prenez au moins Jonathan.

— Je n'ai pas le temps d'aller le chercher, dit Malko. Je vais essayer de la surveiller ce soir. Si je ne trouve rien, il sera temps de l'intercepter à son départ de Tunisie. Tout ce que je risque, c'est une soirée perdue. Au point où j'en suis... Au lieu de Jonathan, puis-je utiliser Cathy Miller comme couverture ? Un couple passe plus inaperçu...

— Ne lui faites pas courir de risques. Je vous autorise à lui demander, mais ne lui forcez pas la main. Qu'elle me téléphone si elle a

des doutes...

— Je pense qu'elle n'en aura pas, dit Malko. Je vous quitte, je remonte au *Hilton* et je m'organise.

*

* *

Cathy Miller arborait une robe grège tellement courte qu'elle frisait l'attentat à la pudeur à chaque mouvement inconsideré. Ses seins tendaient le tissu, libres de tout soutien-gorge, attirant irrésistiblement le regard.

Malko avait juste eu le temps de l'arracher à sa chambre et de redescendre en ville. Un passage rapide à *l'International* l'avait convaincu que les Libyens n'étaient pas à la cafétéria. Afin d'attirer moins l'attention, il était ressorti et, Cathy Miller à son bras, flânait devant les éventaires de livres du terre-plein central, sous les platanes de l'avenue Habib Bourguiba, en face de *l'International*. Malko avait vérifié que l'hôtel ne comportait qu'une sortie. Il courait deux risques : que l'équipage mange au restaurant de l'hôtel ou dans leur chambre. La climatisation en panne rendait cette hypothèse peu probable... Cathy Miller semblait ravie de lui servir de couverture et prenait au sérieux sa nouvelle mission.

— Regardez, dit-elle soudain, ce n'est pas eux ?

Malko fixa la sortie de l'hôtel. Un groupe d'hommes et de femmes venait d'en émerger. Il les observa attentivement. Une des femmes était Tourya Soltane. Elle avait troqué son uniforme pour une jupe courte verte et un chemisier blanc gonflé par la même poitrine que Cathy Miller... Le cœur de Malko battit plus vite et il se mit à avancer à la même allure que le petit groupe... Les Libyens se dirigeaient vers la place de l'Indépendance. Vraisemblablement, ils se préparaient à dîner ensemble... Arrivés en face de l'ambassade de France, ils s'arrêtèrent, comme pour prendre une décision. Puis, au bout de quelques instants, une des femmes se détacha du groupe.

C'était Tourya Soltane.

Le poulx de Malko s'accéléra encore. Il allait peut-être apprendre quelque chose ! La jeune Libyenne recommençait la procédure qu'elle avait dû suivre le jour de son rendez-vous avec Ian Parker. Elle traversa en courant l'avenue Bourguiba, tandis que ses camarades prenaient la direction de la Médina, puis s'enfonça dans la rue Gamal Abdel Nasser, perpendiculaire à l'avenue Bourguiba. Malko et Cathy prirent le même itinéraire, se tenant par la main. La Libyenne, sans se retourner, s'éloignait rapidement, comme quelqu'un qui va à un rendez-vous. Malko flaira le piège. Il s'arrêta et dit à Cathy Miller :

— Ne la lâchez pas. Je vais chercher la voiture. Si je ne vous retrouve pas, je retourne au *Hilton* et vous me téléphonerez où vous êtes. Essayez de ne pas la perdre.

Il revint sur ses pas en courant et fut trempé de sueur en trente secondes. Le temps de récupérer la Golf, en face de *l'International*, de remonter l'avenue Habib Bourguiba jusqu'à la rue de Hollande, pour déboucher dans l'avenue Farhat Hached, qui coupait la rue Abdel Nasser, il s'écoula une dizaine de minutes. Il eut beau quadriller toutes les rues autour de la gare de la SNCFT, il ne trouva aucune trace de Cathy Miller ! Furieux et anxieux, il se résolut à prendre le chemin du *Hilton*.

De nouveau, toute la traversée de Tunis. À devenir fou ! Il eut tout juste le temps de mettre la clef dans sa serrure. Le téléphone sonna. C'était la voix de Cathy Miller, assez énervée.

— Ah, vous êtes là, fit-elle, soulagée. Je l'ai suivie. Elle a rejoint un homme qui l'a emmenée en voiture. Ils sont en train de dîner à l'hôtel *La Corniche* à la Marsa. Je suis dans le hall.

— J'arrive, dit Malko.

Sans même lui demander comment elle s'était débrouillée.

Cette fois, c'était au moins trente minutes de route. La Marsa était après Sidi-Bou-Saïd.

L'hôtel *La Corniche* était ultra-moderne, plein de bassins avec d'élégantes fontaines et une vue superbe, dominant la côte. Contrairement à Tunis, une brise presque fraîche balayait la terrasse.

Cathy Miller sauta de la banquette du hall, guettée comme une mouche par une araignée, par une demi-douzaine d'Arabes, et rejoignit Malko.

— Ils sont en haut.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Elle a attendu quelques minutes devant la gare. Puis une voiture s'est arrêtée avec un homme seul au volant. Elle est montée à côté de lui et ils sont venus directement ici ; heureusement, j'ai pu trouver un taxi et je lui ai raconté une histoire...

— Comment est-il ?

— Grand, costaud, une moustache.

— Autrement dit, comme quelques milliers de Tunisiens... La voiture est dans le parking ?

— Oui.

— Montrez-la moi.

Ils ressortirent et l'Américaine amena Malko au fond du parking devant une 504 Peugeot grise. Il nota le numéro, une immatriculation de Tunis.

— Bon, allons dîner maintenant, fit-il rassuré.

Les maîtres d'hôtel se ruèrent sur eux comme des sauterelles sur une belle récolte. Malko repéra aussitôt Tourya et le moustachu. Ils se tenaient par la main, installés à une table près de la terrasse, apparemment en plein flirt. Malko et Cathy Miller prirent place à

l'autre bout de la salle à manger. L'Américaine était très excitée et avait un mal fou à ne pas les regarder sans arrêt. La cuisine semblait française, au moins de nom !

Malko commanda une salade niçoise et un poisson grillé. Affamés par le Ramadan, des familles bâfraient autour d'eux, s'arrêtant tout juste à la nappe. Malko était perplexe. L'hôtesse libyenne avait pu raconter une histoire aux membres de l'équipage pour retrouver son amant, sans qu'il n'y ait rien de plus. Elle semblait totalement détendue, amoureuse, buvant les paroles du moustachu qui n'arrêtait pas de parler, ponctuant ses discours de grands gestes. Celui-ci était loin d'être un Adonis avec de gros yeux globuleux et un nez épaté.

Une demi-heure plus tard, son cavalier claqua ses doigts pour réclamer l'addition. Malko attaquait tout juste le poisson grillé au lance-flammes ! Ils ne pouvaient que se faire remarquer en abandonnant leur repas. Tourya s'était levée. Elle traversa la salle à manger les yeux baissés, suivie du malabar, fier comme Artaban. Malko attendit qu'ils aient disparu dans l'escalier pour s'adresser à Cathy Miller :

— Allez-y la première. Surveillez le parking. Voyez dans quelle direction ils vont.

La jeune femme descendit à son tour. Malko appela aussitôt le maître d'hôtel.

— Je dois aller chercher un ami à l'aéroport. L'addition, je vous prie.

Il ne l'avait pas encore obtenue quand Cathy Miller revint, essoufflée et penaude.

— Ils ont pris la voiture et ils sont partis tout de suite.

Malko put enfin payer et ils gagnèrent le parking à la hâte. Il était agacé de ce contretemps. Bien sûr, il était certain de récupérer Tourya Soltane à *l'International*, et grâce au numéro de la Peugeot il apprendrait qui était le moustachu. Sauf, bien entendu, si la plaque était fausse.

Malko s'engagea dans les lacets descendant vers la route côtière menant à Sidi-Bou-Saïd, cherchant comment retrouver Tourya et son compagnon. Après avoir dîné, ils ne pouvaient se livrer qu'à deux occupations : la danse ou l'amour. À moins évidemment que le moustachu ne raccompagne sagement Tourya à *l'International*.

— Où y a-t-il une discothèque ? demanda-t-il.

— Dans le sous-sol de *l'International*, dit Cathy Miller. Mais il y fait très chaud. Et puis, il y a la Baraka, à Sidi-Bou-Saïd, pas loin d'ici. J'y ai été, quand j'étais à Tunis. Mon mari a été en poste ici pendant un an, avant Tripoli.

— Allons-y, proposa Malko.

Trois kilomètres plus loin, il aperçut, en retrait de la route, une énorme enseigne ressemblant à un chapiteau de cirque. Un tronçon de

route défoncée y menait. Une centaine de voitures étaient alignées devant. C'était un complexe de loisirs avec un restaurant en plein air, des boutiques, le tout noyé par une musique pop tonitruante. Quelques familles dinaient paisiblement dehors. Aucune trace de Tourya. Guidé par la musique, il pénétra dans la discothèque. Bizarrement, celle-ci était aménagée en saloon de western, avec un chariot pendu au plafond et de vieux posters de la conquête de l'Ouest. La piste de danse surmontée par la cabine du disc-jockey était quasiment vide. Une obscurité presque totale régnait dans la discothèque permettant à quelques couples de flirter tranquillement.

Malko eut beau scruter la pénombre, il n'aperçut pas ceux qu'il cherchait. Un garçon les avait déjà menés à une table et ils durent s'asseoir. Cathy Miller semblait ravie et commençait à se balancer au rythme de la musique. C'était très « in », avec des filles habillées sexy, Tunisiennes et étrangères. Malko suivit des yeux une splendide créature nordique, dont les interminables jambes bronzées émergeant d'un short blanc accrochaient la lumière sur la piste, ses reins bougeaient lentement, comme si elle se faisait prendre tout en dansant.

— On danse ? proposa Cathy Miller.

— Pourquoi pas ?

Ils gagnèrent la piste et Cathy Miller se mit à onduler dans tous les sens à un mètre de Malko, souhaitant visiblement qu'il se jette sur elle. Il continuait à penser à Tourya, furieux de s'être laissé bernier.

Un couple s'encadra soudain dans la porte. Automatiquement, Malko le dévisagea et il eut du mal à ne pas s'arrêter de danser. C'était Tourya et son compagnon moustachu ! D'où sortaient-ils ? Peut-être avaient-ils été boire un verre dans un des nombreux cafés de Sidi-Bou-Saïd ? En tout cas, ils ne se cachaient pas.

Le garçon les emmena droit à la table voisine de celle de Malko et de Cathy Miller ! Heureusement qu'il faisait sombre. La jeune Américaine les avait vus à son tour. Elle se rapprocha de Malko et l'enlaça.

— Que fait-on ?

— Rien, dit-il. On danse.

Trente secondes plus tard, le moustachu se tortillait à côté de lui, roulant des yeux extatiques, en face d'une Tourya, la poitrine en avant, qui effectuait une sorte de danse du ventre sur la musique des Pink Floyd. Malko aurait pu les toucher !

Prenant Cathy par la main, il alla se rasseoir. La discothèque se remplissait. À leur tour, Tourya et son moustachu revinrent à leur table. Malgré la pénombre, il lui sembla que Tourya lui jetait un regard curieux. Il se hâta d'embrasser Cathy qui lui rendit fougueusement son baiser et lui souffla avec une langue mouillée dans l'oreille :

— On rentre ?

Insatiable ! Sous la table, son bassin oscillait avec d'imperceptibles

mouvements d'impatience. À côté deux, le couple devisait en arabe à voix basse, mains enlacées. Soudain, le moustachu voulut changer de place et heurta involontairement Malko. Il se retourna aussitôt avec un sourire d'excuse. Malko lui rendit son sourire, intrigué. Il avait senti un objet dur cogner sa hanche. Le moustachu portait une arme sous sa chemise. Cela pouvait signifier plusieurs choses... Soit un gangster, soit l'agent d'un Service « Action » quelconque, soit un membre des forces de Sécurité tunisiennes. Ce qui expliquerait sa décontraction... Une vraie barbouze se promenait rarement armée dans un lieu public, sans un motif sérieux. Mais, si c'était une barbouze tunisienne, que faisait-il avec Tourya ? Le mystère s'épaississait. Malko renouvela les consommations et la soirée se poursuivit. Ils dansaient, buvaient, flirtaient, dans une chaleur de bête.

Les slows dansés par Tourya et le moustachu devenaient de plus en plus lascifs. La Libyenne se conduisait avec une sensualité à la faire lapider par Khomeiny ! Le moustachu lui tenait carrément les fesses à pleines mains. Ce qui devait arriver arriva. Se tortillant pour dissimuler une érection trop apparente, il finit par quitter la discothèque, emmenant sa proie...

Malko attendit qu'ils aient disparu pour allonger ses dinars et gagner le parking par la sortie donnant sur le restaurant en plein air. C'était délicat de partir derrière eux sur ce chemin étroit, sans aucune circulation. Aussi les laissa-t-il prendre de l'avance. Lorsqu'il arriva au parking, leurs feux arrière cahotaient déjà dans les ornières. Malko démarra à son tour, gardant une distance suffisante. La Peugeot tourna à droite, vers Carthage. Malko accéléra, mais sur la route du littoral la circulation était intense et il dut attendre à l'intersection. Lorsqu'il s'engagea sur la route Sidi-Bou-Saïd-Carthage, la voiture avait disparu. Inutile de se lancer dans un gymkhana provocateur. Il n'y avait plus qu'à rentrer au *Hilton*. Tourya Soltane repartait normalement par le vol régulier sur Tripoli le lendemain matin à sept heures trente. Il irait simplement le vérifier.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, il dut stationner dans le parking quelques instants afin de retrouver un comportement normal. Cathy Miller, de la bouche et des mains, s'était tellement activée, qu'elle avait failli le faire exploser, juste en face de l'ambassade de Chine populaire, avec sa gigantesque antenne radio en forme de parapluie.

Les quelques moustachus qui traînaient encore dans le hall du *Hilton* la suivirent d'un œil égrillard. À peine dans la chambre, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête et s'agenouilla sur le lit, face à Malko. Doucement, elle prit ses seins à deux mains, s'approcha de Malko et l'emprisonna entre eux. Sans le quitter des yeux.

Ce frottement contre sa peau soyeuse provoquait une sensation extraordinaire. Lorsqu'elle le sentit à bout, elle se pencha et l'engloutit

dans sa bouche jusqu'à la luette.

*

* *

À peine réveillé, Malko traversa le parking encore désert du *Hilton*. Cathy Miller, avec la fougue de sa jeunesse, avait extirpé de lui la dernière parcelle d'érotisme.

Les allées du Belvédère furent descendues à tombeau ouvert. Malko avait décidé d'aller directement à l'aéroport, car l'avenue Habib Bourguiba, à cette heure matinale, n'offrait aucune planque possible. Il pénétra dans l'aérogare. Une nuée de jeunes gens venaient d'envahir le hall, débarquant d'un vol d'Air France. À 1510 francs l'aller-retour au tarif vacances, cela mettait le soleil tunisien à la portée des bourses les plus modestes. Les équipages arrivaient toujours une heure avant le vol. Or, il était six heures trente.

Cinq minutes plus tard, du haut de la galerie du premier étage, il aperçut l'équipage libyen. Ils s'engagèrent dans le grand escalier sans se presser. D'abord les trois hommes, puis les hôtesse.

Appuyé à la balustrade, Malko les vit monter, de face. Ils discutaient entre eux. Un des hommes se retourna vers les filles et cria quelque chose. Puis, ils passèrent en face de lui et tournèrent à gauche, gagnant le guichet de la police de l'air réservé aux équipages.

Malko concentra son attention sur les quatre femmes. La première passa devant lui, un petit « loukoum » bas sur pattes ; puis la seconde. La troisième n'était pas Tourya. Il eut une hésitation pour la quatrième, car elle avait la tête baissée puis un passager la lui cacha. Mais, quand Malko la vit de profil à quelques mètres, il fut certain : ce n'était pas Tourya Soltane. Encore sous le choc de la surprise, il regarda les Libyens disparaître dans la zone de douane.

Que s'était-il passé ? Il ne pouvait avoir mal vu. Il redescendit en trombe et fonça au desk des Libyan Airlines où s'allongeait une queue bruyante de passagers. Il réussit à attirer l'attention d'une employée et lui demanda :

— Avez-vous un autre vol aujourd'hui ?

— Non, monsieur, dit-elle, rien avant demain.

Où était Tourya ?

Il se rua vers une cabine téléphonique et composa le numéro de *l'International*, puis demanda Miss Soltane... Il y eut différentes sonneries, puis, finalement, la standardiste lui demanda :

— C'est une hôtesse des Libyan Airlines ?

— Oui.

— Elle est partie tout à l'heure. Sa chambre ne répond plus.

Il raccrocha, de plus en plus perturbé. L'hôtel n'avait aucune raison de lui mentir. Il n'y avait qu'un équipage des Libyan Airlines. Donc, Tourya s'était évaporée entre *l'International* et l'aéroport ou elle n'était

pas rentrée à l'hôtel la veille au soir... Et, pourtant, il y avait bien quatre hôtesse. Donc, elle n'avait pas simplement raté son avion. Il devait y avoir une explication. Après avoir avalé deux cafés, il prit le chemin de la place Pasteur. Maintenant, il ne pouvait plus continuer à traiter cette histoire sans l'assistance tunisienne.

*

* *

Richard Bubble, après une partie de tennis matinale, paraissait frais comme un gardon. Il écouta le récit de Malko avec un mélange de stupéfaction et d'agacement.

— Je vous avais dit qu'il fallait prévenir les Tunisiens ! fit-il remarquer. Maintenant, je vais avoir l'air fin avec le général Marchana. Il va me prendre pour un zozo.

— Mettez tout sur mon dos, fit Malko, héroïque.

— Bien, soupira l'Américain, je vais aller le voir à son bureau. Avant son meeting de dix heures. Revenez vers midi, nous ferons le point. J'espère qu'il ne m'en voudra pas de lui avoir caché toute cette histoire depuis le début...

— C'est vous qui ne vouliez pas risquer de salir la mémoire de Ian Parker. Ne me chargez pas de tous les péchés d'Israël. On lui en prête déjà trop fit Malko, mi-figue, mi-raisin.

Le siège des Palestiniens, à Beyrouth, c'était mal vu en Tunisie, où on rachetait un occidentalisme de bon ton par un antisionisme à tous crins.

Malko se retrouva, pour changer, dans les lacets du Belvédère. Cathy Miller dormait dans la position où il l'avait laissée, sur le ventre, offrant à son admiration sa croupe cambrée, charnue et interdite. Il avait, hélas, d'autres pensées en tête. Tout en prenant une douche, il se demanda ce qu'allaient trouver les Tunisiens.

*

* *

Deux heures plus tard, il était de nouveau place Pasteur. Richard Bubble était en sueur dans son bureau, la climatisation étant tombée en panne. Il montra à Malko deux fiches de police.

— J'ai vu Marchana, annonça-t-il. Il n'a pas trop gueulé et a réagi très vite. Apparemment, ce matin, vous n'étiez pas réveillé... Voilà les fiches d'entrée et de sortie de Tunisie de Tourya Soltane. D'après la police de l'air tunisienne, elle est bien repartie ce matin.

— Impossible, dit Malko.

L'Américain se permit de sourire.

— Je sais. En tout cas, quelqu'un est reparti en utilisant son passeport. Dans le cas des équipages, ils ne vérifient pas les photos. Une autre fille a pu se faire passer pour elle.

— Cela suppose la complicité de l'équipage.

— Absolument. Mais si cette Tourya est ce que nous pensons, elle dispose de l'appui des Services libyens. Ils sont tout-puissants.

— Elle aurait donc une planque en Tunisie, des complices, toute une infrastructure.

— Oui, cela suppose une très grosse histoire. Il faudrait savoir aussi pourquoi elle a agi ainsi...

— À cause de moi, dit Malko. Je l'ai sous-estimée. Elle m'a repéré à l'hôtel et ensuite à la discothèque, et elle a réagi en vraie professionnelle : en se mettant aussi vite que possible hors de portée. Il faudrait savoir si elle a quitté la Tunisie clandestinement, ou si elle devait impérativement rester. Pour ma part, j'opte pour la seconde hypothèse.

— Ce n'est pas gai.

— Il nous reste le moustachu, fit Malko. Je peux le reconnaître et j'ai le numéro de sa voiture. Marchana va sûrement nous le retrouver très vite...

— Je le lui ai déjà communiqué. Il me recontactera dès que les recherches administratives auront abouti. Mais je suis à peu près certain que nous allons trouver un faux numéro.

— Ne soyez pas pessimiste, dit Malko, cela porte malheur. À propos, est-ce que Cathy Miller demeure à Tunis ? Elle m'a été très utile.

— Elle m'a demandé de rester quelques jours, dit l'Américain. J'ai accepté. Je crois qu'elle a des problèmes avec son mari. Donc vous pouvez l'utiliser pour des missions non dangereuses.

*

* *

Malko s'apprêtait à tordre sa chemise en entrant dans le lobby du *Hilton*, lorsqu'il se crut le jouet d'un mirage, ce qui n'avait rien d'étonnant avec la nappe de chaleur brûlante comme un four qui recouvrait Tunis. Tourya Soltane était assise dans un fauteuil, à l'entrée du bar, les jambes croisées, le regard fixé sur la porte ! Elle sembla ne pas le voir, et lui, de son côté, se dirigea vers la réception comme pour y prendre sa clef, sans paraître la remarquer. Complètement abasourdi. Que signifiait sa présence dans son hôtel ? Ce ne pouvait être une coïncidence. En plus, elle ne se cachait pas. Les moustachus de la Ligue Arabe lui jetaient tous des regards concupiscents. Qui attendait-elle ?

À peine une demi-journée s'était écoulée depuis qu'elle avait disparu. Il tourna le coin de la réception pour atteindre les téléphones du hall. Il décrocha et demanda à la standardiste le numéro du général Marchana, au ministère de la Défense.

— Dépêchez-vous, précisa-t-il. C'est urgent.

Soudain, il vit Tourya se lever et disparaître dans la porte tambour, donnant vers l'extérieur.

Abandonnant son téléphone, il se rua à sa suite. Elle avait disparu de

nouveau, mais le bus assurant la navette entre l'hôtel et la ville venait de démarrer ! Il aperçut sa silhouette à l'intérieur.

Il se rua vers sa Golf et n'eut pas de mal à le rejoindre dans les lacets du Belvédère. Le premier arrêt se trouvait au coin de l'avenue Taïeb Mhiri et de l'avenue de Lesseps.

Tourya descendit et alla s'installer à un autre arrêt. Malko se gara plus loin. Il se passa dix minutes avant qu'un bus n'apparaisse, enlevant la jeune Libyenne. Il le suivit. Le bus monta l'avenue de Lesseps qui contournait le Belvédère, puis redescendit de l'autre côté, vers El Menzah, énorme agglomération en train de pousser en face de la colline de Mutuelle-Ville. Une sorte de super Sarcelles tropical fait de tours, de buildings sans joie, entrelardé des cubes blancs de quelques maisons particulières. Le tout édifié sur des collines nues comme la main. Comme ce monstre grandissait sans cesse, la bourgeoisie tunisienne se développant rapidement, on ajoutait des numéros. Il y avait eu El Menzah I, puis 2. On en était à 7 et cela continuait à grandir...

Le bus se traînait dans l'avenue écrasée de chaleur. Trois kilomètres plus loin, Tourya Soltane descendit à l'intersection de l'avenue Tahar Ben Achour et d'une voie montant vers El Menzah 5, composé en grande partie de hautes tours ocres plantées en désordre dans le désert. Côté espace vert, c'était un mouchoir de poche...

Malko laissa la Libyenne arriver aux premières maisons avant de se mettre en route. Apparemment, son rendez-vous du *Hilton* n'était pas venu et il allait peut-être trouver la planque. À moins qu'elle ne lui tende un piège. Hélas, il n'y avait aucune cabine téléphonique en vue, et il ne pouvait pas se permettre de lâcher Tourya. La Libyenne tourna dans une rue en terre desservant cinq grandes tours. Elle entra dans la seconde, Malko gara sa voiture et fila à pied. Lorsqu'il atteignit le hall, Tourya avait disparu. Il suivit des yeux le voyant de l'ascenseur qui, par miracle, fonctionnait.

Celui-ci stoppa au seizième. Inutile de vérifier les boîtes aux lettres : il n'y en avait pas. Malko attendit que l'appareil redescende et y entra, pressa le bouton du seizième. Il en aurait le cœur net. Soudain, il regretta de ne pas être armé. Son pistolet extra-plat était resté à l'hôtel dans le double fond de sa valise. Il ne s'en servait qu'en cas de nécessité absolue. Hélas, l'expérience avait révélé qu'on ne s'en rendait généralement compte que trop tard...

La cabine s'arrêta avec un grincement sinistre et Malko se hâta d'en sortir. L'entretien était une notion à peu près inconnue dans les pays arabes... Un couloir aux murs verdâtres desservait une vingtaine d'appartements. À tout hasard, il avança vers le fond du couloir. Une grande baie vitrée permettait d'apercevoir le désert.

Il y eut un grincement derrière lui. Il se retourna. Une porte venait

de s'ouvrir. Dans l'embrasure, se tenait Tourya. La jeune Libyenne arborait un curieux sourire, les mains sur les hanches.

Deux silhouettes surgirent devant lui, du coin du couloir. Presque identiques. Deux malabars, le crâne rasé, moustachus, en chemisette et blue jeans, l'œil charbonneux. Chacun un poignard à la main. Malko voulut reculer. Tourya bougea à peine, mais un gros revolver prolongé par un silencieux apparut dans sa main droite, braqué sur Malko. En même temps, un des nouveaux venus se déplaça rapidement et posa la pointe de son poignard entre les côtes de Malko, lui serrant la gorge de l'autre main.

Le tout n'avait pas pris plus de quelques secondes.

Malko se demanda pourquoi son adversaire ne lui traversait pas le cœur. Il comprit très vite pourquoi. Le second malabar venait d'ouvrir la grande baie. Une bouffée d'air brûlant s'engouffra dans le couloir. Malko n'eut pas le temps de réagir. Celui qui avait ouvert la baie lui plongea dans les jambes et le souleva de terre. Aussitôt, le premier rengaina son poignard en un éclair, immobilisa Malko d'un étranglement et tira son buste vers l'ouverture, laissant passer le haut de son corps au-dessus du vide. Il entendit derrière lui un ordre lancé par la Libyenne, en arabe.

Pas besoin de traduire : ils s'apprêtaient à le défenestrer du seizième étage !

CHAPITRE VII

Une main s'abattit brutalement sur la bouche de Malko, au moment où il appelait au secours. De toutes ses forces, il tenta de se retenir au montant de la baie vitrée. Mais un de ses agresseurs lui donna un coup sec sur le poignet, puis cria à son alter ego :

— Fissa !⁽⁵⁾

Le corps à moitié dans le vide, Malko aperçut, seize étages plus bas, le parking où il allait s'écraser. Le cœur battant la chamade, il tenta encore de lutter, mais ses deux adversaires, inexorablement, le poussaient vers l'extérieur. Ses jambes se détendirent, mais son adversaire était trop lourd pour que cela le déséquilibre. Il mordit la main qui écrasait son visage et un cri de douleur fusa.

Seule sa main droite, accrochée à la poignée de la baie vitrée l'empêchait encore de basculer dans le vide.

Soudain, une détonation claqua dans le couloir. Sa tête, rejetée à l'extérieur, l'empêcha de distinguer ce qui se passait à l'intérieur, mais les deux mains qui tenaient ses jambes lâchèrent prise.

La partie inférieure de son corps retomba dans le couloir. Un second coup de feu claqua, puis plusieurs en succession, venant de différentes armes.

La main qui le bâillonnait s'écarta, son propriétaire poussa un rugissement de douleur et relâcha le cou de Malko. Ce dernier demeura quelques secondes en équilibre, le dos scié par l'appui de la baie, puis parvint à se redresser et retomba à quatre pattes dans le couloir, ce qui lui sauva probablement la vie. Il eut le temps d'apercevoir celui qui venait de le lâcher, le dos au mur, un gros pistolet au poing. Puis trois hommes, face à lui, dont un armé d'un court pistolet-mitrailleur. Une violente fusillade éclata et son agresseur fut cloué au mur par les impacts des projectiles. Il pressa la détente de son arme une fois, puis, les yeux déjà vitreux, il s'effondra à côté de Malko, près du corps de son camarade.

Malko entendit d'autres coups de feu, des interjections en arabe, des coups de sifflets. Un des nouveaux venus se rua vers la baie encore ouverte, se pencha à l'extérieur et se mit à hurler à l'adresse d'un interlocuteur invisible.

Malko se releva. Le civil à la mitraillette s'approcha de lui et

demanda en anglais, avec un fort accent :

— You are OK ? Not wounded⁽⁶⁾ ?

— Ça va, répondit Malko. Vous avez vu la fille ? L'autre eut une mimique dégoûtée.

— Gone, partie ! She killed our friend⁽⁷⁾.

Malko aperçut alors un corps en travers de la porte où s'était tenue Tourva et qui menait à un escalier de service. Un Tunisien aux cheveux gras serrait encore un pistolet dans sa main droite. Il avait reçu une balle en plein front, qui lui faisait comme un troisième œil rougeâtre. Des cris se firent entendre du côté de l'ascenseur. Malko et ses sauveurs y coururent aussitôt. Plusieurs civils armés entouraient un homme allongé sur le dos, les narines pincées, blanc comme un morceau de craie, soufflant une vapeur de sang, les yeux déjà révulsés. Malko saisit le mot « kahba »⁽⁸⁾ dans un déluge d'arabe.

Encore le travail de Tourya Soltane !

Un des hommes s'approcha de lui et annonça en excellent français :

— Je suis le colonel Tahar Houssine, l'adjoint du général Marchana. Nous vous avons suivis depuis le *Hilton*... Je crois que nous sommes intervenus à temps. Malheureusement, mes hommes ont été pris de vitesse par cette terroriste. Ils ne pensaient pas qu'elle réagirait aussi brutalement et ils ignoraient la présence de ses deux complices. Elle a profité de la confusion pour abattre celui qui lui intimait l'ordre de jeter son arme et, ensuite, elle abattu froidement un autre de mes hommes qui tentait de l'empêcher de prendre : l'ascenseur.

« Elle a pu s'enfuir. Elle disposait d'une voiture en bas. Nous avons prévenu des unités de la police afin qu'elles surveillent les sorties de Tunis.

Malko savait par expérience que ce genre de bouclage ne servait à rien.

— Qui sont ces deux hommes ? demanda-t-il. Ceux qui ont voulu me jeter par la fenêtre.

— Nous l'ignorons encore, avoua l'officier. Ils avaient de faux papiers. Je crois qu'il faudra venir avec nous. Le général sera heureux de vous voir.

C'était un ordre... Ils prirent l'ascenseur. Un groupe de badauds assiégeaient l'entrée de l'immeuble. Malko monta avec le colonel Houssine dans une Golf kaki conduite par un soldat, tandis qu'un policier conduisait la sienne. Il n'en revenait pas de la férocité et de l'audace avec laquelle Tourya Soltane avait tenté de l'éliminer.

*

* *

— Je vous avais fait mettre sous surveillance depuis ce matin, révéla à Malko avec un sourire le général Marchana.

« Déjà, le soir où nous avons dîné ensemble, je me suis douté que

vous veniez pour l'affaire Ian Parker ! Heureusement que mes hommes sont arrivés à temps.

Malko ne pouvait pas dire le contraire... Les bureaux du patron des Services tunisiens se trouvaient au dernier étage du ministère de la Défense nationale. Un cadre austère mais climatisé, avec au mur une immense photo dédiée de Habib Bourguiba.

— Pourquoi pensiez-vous que j'étais à Tunis pour Ian Parker ? demanda Malko.

Les yeux du général tunisien pétillaient derrière ses lunettes d'écaille.

— Le meurtre de Ian Parker n'était pas passé inaperçu de nos services. Pour ma part, je n'ai jamais cru à un accident ou à une histoire passionnelle, mais comme les Américains ne voulaient pas en dire plus... Votre arrivée a confirmé mes soupçons : nos amis US étaient sur une piste politique. Je dois avouer que vous avez travaillé vite et bien. Nous n'avions jamais relié cette hôtesse de l'air libyenne au meurtre. Aussi, je n'ai pas été trop étonné ce matin quand Richard Bubble m'a raconté toute l'histoire et demandé notre collaboration pour identifier l'homme qui se trouvait avec Tourya Soltane.

Il eut un soupir discret et continua :

— Il est évidemment regrettable que vous n'ayez pas bénéficié d'un dispositif de protection, hier soir. La Libyenne n'aurait pas pu filer... Enfin...

Un ange passa, volant lourdement, et Malko préféra ne pas répondre.

D'ailleurs, le général changea tout de suite de conversation.

— Avez-vous une idée de la raison pour laquelle cette fille a voulu vous tuer ?

— Elle a voulu gagner du temps, dit Malko. Je ne vois rien d'autre. Elle m'a repéré et suivi. Cela signifie qu'elle dispose de toute une infrastructure ici. Et qu'elle doit impérieusement rester dans le pays. Sinon, elle aurait filé sans demander son reste.

Le général Marchana écoutait en égrenant entre ses doigts un semainier d'ambre.

— Je suis d'accord, dit-il. Elle est extrêmement dangereuse. La façon dont elle vous a tendu ce guet-apens le prouve. Venir au *Hilton*, alors qu'elle se sait déjà recherchée... Je ne crois pas que Tourya Soltane soit son vrai nom, d'ailleurs...

— Pourquoi ?

— Nous criblons tous les Libyens qui viennent régulièrement en Tunisie, et nous avons la liste des « amazones » du colonel Kadhafi. Nous l'aurions repérée tout de suite. Maintenant, il faut savoir coûte que coûte pourquoi elle est à Tunis.

— Vous savez pourquoi elle a choisi cet immeuble à El Menzah ?

— Pas encore. J'ai demandé une enquête sur tous les habitants, avec l'aide du ministère de l'Intérieur. Il y a sûrement une raison. Si nous la découvrons, cela donnera une piste.

— Et la voiture avec laquelle elle s'est enfuie ?

— Le numéro est faux et elle a dû déjà l'abandonner.

Il regarda sa montre.

— Je dois aller à l'hôpital militaire, voir le lieutenant qui a été grièvement blessé. J'ai demandé à M. Bubble de bien vouloir me recevoir vers quinze heures. J'espère que, d'ici là, j'aurai d'autres informations.

— Et l'homme qui était avec elle hier soir ? Vous avez pu identifier le propriétaire de la voiture qu'il conduisait ?

Malko s'attendait à ce que le général Marchana lui annonce que le numéro était faux. Mais le Tunisien eut un espèce de sourire en coin, et dit :

— Le propriétaire de ce véhicule est identifié, en effet. Il s'agit du ministère de l'Intérieur tunisien...

Malko le regarda, médusé :

— Et celui qui la conduisait ?

Marchana se leva :

— Nous ignorons encore son nom. Le véhicule a pu être volé. Je saurai tout à l'heure à quel service il a été affecté.

Pour une surprise, c'était une surprise !

Raccompagné à l'ascenseur par le général, Malko se retrouva avec la sensation qu'il éprouvait toujours après avoir échappé à un danger grave : une féroce envie de faire l'amour. Il espérait que Cathy Miller ne s'était pas éclipsée ou fait enlever par un des Saoudiens du *Hilton*.

*

* *

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Richard Bubble ne respirait pas la gaieté. Le général Marchana était déjà là, devant du thé à la menthe lorsque Malko pénétra dans le bureau du chef de poste de la CIA. Le téléphone qui sonnait épargna à Malko des commentaires probablement amers...

Richard Bubble tendit presque aussitôt l'appareil au Tunisien et donna un verre du breuvage brûlant à Malko.

— C'est pour vous, mon Général.

Le Tunisien prit l'appareil, écouta en prenant des notes, et raccrocha au moment où Malko se demandait s'il allait recracher son thé à la menthe brûlant ou se détruire le gosier...

— Nous avons identifié vos agresseurs grâce à certains éléments, annonça-t-il. Ce sont des Tunisiens de l'opposition, enfuis depuis longtemps en Libye et entraînés dans des camps sous le contrôle des Services de Tripoli.

« Ils font partie d'un petit commando de six hommes intercepté il y a quinze jours dans le Sud, du côté du Sbikha près de la frontière algérienne, par une patrouille militaire. Leurs quatre compagnons avaient été tués et nous pensions qu'ils avaient retraversé la frontière. Leur présence à Tunis prouve qu'ils ont disposé d'un réseau d'assistance pour leur faire franchir les barrages routiers, leur donner de l'argent, des papiers, des planques... Il va falloir reconstituer leur itinéraire.

— S'ils venaient de Libye, remarqua Malko, cela explique que Tourya ait été en liaison avec eux. Mais pourquoi avoir franchi la frontière algérienne ?

Le général tunisien eut un sourire amusé.

— Le terrain s'y prête plus. Les Services algériens achèvent leur entraînement, tout en jurant sur Allah qu'ils ne sont au courant de rien... Ceci est un nouvel élément inquiétant.

Richard Bubble était muet comme une carpe. Malko posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous savez qui conduisait la 504 ?

Le général Marchana lui jeta un regard aigu et dit d'une voix égale :

— Nous allons le savoir grâce à vous. Le véhicule n'a pas été volé. Il est affecté à un groupe de fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, s'occupant de la protection du président Bourguiba...

Le silence qui suivit n'aurait pu être entamé à la tronçonneuse...

Le général se pencha et prit dans la serviette posée à ses pieds un épais paquet de photos qu'il posa sur le bureau de l'Américain.

— Voici les photos de ces fonctionnaires, annonça-t-il. Si M. Linge veut bien essayer de reconnaître l'homme qu'il a vu avec Tourya Soltane.

Il parlait anglais avec un fort accent, mais son français était absolument sans faille. Malko, qui s'était rafraîchi les idées grâce à un tête-à-tête délicieux avec Cathy Miller, but la dernière goutte de son thé et se dirigea vers le bureau.

Il examina la liasse qui comportait une vingtaine de clichés. Ce n'était pas le genre de renseignement qu'on communiquait normalement à un Service étranger, même ami.

À première vue, il lui sembla que tous ces Arabes se ressemblaient. La moustache semblait être le signe distinctif de la barbouze tunisienne, avec les sourcils fournis et les cheveux courts. Il en avait le vertige.

Certaines photos étaient floues, d'autres retouchées par coquetterie... Il arrivait presque au bout du tas quand il reconnut le visage de l'amant de Tourya.

C'était si brutal qu'il n'en crut pas ses yeux. Il se pencha sur le document, craignant d'être victime d'une ressemblance, mais tout y

était. La moustache tombante, les gros yeux proéminents, le nez un peu épaté.

Il sortit la photo et la montra au général.

— Je suis à peu près certain qu'il s'agit de celui-ci.

Le Tunisien retourna la photo, lut la légende en arabe et annonça :

— Cet homme s'appelle Mansour Khaleb. Il est fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, avec le grade d'inspecteur divisionnaire. Affecté depuis trois ans à la Section de protection des personnalités. Je vais vérifier avec mon homologue de l'Intérieur.

Il prit le téléphone, composa un numéro. Après une longue conversation, il raccrocha et ôta ses grosses lunettes d'écaille d'un geste machinal, sans dissimuler son désarroi.

Richard Bubble et Malko étaient suspendus à ses lèvres.

— Mansour Khaleb, annonça le Tunisien, est bien chargé de la protection rapprochée du président Bourguiba. Il se trouve au Palais de Carthage.

Un ange passa, alourdi par les attributs de la trahison. Malko avait touché le jack-pot... et Tourya Soltane, barbouze libyenne, ne perdait pas son temps en Tunisie.

Le spectre du Président Sadate traversa la pièce et s'éloigna discrètement.

Malko se permit de rompre le silence.

— Je crois que nous sommes arrivés à temps...

— Cette Tourya est toujours à Tunis, fit remarquer Richard Bubble. Il sait peut-être où la trouver.

Le général Marchana était déjà debout.

— Accompagnez-moi à Carthage. J'ai donné l'ordre qu'on l'empêche de sortir. Il est en service actuellement.

*

* *

L'officier de la Garde nationale, en uniforme gris et haute casquette bleue, introduisit dans le bureau Mansour Khaleb qui s'avança avec un sourire conquérant et un léger balancement des épaules qui évoquait certains grands singes.

Ce bureau était affecté normalement au poste de garde des « gorilles » de Bourguiba, Mansour Khaleb s'arrêta net en voyant le général Marchana et les deux étrangers. On ne lui avait pas dit qui le demandait.

Marchana l'apostropha en arabe, sans lui tendre la main, le visage sévère. Richard Bubble lui jeta un regard qu'on réserve d'habitude aux serpents dans les cages de verre des zoos.

Le visage du gorille sembla se défaire, ses moustaches tombèrent comme des oreilles de cocker. Il bredouilla quelques mots, ses traits se défirent, il farfouilla sous sa chemise, en extirpa un pistolet

automatique qu'il tendit par le canon au général Marchana. Ses mains s'étaient mises à trembler, ses épaules voûtées lui faisaient prendre dix ans.

L'image même de la Désolation.

— Il parle français, annonça le général tunisien. Voulez-vous que je l'interroge dans cette langue ?

— Parfait, dit Malko. Nous parlons tous les deux également français. Richard Bubble inclina la tête silencieusement.

Le gorille claquait littéralement des genoux, regardant alternativement les trois hommes.

— Qu'est-ce que j'ai fait, mon Général ?

Marchana demanda sèchement :

— Tu connais une fille qui s'appelle Tourya ?

Le Tunisien fit effectuer plusieurs aller-retour à sa pomme d'Adam, blêmit, puis lâcha un « oui » imperceptible...

Impitoyable, le général Marchana insista :

— Tu sais qui c'est ?

— Une hôtesse de l'air libyenne, bredouilla le gorille.

Le général lui jeta un regard fulgurant.

— Tu avais prévenu tes chefs que tu fréquentais une ressortissante libyenne ?

Le moustachu baissa la tête, accablé. Aussitôt, le général lui assena sa dernière accusation.

— Ton hôtesse de l'air est une terroriste ! explosa-t-il. Elle a tué un diplomate américain et elle se préparait probablement à assassiner le Combattant Suprême, avec ta complicité.

Les yeux lui sortaient de la tête.

Cette fois, le policier tunisien se mit à trembler bredouillant des mots sans suite. De grosses larmes coulaient sur son visage. Il n'arrivait plus à articuler une phrase cohérente. Les hurlements du général devaient s'entendre à Tripoli.

Il s'approcha du gorille et le prit par les cheveux, lui tirant la tête vers lui.

— Tu sais la peine que tu encours ?

L'autre redoubla ses sanglots. Apparemment, il savait. Il tenta de prendre la main du général qui le repoussa dédaigneusement.

— Tu vas nous dire toute la vérité, fit-il sévèrement. Peut-être que tu bénéficieras d'un peu de clémence.

Six balles dans la peau au lieu de douze, se dit Malko.

— Où l'as-tu connue ?

— Il y a deux mois, à l'hôtel *International*, avoua le gorille. J'étais allé boire un verre avec des amis. Elle était là avec l'équipage. Elle m'a souri la première, est venue vers moi et m'a dit qu'elle croyait m'avoir vu quelque part. Dans un avion peut-être. Je l'ai trouvée très belle,

j'étais content. Elle a accepté de dîner avec moi.

— Et ensuite ? rugit le général.

— Je l'ai revue, murmura le gorille, en baissant la tête. Elle m'a téléphoné quand elle est revenue à Tunis. J'étais surpris. Je pensais qu'elle m'avait oublié. Elle m'a dit que cette fois-là, elle pouvait rester deux jours à cause de la rotation. Je lui ai proposé de l'emmener à Hammamet et elle a accepté. Et puis...

— Vous avez couché ensemble ! ricanale général Marchana.

L'autre garda le silence, accablé de sa propre turpitude. Des larmes plein les yeux. Malko en avait honte pour lui.

Il avait été manipulé, c'était évident, par cette superbe garce de Tourya. Une fille comme elle, d'une pichenette, pouvait faire grimper aux murs un lourdaud pareil... Impitoyable, l'officier supérieur enchaîna :

— C'était un bon coup, au moins ? Tu t'es bien vidé les couilles ?

Honte horrible. Le gorille roulait des yeux blancs de désespoir. Il ne pouvait même plus parler. Le général lui donna un petit coup de pied dans le tibia pour l'inciter à continuer. Le reste du récit sortit par bribes.

Il avait revu Tourya, en était de plus en plus amoureux. Il avait même projeté d'aller lui rendre visite en Libye. Elle l'en avait dissuadé. Il ne fallait pas non plus que l'on sache qu'elle le voyait. Elle prenait toujours beaucoup de précautions avec l'équipage.

— Pauvre imbécile ! scanda le général. Tout l'équipage était dans la combine. Tu ne connais pas les Libyens. Chaque fois que tu enfonçais ton grand machin dans sa chatte, elle devait demander pardon au Colonel de se faire baiser par un porc de ton espèce...

La verdeur du langage militaire semblait choquer Richard Bubble... Accablé, le policier finit par bredouiller :

— Mon Général, je n'ai rien fait de mal, je ne savais pas ce qu'elle était. Avec moi, elle était douce, amoureuse...

Le général lui jeta un regard noir.

— Tu ne t'es jamais demandé pourquoi une fille comme elle baisait avec un type comme toi ?

Le gorille baissa la tête, confus.

— À cause de ton travail ! hurla le général. Elle ne savait pas que tu veillais sur la vie de Combattant Suprême, peut-être ?

— Si, si, bredouilla le coupable, je le lui avais dit. Mais elle ne m'en parlait jamais. Cela lui faisait peur que je porte un revolver sur moi. Elle voulait toujours que je le cache quand je me déshabillais.

— Pauvre con ! explosa Marchana. Elle a tué trois hommes de ses mains, dont deux aujourd'hui même !

C'en fut trop pour le gorille. Il tomba à genoux, puis roula par terre en poussant de petits jappements. Le général le releva brutalement par

le col de sa chemise.

— Tu ne comprends pas que cette fille t'a approché pour connaître les secrets de la protection du Combattant Suprême. Elle voulait commettre un attentat !

— Un attentat ! sursauta le moustachu. Jamais, je...

Le général fouilla dans sa poche et en sortit la photo de Tourya en gardienne de la Révolution, pistolet au côté, avec son martial chapeau de brousse.

— Regarde ton hôtesse !

Le moustachu examina le document, poussa un rugissement et se mit à crier des mots sans suite, brandissant la photo, les yeux exorbités, sous le regard méprisant de l'officier supérieur.

Soudain, il fonça vers le pistolet que le général avait jeté sur la table et l'empoigna. Le plus près, Malko bondit sur lui. Mais l'autre avait une force herculéenne. Il enfonça le canon dans sa bouche et pressa la détente.

Il y eut un déclic minuscule et, le général venant à la rescousse, ils réussirent à le désarmer. Les larmes ruisselaient toujours. Son bras retomba le long de son corps et il se mit à trembler comme une feuille.

Marchana lui jeta un regard de mépris.

— Tu n'es même pas capable de te suicider. Depuis combien de temps tu ne t'es pas servi de ton arme ?

Le policier avait oublié d'ôter le cran de sûreté.

— Deux ans, avoua le moustachu dans un souffle.

Avec lui, Bourguiba était bien protégé... Malko n'en revenait pas.

Soudain, le général, dans une volte-face familière aux Arabes, prit le malheureux garde du corps par les épaules et lui dit gentiment, presque tendrement :

— Tu es un bon Tunisien. Je comprends ta honte. Je te pardonne. Mais il faut que tu nous aides... à retrouver cette fille et à la châtier...

Aussitôt, comme un acteur de théâtre, le moustachu se transforma. La colère faisait briller ses yeux, il serra les poings, montrant les dents comme un fauve.

— Cette chienne, si je la retrouve, je lui arracherai les yeux, je lui ouvrirai le ventre et je l'étranglerai avec ses intestins. Je lui arracherai le cœur...

Il en rajoutait. Pour un policier, c'était un émotif, comme beaucoup de Méditerranéens.

Le général le calma d'un geste.

— Dis-nous plutôt où nous pouvons la trouver à Tunis.

Médusé, le policier le regarda, plein d'incompréhension.

— Mais elle n'est plus à Tunis ! Elle a repris son avion ce matin. Comment a-t-elle pu tuer des gens aujourd'hui ?

— Où la retrouvais-tu à Tunis ? Où couchais-tu avec elle ?

— Mais, chez moi, dit le policier. Ensuite, elle retournait à l'hôtel. Elle ne connaissait personne que moi...

Il était si sincère qu'il en faisait pitié. Le général Marchana s'en rendit compte. Il lui tapota la joue affectueusement.

— Bon, dit-il, je vois qu'elle n'avait pas confiance en toi. Maintenant, je vais te dire ce qu'elle a fait...

Il lui raconta tout. Les yeux du gorille lui sortirent de la tête, en apprenant une telle duplicité... Ses poings se serraient malgré lui. Dépassé. Plus jamais il ne sauterait une inconnue.

— Mais, où est-elle ? gémit-il.

— Nous aimerions le savoir. Mais il y a plus important. Que t'a-t-elle demandé ?

L'autre se prit la tête à deux mains, réfléchit longuement, et finit par répondre :

— Je ne sais plus ce que j'ai pu lui dire. Bien sûr, je lui parlais de mon travail, des habitudes du Président, de ses manies. Mais elle ne me questionnait jamais...

Évidemment ! Trop habile. Malko se permit d'interrompre le général.

— Quelles sont les habitudes du président Habib Bourguiba lorsqu'il réside au Palais de Carthage ?

— Il mène une vie très simple, dit le Tunisien. Il reçoit un peu dans le jardin ou dans son bureau. Mais on ne peut rien tenter à l'intérieur. Les visiteurs sont fouillés, et il y a des caméras de télévision partout... Il effectue régulièrement des promenades.

« Une fois tous les quinze jours, on le dépose en voiture à un kilomètre d'ici, et ensuite, il va à pied jusqu'au palais Saada, avec son pliant, pour s'arrêter quand il est fatigué... Bien entendu, il est très bien gardé, mais la foule vient l'applaudir. Il aime bien ça. Les jours où il sort, les enfants des écoles ont congé...

Malko réfléchissait. C'était évident. Tellement évident qu'il devait y avoir autre chose.

— Il n'y a aucune disposition nouvelle, interrogea-t-il, un itinéraire différent, un changement quelconque ?

Le général secoua la tête négativement, mais le gorille, qui avait retrouvé un peu de son sang-froid, annonça d'une voix encore tremblante :

— Si ! La semaine dernière, le Président a demandé qu'on lui construise un chemin le long de sa propriété pour qu'il aille se baigner plus facilement. On a fait les marches en trois jours, travaillant jour et nuit.

— Vous en avez parlé à Tourya ? demanda Malko.

Le policier prit une expression presque comiquement concentrée, réfléchissant à se faire pêter ce qui lui servait de cerveau. Ses yeux

brouillés de larmes clignotaient comme ceux d'un oiseau de nuit, sous le regard inquisiteur du général.

Il finit par dire dans un souffle :

— Je ne me souviens pas, je ne crois pas.

Le pire c'est qu'il était sincère.

Le général Marchana le fixa longtemps et il recommença à se décomposer.

— Tu as commis une faute grave, dit-il. Normalement, je devrais te relever de ton service. Mais il y a une chance minuscule pour que cette fille te contacte à nouveau, ne sachant pas que je t'ai interrogé. Donc, tu vas continuer ton service sans rien dire à personne. Tu auras mon numéro direct. Si elle entre en rapport avec toi, tu me préviens immédiatement.

— Naam, naam⁽⁹⁾...

Il reprenait l'arabe, tant il était troublé. Le général Marchana saisit son pistolet et le lui jeta à la volée.

— Entraîne-toi à tirer, fit-il. Ça peut te servir.

*

* *

Un silence découragé régnait dans la voiture du général.

Le Palais de Carthage disparut derrière le virage. Les trois hommes sentaient bien qu'il n'y avait rien de plus à tirer du fonctionnaire manipulé.

La Libyenne se trouvait toujours à Tunis. Plus dangereuse que jamais. La façon dont elle avait « tamponné » le malheureux policier impliquait une reconnaissance d'objectif complète et donc une infrastructure de renseignements au service d'une mission précise. Cette mission, Tourya Soltane la connaissait.

Comment allaient-ils retrouver sa piste ? Malko rompit le silence.

— Il faut continuer à passer l'immeuble de El Menzah au crible, dit-il. C'est notre seule piste maintenant.

CHAPITRE VIII

Réparé, le climatiseur arrivait péniblement à brasser l'air brûlant du bureau de Richard Bubble. Avec sa djellaba, le général Marchana était le seul à ne pas trop souffrir de la chaleur inhumaine. Tunis s'était réveillé avec quelques degrés de plus. Aucun journal, sur ordre des Services tunisiens, n'avait mentionné l'incident de El Menzah. Aucune trace de la Libyenne. Richard Bubble se racla la gorge.

— Il semble que le plan de cette Libyenne vise à l'élimination du président Habib Bourguiba. En plus de l'enquête qui se concentre sur elle, pouvez-vous le protéger efficacement, lui ?

Le général tunisien frotta ses mains grassouillettes l'une contre l'autre.

— C'est presque impossible, avoua-t-il. Le Combattant Suprême a très mauvais caractère et personne ne peut lui faire entendre raison. En plus, il n'arrive pas à imaginer qu'on veuille attenter à sa vie ! Même si nous lui racontons l'histoire de cette Tourya, il nous expliquera que c'est justement la preuve qu'il est invulnérable ! Qu'il y aura toujours quelque chose qui le sauvera. Il faudrait qu'il s'éloigne de Tunis, qu'il aille à Nefta, dans son oasis, mais il ne veut pas.

— Donc, conclut Malko, il faut remonter la piste Tourya. Avez-vous du nouveau, mon Général ?

— Oui, avoua le Tunisien. Je me suis fait communiquer la liste des locataires de l'immeuble de El Menzah. Nous avons vérifié leur identité. Tous les appartements sont occupés par des familles avec des enfants, ou des gens que nous avons pu « cribler » rapidement. Sauf un, loué par un diplomate de l'ambassade de France, au 5^e étage appartement D.

Richard Bubble fronça les sourcils mais le Tunisien enchaîna aussitôt :

— Ce n'est pas un gauchiste. Au contraire. J'ai déjà une fiche sur lui. Mais c'est néanmoins bizarre. J'aimerais bien le questionner, seulement il est protégé par l'immunité diplomatique. C'est très délicat.

— Puis-je avoir le nom de ce diplomate ? demanda Malko.

— Bien sûr.

Le général fouilla dans sa serviette et en sortit une liste qu'il éplucha de l'index.

— Voilà ! annonça-t-il. Michel Lepoutre, deuxième conseiller à l'ambassade de France. En poste depuis un an et demi. Excellents renseignements. Farouchement anticomuniste et antilibyen. Je ne le vois pas impliqué avec une fille comme Tourya Soltane. À moins qu'il n'ait été sa victime comme Mansour Khaleb.

— Nous n'avons pas tellement de pistes, dit Malko. Puis-je lui rendre visite, officiellement ?

Richard Bubble lui adressa un regard d'encouragement.

— Si le général n'y voit pas d'inconvénients...

— Pas du tout, approuva Marchana. À condition que M. Linge ne me mentionne pas. Je crains que ce que vous avez découvert ne soit que la partie visible d'un iceberg extrêmement dangereux. Tenez-moi au courant de vos recherches, afin que je coordonne votre riposte.

Dès qu'ils furent seuls, Richard Bubble dit d'une voix excitée :

— Bon Dieu ! Si nous arrivons à leur damer le pion, on sera dans une sacrée position de force. Cette histoire sent mauvais.

— Il faut être très prudent, fit Malko. Nous avons affaire à des professionnels qui sont déjà bien implantés ici, le coup de l'immeuble le montre.

— C'est sûrement une opération planifiée longtemps à l'avance, confirma le chef du poste de la CIA. Je crains que les Tunisiens ne soient pas équipés pour ce genre de problèmes.

— Je vais voir Michel Lepoutre, dit Malko. J'espère qu'il ne va pas me jeter dehors...

*

* *

Malko ouvrit l'annuaire diplomatique de 1982 et chercha la délégation française. Il y en avait deux pages. Il trouva facilement le nom de Michel Lepoutre et sa qualité. Seulement l'adresse lui accrocha le regard : ce n'était pas la même ! Le diplomate demeurait à Carthage. Il y avait même le numéro de téléphone. Bizarre, bizarre... À moins que les Tunisiens n'aient mal fait leur travail.

Il composa le numéro et attendit jusqu'à ce qu'une voix de femme réponde.

— Monsieur Lepoutre ? demanda Malko.

— Li parti, fit la voix. Li ambassade francaoui.

— Il est parti depuis longtemps ?

— Li parti avec la Pijo, 'emi-heure.

— *Choukran*⁽¹⁰⁾.

Ainsi, le diplomate habitait bien à Carthage. Pourquoi avait-il conservé un autre appartement ? À moins qu'il n'ait une maîtresse. Malko reconsulta l'annuaire. Pas de mention d'une épouse. Michel Lepoutre devait être célibataire. Le mieux était de lui rendre une petite visite. Il y avait peut-être une explication toute simple...

Tout le charme de Tourya n'aurait pu entamer l'équilibre de Michel Lepoutre : en une fraction de seconde, Malko réalisa que le jeune diplomate était aussi homosexuel qu'on peut l'être. Il ne lui manquait qu'une jupe entravée.

Très blond, presque albinos, les yeux bleus assortis à sa chemise, il accueillit Malko avec une affabilité un peu précieuse.

L'ambassade de France ne semblait pas avoir été ravalée depuis 1956, fin de la colonisation. Un vieil immeuble lépreux et triste, place de l'Indépendance. Richard Bubble avait fait téléphoner par l'ambassade US, présentant Malko comme un membre du State Department enquêtant sur la mort de Ian Parker. Le Français l'installa dans un profond fauteuil de cuir et lui jeta un long regard câlin.

— En quoi puis-je vous aider, monsieur...

— Linge, dit Malko. Je ne sais pas encore moi-même... C'est une pénible affaire où les Tunisiens ont l'air de nager un peu.

Le diplomate français semblait intrigué par la présence de Malko, tout en restant admirablement poli.

— Pourquoi être venu me trouver, moi ? demanda-t-il.

Malko lui offrit le sourire de son regard doré et désarmant.

— Pur problème de routine, assura-t-il. Durant cette enquête, j'ai été victime d'une tentative d'assassinat dans un immeuble de El Menzah 5. On a tiré sur moi et des policiers locaux. Une affaire sérieuse, donc. Les Tunisiens ont vérifié la liste des locataires de l'immeuble et y ont trouvé votre nom. J'ai pensé que ce serait intéressant de vous demander si vous n'auriez rien remarqué de suspect récemment dans cet immeuble. Nous recherchons une fille très jolie, une Libyenne. Cette photo vous dit-elle quelque chose ?

Il lui tendit un des clichés de Tourya et observa sa réaction. Le diplomate regarda la photo d'un air légèrement dégoûté. Puis il la rendit à Malko.

— Je n'ai jamais vu cette personne, hélas, elle semble ravissante...

Il se forçait, là...

— Et vous n'avez rien noté de particulier dans cet immeuble ?

Silence. Malko sentait l'hésitation de son vis-à-vis, en proie à un douloureux dilemme. Finalement, il lâcha :

— Je n'ai rien remarqué, pour une très bonne raison : je n'habite plus cet appartement depuis un an.

La joie de Malko s'évanouit aussitôt.

— Je vois, fit-il, ils n'ont pas tenu les listes à jour ?

Le diplomate se troubla légèrement, rougit et alluma une cigarette avant de répondre :

— Cet appartement est resté à mon nom, bien que je ne l'habite plus.

Je l'ai cédé à un de mes amis et, pour lui faire plaisir, je n'ai pas changé le bail...

Il vit la lueur dans les yeux de Malko et se hâta d'ajouter :

— Ne rêvez pas ! Il s'agit d'un garçon totalement inoffensif qui ne fait pas de politique et ne peut en aucune façon être mêlé à votre histoire sanglante.

— De qui s'agit-il ? insista Malko, quelquefois, on ne connaît pas bien les gens que l'on fréquente et on a des surprises... De toute façon, il pourra peut-être nous aider.

— Je ne pense pas, fit le diplomate. Il ne vit pas à Tunis. Il n'y vient qu'un ou deux jours par semaine...

— Qui est-ce ?

— Vous voulez vraiment connaître son nom ?

Malko eut un sourire ambigu.

— Je crains que si les Tunisiens découvrent que vous n'habitez plus cet appartement depuis un certain temps, ils risquent de croire ce qui n'est pas. Cette histoire les rend vraiment nerveux...

— Je comprends. C'est idiot, reconnut le Français, mais il est toujours délicat de mêler un ami à une affaire désagréable. D'autant qu'il est tunisien et que ses compatriotes risquent d'être moins délicats avec lui que vous ne l'êtes avec moi !

— Bien, dit Malko. Voici ce que je vous propose : je ne dis rien aux Tunisiens avant de rencontrer votre ami moi-même et de m'être fait une opinion.

— Parfait, accepta le diplomate français, soulagé. Il s'agit d'un de mes meilleurs amis tunisiens, Karim Ouzar. Il est décorateur et possède un magasin à Hammamet... Un garçon très amusant et très charmant. Il vit normalement là-bas mais vient parfois à Tunis. Quand il a su que je quittais cet appartement, il m'a offert de le lui louer, mais en le laissant à mon nom, par discrétion. Je n'avais aucune raison de refuser. C'était il y a un an et il n'y a jamais eu aucun problème.

— Votre ami Karim est-il à Tunis, en ce moment ?

— Non, sinon, il m'aurait téléphoné. Hélas, je ne peux pas l'appeler à Hammamet, il n'a pas le téléphone.

— Hammamet n'est pas au bout du monde, dit Malko. Je préfère lui parler de vive voix de toute façon. À propos : avez-vous conservé une clef de votre appartement ?

— Oui, je l'ai même ici. Pourquoi ?

— Est-ce que cela vous gênerait de venir avec moi y jeter un coup d'œil. Toujours afin d'éviter une possible inquisition tunisienne...

Le jeune diplomate hésita un peu avant de se lever. Comme beaucoup d'homosexuels, il avait horreur des contacts avec la police.

— Pourquoi pas ? Vous serez tranquilisé ainsi, dit-il avec soulagement. Allons-y.

Malko se sentit mieux. Il était persuadé de la bonne foi du diplomate et aurait été ennuyé de lâcher sur lui les sbires du général Marchana.

Ils étaient en train de traverser la cour de l'ambassade quand un gendarme en civil courut derrière eux et murmura quelque chose à l'oreille du jeune diplomate. Ce dernier s'arrêta, vivement contrarié.

— L'ambassadeur veut me voir tout de suite ! Écoutez, puisque vous connaissez l'endroit, voulez-vous y aller tout seul et me rapporter la clef ?

C'était plus que Malko ne pouvait espérer. Il prit la clef et s'éloigna dans la fournaise. Mais au lieu de mettre le cap sur El-Menzah, il décida de faire un détour par Carthage. Il ignorait si les Tunisiens continuaient à le protéger, le sujet n'ayant pas été abordé. Avant de se rendre dans l'appartement, il allait récupérer Jonathan le Fossoyeur, comme *baby-sitter*. Une mauvaise surprise suffisait...

*

* *

Jonathan le Fossoyeur regarda la grande HLM ocre avec un dégoût non dissimulé. Son nez aplati de boxeur et sa carrure de gladiateur semblaient beaucoup impressionner le balayeur arabe en train de caresser paresseusement les dalles devant la porte. Il s'écarta respectueusement pour les laisser passer. Jonathan ne portait pas son éternel chapeau blanc de cow-boy, mais une superbe chemise hawaïenne assez large pour dissimuler un revolver d'un calibre imposant dans un holster accroché à sa ceinture. Ses avant-bras auraient fait passer Chris Jones pour un gringalet prétentieux et il était difficile de supporter longtemps le regard de ses yeux bleu cobalt. Malko se demandait quel enchaînement de circonstances avait conduit un homme comme lui au cimetière militaire de Carthage... Jonathan ne semblait guère désireux de parler de ses activités passées au sein de la Company.

Ils s'engouffrèrent dans un des ascenseurs et Malko appuya sur le bouton du cinquième. Il éprouvait un petit pincement au cœur en se retrouvant dans l'immeuble où il avait failli être tué. Jonathan le Fossoyeur tira de sous son ample chemise un énorme revolver, un Python, 357 Magnum au canon aéré, pendant que Malko, après avoir frappé un coup léger, enfonçait la clef dans la serrure de l'appartement « D ».

CHAPITRE IX

Il faisait une chaleur de bête dans l'appartement. Malko s'empressa d'ouvrir une fenêtre, ce qui ne changea pas grand-chose. Une affreuse odeur de renfermé flottait dans les deux petites pièces sobrement meublées : une table de bridge, quatre chaises, une table basse et un lit. Quatre gravures punaisées au mur. Des cafards énormes se prélassaient dans la cuisine. Malko ouvrit rapidement tous les placards, sans trouver autre chose que de vieilles boîtes de conserves. Trois bouteilles d'eau minérale se couraient après dans le petit réfrigérateur. Malko sursauta en entendant la voix de l'Américain :

— Hé ! Regardez ce que j'ai trouvé.

Il revint dans le living-room Jonathan le Fossoyeur était à quatre pattes devant le lit. Malko ne vit d'abord qu'une pile de magazines pornos pour homosexuels avec une forêt de verges impressionnantes, extraites d'un carton où l'Américain fouillait. Il en sortit un objet rectangulaire qu'il montra à Malko. Une barre jaunâtre comme de la cire.

— Plastic, annonça-t-il sobrement.

De l'explosif. Il y en avait une douzaine de pains avec quelques crayons allumeurs. Malko examina un des papiers qui les enveloppaient et y vit une inscription en tchèque.

— Tout ça vient de l'Est, commenta Jonathan le Fossoyeur. Il y a de quoi faire du dégât. Il ne manque que deux ou trois choses pour que ce soit complètement opérationnel.

Ils refouillèrent l'appartement de fond en comble sans rien trouver qui puisse les renseigner sur le propriétaire des explosifs. Jonathan le Fossoyeur se redressa avec une grimace de douleur en se massant les reins et eut un sourire assez effrayant.

— On dirait que votre Frenchie vous a mené en bateau. Il ne va pas à la pêche avec ça.

— Si c'était lui, il ne m'aurait pas donné la clef ! remarqua Malko. Ou il aurait déménagé sa merde avant.

— *Right*, admit Jonathan. Donc c'est son copain le pédé. Il ne se bourre pas le cul avec ça quand même... Ça va être intéressant de le retrouver celui-là. Je veux être là.

Ses yeux bleus brillaient d'une joie inquiétante. Il apparaissait enfin

pour ce qu'il était : un tueur dangereux, froid comme la mort.

— Vous y serez, dit Malko, mais il vaudrait mieux prévenir les Tunisiens. Ils pourraient mettre en place une souricière, nous n'avons pas les moyens de traiter cette histoire seuls.

— Il y a mieux à faire, suggéra Jonathan le Fossoyeur, je retourne chez moi et je ramène de quoi fabriquer un petit gadget : quand le gars viendra chercher son *shit*, il se fera péter la gueule avec. S'il en reste quelque chose, on pourra même le faire causer un peu.

— Et les voisins ? fit Malko. Non, il faut prévenir le général Marchana. Remettons tout en place. Ensuite, je vais aller voir ce Karim. Il est le seul à pouvoir savoir qui a mis cet explosif ici.

Ils rangèrent le carton sous le lit et ressortirent. Le couloir était toujours aussi désert. Malko ne savait plus que penser. Que signifiaient ces explosifs venant de Tchécoslovaquie ? Ils ne pouvaient qu'appartenir à un réseau terroriste. Seulement, comme Omnipol⁽¹¹⁾ en fournissait à tous les terroristes de la planète, la piste était plutôt vague... Karim Ouzar pourrait peut-être faire avancer son enquête. Il restait une question piège : prévenir Lepoutre ou non ? De toute façon il devait lui rendre la clef. Leur voiture transformée en four solaire lui vida le cerveau. Jonathan le Fossoyeur fondait, recroquevillé sur lui-même. Malko le ramena à Carthage. Avant de descendre, l'Américain demanda :

— Prêtez-moi cette clef.

Malko la lui donna. Rapidement Jonathan la pressa dans un bloc de mastic et la lui rendit.

— Il faut toujours être prudent, fit-il.

Cette fois, Michel Lepoutre vint à la rencontre de Malko dans le couloir de l'ambassade. À son visage paisible, Malko vit aussitôt qu'il n'était pour rien dans les explosifs. Le diplomate se confondit en excuses :

— J'espère que vous avez trouvé facilement et que ce n'était pas trop sale. Il n'y a pas de femme de ménage et Karim n'est pas souvent là ! Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Des cafards, dit Malko.

Le Français éclata de rire, un rire provocant comme une femme. Ses yeux bleus fondaient en regardant Malko.

— Je le dirai à Karim, minaуда-t-il.

— Je le lui dirai moi-même, fit Malko. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je vais quand même aller lui rendre visite à Hammamet. Si vous me donnez son adresse. Il pourra peut-être m'en dire plus. De toute façon, je voulais voir Hammamet, c'est ravissant paraît-il.

Michel Lepoutre gloussa.

— J'aimerais bien venir avec vous. Comme vous êtes très

sympathique, je vais vous donner un mot pour lui. Et vous expliquer comment le trouver. Soit à sa boutique, soit chez un ami italien qui a une piscine, Mario Buzetti. Malheureusement, je n'ai pas son téléphone. Je vais quand même lui envoyer un télégramme. J'espère qu'il arrivera.

*

* *

L'homme qui ouvrit la porte à Malko avait sur lui autant d'or que Goldfinger. Très bronzé, un corps bien conservé contrastant avec un visage fripé et une bouche qui semblait sans dents, il arborait au bras gauche quatre bracelets Cartier vissés, plus une gourmette qui devait faire une bonne livre. Haïssant probablement la symétrie, le bras droit n'avait que trois bracelets. S'il marchait légèrement voûté, c'est que son cou disparaissait sous tous les modèles connus de chaînes en or, qui formaient ensuite un plastron doré sous lequel son torse apparaissait à peine.

Il posa sur Malko un regard d'abord suspicieux et un peu condescendant comme en ont souvent les homosexuels de luxe.

— Je voudrais voir Karim Ouzar, demanda Malko, de la part d'un de ses amis de Tunis, Michel Lepoutre.

Une lueur gourmande passa dans les yeux du bronzé en or massif. Il balaya rapidement Malko du regard, en conclut instinctivement qu'il n'était pas de son bord, ce qui le rendit sans intérêt pour lui.

— Karim est à la piscine, dit-il, d'une voix indifférente. Suivez-moi.

Il précéda Malko à travers une pelouse tondue comme un gazon du Kent, semée d'orangers soigneusement entretenus. La propriété était entourée d'un haut mur, à l'extrémité de Hammamet, en bord de mer. Une grande demeure blanche à l'apparence luxueuse que Malko avait trouvée facilement. L'homme aux chaînes d'or avançait d'une démarche chaloupée devant Malko. Ils atteignirent une piscine cernée de bougainvillées. Une demi-douzaine d'éphèbes tous plus nus les uns que les autres se prélassaient sur des matelas ou dans l'eau. Le guide de Malko s'arrêta, gracieusement déhanché.

— Karim, cria-t-il d'une voix haut perchée, tu as une visite !

Les yeux de tous les éphèbes se tournèrent vers Malko avec curiosité. L'un d'eux se leva, vêtu d'un minuscule cache-sexe en peau de panthère gonflé d'une façon impressionnante. Un barbu à la peau très sombre, avec de grands yeux de biche étirés et un sourire éblouissant. Sa poignée de main enveloppa les doigts de Malko comme une caresse. Heureusement que celui-ci n'avait pas emmené Jonathan. L'Américain aurait déclenché des passions incoercibles avec sa tonne de muscles...

— C'est gentil d'être venu jusqu'ici me voir, minauda-t-il. Michel m'a envoyé un télégramme me prévenant de votre visite. Alors, je lui ai

téléphoné d'ici. Vous voulez un verre ?

— Un jus de fruit.

Ils gagnèrent une grande table installée en bordure de la piscine, encombrée de toutes les boissons possibles, y compris de nombreux carafons de tous les jus de fruits imaginables. Malko, qui avait perdu un bon kilo en se déshydratant le long de la route brûlante, en but d'un trait un demi-litre. Karim Ouzar l'observait avec une expression ambiguë.

— C'est une maison ravissante, dit Malko. Elle est à celui qui m'a ouvert ?

— Oui, confirma Karim, elle appartient à Mario. Il a gagné beaucoup d'argent en Italie avec ses stations d'essence, il n'a pas grand-chose à faire, alors il passe trois mois par an ici avec les amis qu'il invite. Il donne des fêtes superbes. À Rome, on ne sait plus s'amuser. À Tunis non plus...

Apparemment, à Hammamet, on savait encore. Le maître de maison venait de s'engouffrer sous un patio, enlacé à un jeune éphèbe à la peau mate et à la croupe cambrée. Karim étouffa un sourire.

— Évidemment, ici, il n'y a que des garçons, mais à Hammamet, il y a aussi des filles superbes, vous verrez si vous restez. Michel m'a dit qu'il y avait eu des horreurs dans l'immeuble où nous avons notre appartement.

— Exact, dit Malko. Je voulais savoir si vous n'aviez jamais rien remarqué d'insolite ou si vous connaissez cette fille ?

Il tira de la poche de sa chemisette la photo de Tourya à laquelle le Tunisien jeta à peine un coup d'œil bref.

— Vous savez, je ne regarde pas beaucoup les femmes. D'autre part, je n'ai pas pu remarquer grand-chose parce que je me sers de cet appartement comme d'une garçonnière. Il rit à son jeu de mot involontaire. Je n'y vis pas vraiment et n'y vais que pour dormir...

Et combler d'affection un petit Arabe... Les beaux yeux en amande caressaient Malko lui faisant comprendre qu'il serait toujours le bienvenu. Ce n'était pas Karim qui faisait joujou avec des explosifs. Donc, il y avait autre chose.

— Vous arrive-t-il de prêter cet appartement à des amis ? demandait-il.

Cette fois, la lueur candide du regard velouté s'effaça d'un coup. Karim se tourna vers la piscine et dit d'un ton faussement dégagé :

— Cela m'est arrivé quelquefois, mais toujours à des gens que je connais très bien.

Cela voulait dire « bas les pattes ». Malko ne se laissa pas intimider, le fixant droit dans les yeux, ce qui fit vaciller le regard de l'homosexuel.

— À des gens dont je réponds, répliqua Karim avec énervement. Des

amis très chers. Qui ne peuvent en aucune façon être mêlés à ces horreurs. Maintenant, vous ne m'en voulez pas, mais il faut que j'aille ouvrir mon magasin... Je ne vois pas en quoi je peux vous aider.

— Moi, je vois, fit Malko en se mettant en travers du sentier. J'ai besoin des noms de ceux à qui vous avez prêté cet appartement. Je pense que l'un d'eux a abusé de votre confiance. Il vaut mieux que ce soit moi qui le découvre que les Services de police tunisiens.

Karim ouvrit de grands yeux effrayés.

— La police, mais pourquoi ?

— Trois personnes ont été tuées dans cet immeuble, comme vous l'a probablement appris votre ami Michel Lepoutre. Je lui ai promis de remonter la filière moi-même afin d'éviter des problèmes à ceux qui n'ont rien à se reprocher. Comme vous. Seulement, il faut coopérer.

Karim se reversa un grand verre de jus d'orange, désarçonné par cette mauvaise nouvelle. Sa pomme d'Adam montait et descendait nerveusement. Il avait la même réaction que Michel Lepoutre. Les gens comme lui avaient horreur d'approcher la police. La pédérastie avait beau être un péché plus que véniel dans cette partie du monde, c'était toujours embarrassant.

— Je vois, dit-il. J'ai prêté cet appartement récemment à une seule personne. Seulement, il faut que je lui demande avant de vous donner son nom. C'est un garçon très susceptible, il ne me le pardonnerait jamais !

— C'est urgent, souigna Malko.

Karim fouilla dans sa belle tignasse bien huilée, un œil sur les éphèbes aux fesses bronzées de la piscine. Puis il soupira.

— Écoutez, vous m'êtes très sympathique. Je vais me mettre en rapport avec mon ami. Si le téléphone marche... Ce soir, les Fauconnier donnent une grande soirée où je vais. Rejoignez-moi là. Je vous dirai qui il est.

— Je ne connais pas les Fauconnier, remarqua Malko.

Karim eut un geste négligent.

— Aucune importance. Ils adorent les gens comme vous. Venez vers neuf heures et demandez-moi. Vous ferez un baise-main à Mme Fauconnier et elle vous offrira tout ce qu'elle a, elle est horriblement snob. À part ça, la maison est superbe. Juste à côté du *Sheraton*. Tout le monde la connaît. Alors à ce soir.

Il s'engagea dans le sentier menant au portail et Malko le suivit sous les regards à la fois envieux et réprobateurs de ses amis. Karim lui ouvrit la lourde porte en bois.

— À ce soir. Tenue relax, pas de veste.

Le haut mur de pierres cernant la propriété avait dû coûter le salaire d'une famille tunisienne pendant un siècle. Malko reprit la voiture et mit le cap sur le *Sheraton* Hammamet. Il n'avait pas envie de faire la

route Hammamet-Tunis en pleine nuit. Pourvu que Karim ne lui fasse pas faux bond. Il regrettait de n'avoir pu faire mettre le téléphone de Mario sur écoute.

*

* *

Une bonne trentaine de voitures stationnaient en épi devant la propriété des Fauconnier. Un maître d'hôtel en blanc ouvrit la porte à Malko. Aussitôt, une créature presque encore appétissante, enrobée de mousseline rose, se précipita la main tendue.

— Vous êtes l'ami de Karim, cria-t-elle d'une voix pointue, comme c'est gentil d'être venu !

Malko ne lui dit pas que c'était une obligation professionnelle... Le jardin était absolument féérique, avec de savants éclairages dissimulés dans la verdure tropicale, une immense piscine, des buffets superbes et de petites constructions de style mexicain. La maîtresse de maison, après avoir mis d'autorité un verre de champagne dans la main de Malko s'accrocha à son bras.

— Venez, je vais vous faire visiter notre modeste demeure.

Elle l'entraîna vers des bungalows répartis un peu partout dans le jardin. Au fond, on apercevait la mer. D'épais massifs de bougainvillées formaient un rempart séparant la propriété de la plage.

— Nous avons même un port privé pour notre petit bateau, minauda la propriétaire. Si vous voulez prendre un bain de minuit, je suis certaine que vous trouverez une ou deux créatures ravissantes...

Pour l'instant, Malko voyait plutôt des mémères couvertes de bijoux et légèrement fripées. Au bout de cinq minutes, il parvint enfin à se débarrasser de sa glu et partit à la recherche de Karim. Des petits groupes bavardaient sur la pelouse et la température était presque supportable. Une piste de danse avait été installée sous une véranda et une douzaine de couples y évoluaient lentement, collés comme des timbres-poste dans une obscurité propice à des rapprochements encore plus intimes. Malko n'y jeta qu'un coup d'œil. Ce n'était pas le style de Karim. Au passage, une très jeune fille en mini, avec une poitrine présentant toute l'arrogance de la jeunesse, lui jeta un regard assassin.

Il continua, traversant le jardin... Soudain, une voix l'appela :

— Malko !

Il se retourna pour se heurter au sourire dévastateur de Leila Kadouni moulée dans une robe de soie blanche, largement échancrée pour découvrir une poitrine aussi bronzée que le reste de son corps. Elle avait toujours son extraordinaire regard bleu débordant de sensualité. Elle s'avança, légèrement déhanchée, un verre de champagne à la main. Sa robe ouverte très haut découvrait ses cuisses charnues à chaque coup de vent.

— Je ne savais pas que vous étiez à Hammamet, dit-elle, ni que vous

connaissiez les Fauconnier.

— Je ne les connais pas, dit Malko, je suis ici pour rencontrer un certain Karim Ouzar. Et vous ?

Leila Kadouni eut un sourire gourmand et réprobateur, puis éclata de rire.

— Karim ! Ne me dites pas que...

— Nous n'avons que des relations professionnelles, la rassura Malko. Vous ne l'avez pas vu ?

— Si, dit-elle, tout à l'heure, mais cette propriété est immense. S'il a rencontré un de ses jeunes amis, il risque de ne pas reparaître avant la fin de la soirée... Vous en avez vraiment besoin ?

— Vraiment.

— Bien, je vais vous aider, venez.

Elle le prit par la main, le menant vers un petit bungalow à l'architecture tortueuse, au fond du jardin.

— Mr Fauconnier est très radin, expliqua-t-elle, sa maison s'est construite par petits bouts, chaque fois qu'il faisait une belle affaire. Il y a au moins cinq bungalows.

Ils contournèrent une petite piscine ronde, franchissant un rideau de bougainvillées. Des groupes d'invités bavardaient un peu partout. Leila Kadouni ouvrit plusieurs portes, sans résultat. À la dernière, elle s'arrêta et poussa un cri attendri.

— Oh ! Venez voir !

Un petit chat dormait, allongé sur le lit d'une chambre mauresque. Leila se retourna, les yeux brillants, heurtant Malko comme par mégarde. Les pointes de ses seins frôlèrent le voile de sa chemise, d'un coup, elle fut contre lui, pour un baiser passionné. Par la porte ouverte, Malko entendait les conversations des invités, mais Leila ne semblait en avoir cure. Sa main se glissa avec impudence entre leurs deux corps, s'activant sans vergogne sur Malko. L'autre bras solidement noué autour de sa nuque, comme pour l'empêcher de l'interrompre.

Un peu haletante, elle recula, les yeux de plus en plus brillants, tenant à pleine main la hampe gorgée de sang. Puis, d'un geste gracieux et inattendu, elle se laissa glisser à genoux sur le marbre et l'engloutit.

Ce fut une fellation ultra-rapide et presque professionnelle par sa perfection. Leila s'activait, comme si sa vie en dépendait, malaxant ce qu'elle ne pouvait prendre dans sa bouche avec la maestria d'un chiropracteur. Sa bouche allait et venait à toute vitesse, dans un remake exotique de *Deep Throat*. À ce régime, Malko ne put résister longtemps et explosa, en titubant de plaisir. Paniqué, il entendit des voix se rapprocher. D'un geste souple, Leila se redressa, la bouche encore humide et dit à haute voix :

— Il n'est pas là. Venez.

En sortant, ils se heurtèrent à un couple qui leur jeta un coup d'œil intrigué. Un peu plus loin, elle s'arrêta avec un regard tendre pour Malko.

— Excusez-moi, dit-elle, j'adore faire l'amour de cette façon là. J'ai éprouvé autant de plaisir que vous. Cela m'a excitée de vous voir ce soir. C'est amusant non, de vous faire jouir au milieu de cette réception ennuyeuse...

— Vous n'êtes pas égoïste, remarqua Malko.

Leila Kadouni eut un sourire carnassier et tira son rouge à lèvres de son sac.

— Ne vous y fiez pas. Je vous veux dans mon ventre aussi. J'ai un crédit maintenant.

Ils avaient regagné la zone de la piscine, Malko pensa au couple qui les avait vus. Leila Kadouni précéda sa pensée.

— Ne craignez rien, dit-elle, c'était son amant pas son mari ! Il cherchait un coin tranquille pour la sauter pendant que son mari se saoule au daïquiri.

— Et Karim ?

Leila montra le fond du jardin, avec la végétation tropicale.

— Il doit être là-bas. À chaque soirée ici, ils s'en vont tous dans ce coin. Bye-bye, maintenant. Je vais rejoindre mon mari. À bientôt.

Malko la regarda se perdre dans la foule, balançant légèrement ses hanches épanouies. Quelle santé ! Elle adorait l'érotisme et ne s'en cachait pas. Des hommes devaient payer des fortunes pour obtenir d'elle sûrement moins que ce qu'il avait eu en deux rencontres.

Il suivit le sentier menant à la mer, s'éloignant du gros des invités. Il descendait vers le fond du jardin, serpentant au cœur d'épais massifs de fleurs. Malko devina à travers des feuillages de bananiers deux silhouettes et s'approcha. Leila ne s'était pas trompée. Un garçon, agenouillé devant un autre, lui appliquait le traitement dont il venait de bénéficier ! Ils ne le virent même pas tant ils étaient absorbés. Malko continua, revint sur ses pas, puis redescendit vers la mer. Le bruit de la fête parvenait à peine jusqu'à lui. Il arriva à un petit ponton auquel était attaché un Riva flambant neuf. La mer était d'huile. Dans ce dédale de sentiers, Karim avait pu revenir par un autre chemin après sa gâterie locale. Malko décida de reprendre ses recherches à zéro... Pourvu que le Tunisien ne se soit pas éclipsé. Il maudit son intermède avec Leila Kadouni. Pendant qu'ils folâtraient, Karim était peut-être venu et reparti.

Un froissement de feuillages devant lui accéléra les battements de son cœur. Il s'arrêta. Deux jeunes gens émergèrent ébouriffés, riant, lui jetant un coup d'œil glauque. Malko n'avait plus que quelques mètres à parcourir lorsqu'il aperçut une forme allongée dans une minuscule clairière à côté d'un bassin ombragée d'un grand cocotier.

Il s'avança. Quelqu'un semblait dormir. La chemise grande ouverte, le pantalon baissé à mi-jambes dégageant le bas ventre nu. Le regard de Malko remonta plus haut et il réprima une nausée. Il venait enfin de trouver Karim Ouzar. Seulement, ce dernier ne risquait pas de lui communiquer le moindre renseignement. La tête rejetée en arrière, les yeux ouverts fixant le ciel étoilé, il offrait à Malko un magnifique « sourire kabyle », la gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

CHAPITRE X

Quelques mouches plus audacieuses que les autres voletaient autour de la blessure béante, s'y posant brièvement pour un petit snack de sang encore frais. Les deux carotides tranchées, Karim avait dû se vider comme un lapin, en quelques minutes. Le sol était imprégné de sang, et la chaleur en rehaussait l'odeur fade. Malko eut du mal à détacher les yeux de la coupure nette, évoquant l'étal d'un boucher. Karim Ouzar avait encore la bouche ouverte sur un cri muet. Le rasoir de son assassin avait tranché ses cordes vocales. Malko essaya de reconstituer ce qui s'était passé. Le Tunisien avait sûrement rendez-vous avec son assassin. Ce dernier lui avait offert une petite gâterie et, tandis qu'il se laissait aller, un complice lui avait proprement ouvert la gorge. Il n'y avait qu'un Arabe pour tuer de cette façon ! C'était presque un crime rituel. Rapidement, Malko fouilla le mort. Juste un peu d'argent et des papiers.

Il regarda autour de lui. L'assassin avait pu venir de la mer et repartir en bateau, la plage en contrebas étant invisible du jardin, ou se mêler aux invités et filer tranquillement. De toute façon, Karim avait signé son arrêt de mot en téléphonant à celui à qui il avait prêté son appartement. Malko regretta sa légèreté. Il aurait dû ne pas quitter le Tunisien d'une semelle ! Karim serait encore vivant et il tiendrait peut-être le complice, ou le chef, de Tourya. Le meurtre de l'homosexuel signifiait que son hypothèse était la bonne.

Il se redressa, retenant une nausée causée par l'odeur écœurante du sang. Remontant rapidement le sentier, il émergea en dessous de la piscine. Un orchestre était apparu, jouant du rock and roll à tue-tête, monopolisant l'attention... Pourtant il semblait à Malko que tout le monde le regardait. Gagnant le bar le plus proche, il dénicha une bouteille de vodka, s'en fit servir un verre à dents avec de la glace, jeta discrètement la glace sur la pelouse et la but d'un coup.

Tandis qu'il laissait l'alcool faire son effet, il regarda les danseurs. La fille très jeune qui lui avait déjà accroché le regard se déhanchait d'une façon presque obscène au bras d'un homme qui aurait pu être son grand-père. Sexy en diable. Peu à peu une chaleur réconfortante adoucissait l'horreur de sa découverte. La rage remplaçait le dégoût. Malko se mit à marcher lentement autour de la piscine sans se mêler

aux invités ! À chaque seconde, il s'attendait à entendre un cri abominable. Comment savoir à qui Karim avait téléphoné ?

Une seule personne que Malko connaisse : Mario, l'Italien aux chaînes. Lui appartenait au monde où évoluait Karim. Malko se dirigea vers la sortie. Une voix l'arrêta, criant très fort :

— Vous l'avez trouvé ?

C'était l'inévitable Leila Kadouni, entourée de plusieurs hommes. Son sang se solidifia dans ses veines. Fatalement, on allait découvrir le cadavre. Leila risquait de le considérer comme l'assassin. Il n'y avait qu'une façon de la mettre de son côté. Revenant sur ses pas, il s'approcha d'elle. Une demi-douzaine de mâles le regardèrent aussitôt sans aucune aménité. La garce ronronnait...

— Je l'ai trouvé, dit Malko et justement, il vous cherchait. Pouvez-vous venir avec moi quelques instants ?

Leila Kadouni le regarda avec un drôle d'air puis se tourna vers ceux qui l'entouraient :

— Vous m'excusez, je reviens tout de suite.

Elle prit le bras de Malko et dès qu'ils se furent éloignés de quelques mètres, pouffa de rire.

— Vous n'avez pas honte, vous ne pouviez pas attendre d'être à Tunis pour me sauter ? Vous allez me compromettre.

— J'ai vraiment trouvé Karim, dit Malko, et il veut vous parler.

— À moi ? Mais je le connais à peine.

Malko ne répondit pas, l'entraînant en dépit de ses gloussements. Dès qu'ils eurent atteint l'écran de la végétation, elle se colla à lui et l'embrassa tout à coup, murmurant :

— Salaud, tu sais bien l'effet que tu me fais...

Du coup, elle le tutoyait.

Vingt mètres plus loin ils atteignirent la petite clairière. Malko poussa Leila en avant. Il la sentit se raidir et elle s'arrêta net. Puis elle tourna un visage changé vers lui, avec de grands cernes sous les yeux qui ne devaient rien au plaisir. C'était une dure, pas le genre de femme à perdre son sang-froid et se mettre à hurler, mais elle marquait le coup.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-elle. Vous l'avez...

— Non, dit Malko. Il possédait une information qu'il devait me communiquer et on l'a tué pour l'en empêcher. Ici même. Vous ne l'avez vu avec personne ?

Leila réfléchit rapidement et répondit dans un souffle :

— Non, il était avec des gens, comme ça... Vous n'avez aucune idée ?

— Aucune.

Elle le fixa avec intensité.

— Qui êtes-vous ?

Malko ne répondit pas directement.

— Vous vous souvenez de la fille que je voulais retrouver. Je vous ai menti. C'est une dangereuse terroriste, nous la soupçonnons d'avoir assassiné un diplomate américain. Elle se cache à Tunis. Karim connaissait celui qui sait où elle se trouve. Vous pouvez m'aider maintenant ?

Leila lui jeta un regard ambigu. Les flonflons de la fête parvenaient vaguement jusqu'à eux : des fragments de musique, des exclamations, des bruits d'eau de gens sautant dans la piscine et là, à deux mètres d'eux, il y avait le cadavre de Karim.

— Je ne me mêle pas de politique, remarqua d'une voix douce Leila Kadouni, comment puis-je vous aider ?

— Je pense que cette fille utilise des circuits inhabituels, dit Malko, justement pour déjouer les Services. Vous connaissez beaucoup de secrets à Tunis. Elle peut se faire passer pour une call-girl. Une jolie femme trouve plus facilement à se faire aider, n'est-ce pas...

— Venez, fit Leila d'une voix blanche, il ne faut pas rester là.

Ils émergèrent dans le sentier. Un autre couple arrivait. Automatiquement, Leila passa un bras autour de la taille de Malko. Bon réflexe... Quand même, il la sentait trembler contre lui. Elle se détacha et lui fit face.

— Je veux bien vous aider, mais que personne ne le sache. Vous avez mon numéro à Tunis ?

— Oui.

— Bien. Séparons-nous ici. Personne d'autre que moi ne vous a vu chercher Karim ?

— La maîtresse de maison.

— Elle est idiote, elle a déjà oublié.

Rapidement, elle l'embrassa, de tout son corps. Ils se perdirent dans la foule des invités, partant chacun de son côté. Malko gagna la sortie sans se faire remarquer, encore sous le choc. La vodka n'avait pas suffi à le rendre euphorique. Maintenant, il fallait briser le verrou du « sourire kabyle ». Il se sentait décidé et froid. En face de lui, ils avaient déjà tué quatre fois. Pour protéger quelle opération ?

*

* *

Une tête ridée coiffée d'un vieux chèche rouge se glissa dans l'entrebâillement et inspecta Malko de haut en bas. Cela faisait dix bonnes minutes qu'il frappait au portail de la villa de Mario. Le vieux Tunisien secoua la tête et bredouilla quelque chose en français, s'apprêtant à refermer le battant. Oubliant son éducation, Malko l'en empêcha.

— Mario ? demanda-t-il.

L'autre répliqua une réponse en arabe, s'opposant à son passage. Malko agita alors sous son nez un billet de dix dinars. Le domestique

secoua la tête plus mollement. Malko lui fourra de force le billet dans la main, puis l'écarta et pénétra dans la propriété. Un sentier éclairé menait jusqu'à la maison. Il l'emprunta, poursuivi par les couinements du domestique qui ne lui rendit quand même pas ses dix dinars ! Les orangers embaumaient et tout était silencieux. Malko se dit que si Mario n'était pas là, il l'attendrait.

Le domestique le rejoignit, le tirant par un pan de chemise.

— Nique, nique, cria-t-il, comme Malko montait le perron. Li patron niquer...

Autrement dit, Mario était en train de s'offrir un minet. Malko pénétra dans le hall dallé de marbre noir, où étaient accrochés de superbes tableaux.

Une salle à manger s'ouvrait sur sa gauche, déserte. Il se dit que les chambres devaient être au premier étage et fila dans le grand escalier. Terrifié, le domestique resta dans le hall, la tête levée. Une galerie desservait toutes les chambres. Malko ouvrit brutalement les portes les unes après les autres. À la troisième, il distingua une faible lumière venant d'un éclairage indirect, reflété par une moquette blanche. Un immense lit installé sur un podium occupait une grande partie de la pièce.

Des soupirs aisément reconnaissables lui firent croire d'abord qu'il avait surpris un couple en pleine copulation. Puis il aperçut deux formes immobiles sur le lit et un poste de télévision couplé avec un magnétoscope. Il regarda l'écran. Un Noir gonflé de culturisme était en train de sodomiser à grands coups de reins, avec des mimiques de théâtre kabuki, un jeune garçon au visage extasié, debout contre un camion.

Le regard de Malko se reporta ensuite sur le lit. Deux hommes y étaient allongés sur le dos entièrement nus.

L'un était Mario, l'autre un Tunisien très jeune. Ils se masturbaient avec ensemble et douceur, ponctuant leur caresse de petites rires égrillards.

Soudain, Mario tourna la tête et aperçut Malko dans le reflet de la télévision.

Il se dressa en sursaut et poussa un hurlement :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Qui êtes-vous ?

Oubliant son état, il se leva tandis que son partenaire se recroquevillait peureusement sur le lit. L'Italien arriva à dix centimètres de Malko et stoppa, stupéfait.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'un ton moins arrogant. Comment êtes-vous entré ?

— Par la porte, dit Malko. Je veux vous parler. Immédiatement. Dites à votre ami d'aller se reposer ailleurs pour un moment. C'est sérieux.

— Vous n’avez pas le droit d’être ici, protesta faiblement l’Italien.

Malko lui jeta un regard glacial.

— Il s’est passé quelque chose de grave, où vous êtes impliqué. Il vaut mieux parler avec moi qu’avec la police tunisienne, n’est-ce pas ?

Toujours le même chantage. Mario baissa la tête, et son érection l’imita. Il jeta un ordre en arabe à son minet qui se hâta de disparaître puis revint vers Malko après s’être ceint les reins d’une serviette à la façon d’un pagne.

— Que se passe-t-il ?

— Karim est mort, dit Malko.

— Karim !

C’était un vrai cri de douleur. Le vieil homosexuel s’accrocha à lui, défiguré, les yeux hors de la tête.

— Il a eu un accident ?

— On lui a coupé la gorge, dit Malko. Chez les Fauconnier. J’avais rendez-vous avec lui. Je suis arrivé trop tard.

Mario essayait de reprendre son sang-froid.

— Qui a fait ça ?

— Quelqu’un qui voulait l’empêcher de me parler, dit Malko. Un ami de cœur de Karim, qui habite vraisemblablement Tunis et à qui il avait prêté son appartement. Je suis sûr que vous le connaissez, car il lui a téléphoné de chez vous aujourd’hui, après m’avoir vu.

Mario plissa les yeux et secoua les bracelets de son bras gauche, avant de dire d’une voix mal assurée :

— Je ne sais pas, je ne comprends pas, Karim n’avait que des amis, c’était un garçon formidable, plein de vie, de gaieté.

— Maintenant, il est mort et je veux savoir qui l’a tué.

Silence. On n’entendait que le bruit de la fontaine et le dialogue à base de soupirs du film porno. Le partenaire de Mario s’était fondu dans le noir. L’Italien jouait nerveusement avec ses chaînes. Il fixa Malko par en dessous et dit :

— Je voudrais pouvoir vous aider, mais je ne vois pas. Karim était juste un ami, un copain, je ne savais rien de sa vie. Je crois qu’il vaut mieux prévenir la police. Je vais aller me reposer. Ce que vous venez de m’apprendre m’a bouleversé.

Il se leva, visiblement décidé à raccompagner Malko. Ce dernier, pris d’une soudaine rage, l’attrapa par ses chaînes. Il le traîna jusqu’à une sorte de coiffeuse et brutalement lui abattit la tête sur le marbre. Il y eut un bruit mou de cartilages brisés et Mario poussa un cri affreux. Malko le lâcha et le laissa se redresser, regardant les dégâts dans la glace. À voir le sang qui jaillissait de ses narines, il devait avoir le nez cassé... Portant les mains à son visage, l’Italien couina :

— Laissez-moi, partez, vous êtes fou, je ne sais rien !

Sans répondre, Malko reprit les chaînes à pleine main et, lui cogna

cette fois le front sur la coiffeuse. La peau éclata sur dix centimètres et il laissa sa victime. Intérieurement, il se dégoûtait, mais il savait aussi que s'il ne faisait pas parler Mario à chaud, l'homosexuel se refermerait comme une huître et ne dirait jamais la vérité. Il fallait le briser pendant qu'il était encore sous le choc de la mort de Karim. De fait, l'Italien titubait devant la glace, gémissant des mots sans suite sans même chercher à se défendre ou à appeler au secours. Malko le reprit pour la troisième fois et le tira lentement en arrière.

— Cette fois, prévint-il, je vous défigure.

L'Italien poussa un cri de souris.

— Non, je vous en prie, laissez-moi, je vais vous dire...

Malko maintint les chaînes de son poing serré.

— Vous saviez qu'il avait téléphoné ?

— Oui.

— Comment ?

— J'étais avec Karim depuis longtemps, avoua le playboy italien dans un souffle, et j'étais très amoureux de lui. Seulement Karim ne pensait qu'à aller avec des garçons plus jeunes. Il lui fallait beaucoup d'argent pour cela. Je ne voulais pas lui en donner parce que j'étais jaloux. Alors, il a trouvé un autre ami, à Tunis, qui le payait largement.

— Qui ?

Mario prit une serviette, en tamponna son visage meurtri et murmura :

— Je ne sais pas, je vous le jure, Karim n'a jamais voulu me le dire, il connaissait ma jalousie. Je sais seulement son prénom : Fahd.

— C'est tout ?

— Non, c'est un Algérien. Un membre du corps diplomatique. Un jour j'ai suivi Karim à Tunis et je l'ai vu monter dans sa voiture. C'était une CD !

Fahd, un diplomate algérien. C'était déjà un bon début de piste. Malko insista.

— Que s'est-il passé après mon départ ?

— Karim m'a demandé la permission de téléphoner. Il y a plusieurs appareils en série dans la maison. Quand il a fait son numéro, je me suis mis à écouter. Seulement il se méfiait. Je l'ai seulement entendu dire « Fahd ? » et puis il s'est aperçu que j'écoutais. Il a posé l'appareil puis est venu me chercher. J'ai été obligé de raccrocher le mien.

— Ensuite il a téléphoné à quelqu'un d'autre ?

— Non. À sa boutique il n'a pas le téléphone et chez lui non plus. Il venait donner tous ses coups de fil ici...

— Vous savez à quoi ressemble ce Fahd ?

— Il a la quarantaine, maigre, presque chauve.

— Vous le reconnaîtriez ?

Mario baissa la tête.

— Je ne sais pas, je ne l'ai vu qu'une fois. Je ne veux pas être mêlé à tout cela. C'est horrible, je n'arrive pas à croire que Karim est mort.

— Hélas, si, dit Malko.

— Partez, demanda l'Italien, je vous en supplie.

Il pressait toujours sa serviette contre son visage tuméfié.

Malko eut pitié de lui. Il avait enfin remonté la piste.

Il restait à identifier le mystérieux Fahd. Le général Marchana pourrait l'y aider. Et peut-être, Michel Lepoutre. Il se laissa raccompagner jusqu'au hall de marbre et sortit dans le jardin sans un mot. Il y avait des chances pour que son hôte ne fasse plus honneur à son minet ce soir.

Son voyage à Hammamet avait fait avancer son enquête, mais à quel prix... Que l'assassin soit venu de Tunis exécuter Karim, en prenant un gros risque, était une preuve supplémentaire qu'une opération importante était en préparation à Tunis. La manipulation du policier par Tourya révélait qu'un attentat contre Bourguiba était certainement envisagé. Mais était-ce vraiment tout ?

Il décida quand même de regagner Tunis dans la nuit, afin de voir le général Marchana tôt le lendemain matin. Et Michel Lepoutre. Bien qu'il ne pense pas que le Français soit pour quelque chose dans le meurtre de Karim. Il avait été trop transparent...

*

* *

L'officier supérieur tunisien entra en coup de vent dans son bureau, une liasse de papiers à la main. Malko lui avait déjà téléphoné et il était au courant de ce qui s'était passé à Hammamet.

— Il y a un diplomate algérien qui porte le prénom de Fahd, annonça-t-il. La description que vous m'en avez fait, correspond à celle du troisième secrétaire.

Il tira une fiche de sa liasse et la lut à Malko.

— Fahd Belkacem Membre de la Sécurité algérienne depuis 1975. Stage au Service Action algérien en 1977, affecté au Sud-Yémen sous couverture de troisième secrétaire à l'ambassade d'Algérie. Y reste trois ans, pendant lesquels il déploie une grande activité avec les différents réseaux terroristes travaillant à Aden. On croit qu'il a effectué un stage secret en Union Soviétique en 1979. Nommé à l'ambassade d'Algérie à Tunis en janvier 80. Nous savons qu'il a été chargé par les Services algériens de prendre contact avec l'opposition tunisienne. Il n'est pas noté comme homosexuel. Vous voulez voir à quoi il ressemble ?

Le général lui tendit une photo. Malko vit un visage marqué avec des pommettes saillantes, une couronne de cheveux frisés, un regard intelligent, légèrement fuyant. Seule la bouche un peu molle pouvait indiquer son appartenance au troisième sexe. Malko exultait. Il avait au moins identifié l'assassin de Karim et donc le complice de Tourya.

— Malheureusement, soupira le Tunisien, il est lui aussi protégé par l'immunité diplomatique. Tout ce que nous pouvons faire c'est l'expulser.

— Vous pouvez quand même le mettre sur écoute, suggéra Malko.

— Il l'est déjà chez lui. Mais il doit se servir pour les communications « sensibles » de cabines publiques. En plus, nous ne pouvons pas surveiller toutes les lignes de l'ambassade. Pas assez de moyens... J'ai interrogé les services qui font les « constructions » sur les lignes. Aucune mention de ce Karim. Il possédait peut-être un numéro que nous ignorons ou il a appelé à l'ambassade.

— Essayons de visiter discrètement son appartement. J'aimerais déjà refaire une visite à celui occupé par Karim. Si c'est lui, cet Algérien ignore peut-être que Mario a intercepté leur conversation. Il risque donc de commettre une imprudence.

— Bonne idée, approuva le général Marchana. Je vais vous donner deux de mes hommes.

*

* *

La grande HLM ocre était toujours aussi sinistre sous le soleil décapant. Les trois hommes arrivèrent jusqu'au palier sans voir personne. Avant de tourner la clef confectionnée par Jonathan dans la serrure Malko écouta, l'oreille collée au battant. Puis, protégé par les deux policiers, il ouvrit la porte.

L'appartement était toujours aussi vide. Cependant, quelque chose attira immédiatement son attention : le carton contenant les explosifs avait été tiré de sous le lit.

Malko se précipita pour le fouiller. Les magazines pornos étaient toujours là, mais plus les explosifs. Ils vérifièrent rapidement les cachettes possibles sans beaucoup de conviction. Malko avait la gorge serrée par l'angoisse. Jamais il n'aurait dû laisser les explosifs en place.

— Cet appartement n'était pas surveillé en permanence ? demanda-t-il aux policiers.

— Non, avoua l'un d'eux. Nous n'avons pas assez de monde. On a seulement demandé au gardien de nous signaler les visiteurs suspects...

Malko n'insista pas. À quoi bon ? Ils ressortirent. Fahd Belkacem ne reviendrait certainement jamais ici. Pourquoi était-il venu chercher les explosifs ? Les avait-il changés de cachette ou avait-il l'intention de s'en servir ?

CHAPITRE XI

Ivre de rage, Malko conduisait à tombeau ouvert sur le ruban rectiligne de la route Carthage-Tunis, s'ouvrant un chemin à grands coups de klaxon. Tourya et Fahd Belkacem, si c'était l'Algérien le coupable, avaient parfaitement réussi leur coup. Éliminer un complice involontaire qui devenait dangereux, récupérer leurs explosifs et disparaître. Sa visite à Michel Lepoutre avait été rapide, pénible et inutile. Le diplomate homosexuel, bouleversé par la mort de Karim Ouzar, sûrement son amant, n'avait rien pu lui apprendre de plus. Il ignorait même l'existence de Fahd Belkacem. Malko ne pouvait mettre en doute sa sincérité.

Le général Marchana, prévenu de la disparition des explosifs par ses hommes, n'avait rien dit, sans dissimuler son inquiétude. Hélas, à cause de l'immunité diplomatique, il avait les mains liées avec Fahd Belkacem. Aussi Malko avait-il décidé de vérifier lui-même une hypothèse audacieuse. Si Tourya se cachait tout simplement dans l'appartement du diplomate algérien ? Il n'en avait même pas parlé à Richard Bubble, fonçant directement chercher Jonathan le Fossoyeur. L'Américain n'avait pas hésité une seconde, ravi que Malko passe à l'offensive. De toute façon, à défaut de Tourya, ils trouveraient peut-être les explosifs. Et l'appartement de Michel Lepoutre était définitivement grillé. Jonathan le Fossoyeur avait grommelé à son sujet :

— On peut oublier ! Ce mec n'y reviendra pas, même si vous lui annoncez que Raquel Welch l'y attend, à poil.

Avant de partir du cimetière US, ils avaient consulté longuement une carte du Grand Tunis établie par l'Américain lui-même : elle n'existait pas dans le commerce. Puis, ayant vérifié son énorme revolver, il avait confié ses tombes à son adjoint tunisien et pris place dans la Golf de Malko qu'il emplissait presque entièrement de sa masse impressionnante.

— À droite, dit-il.

Malko s'engagea sur une route goudronnée sans nom, serpentant à travers les immeubles en construction de El Menzah 5.

L'Américain avait un remarquable sens de l'orientation, le dirigeant sans hésiter dans le dédale des tours et des villas inachevées. Ils

parvinrent à une résidence un peu moins moche que les autres, entourée d'un gazon rachitique. L'Américain souleva un pan de sa chemise, découvrant un énorme trousseau de clefs accroché à sa ceinture. Il adressa un clin d'oeil canaille à Malko.

— Dans le temps, j'ai travaillé à la TD⁽¹²⁾, il m'en est resté quelques petits trucs.

Ils cahotèrent encore un peu dans le chemin hérissé de pierres énormes et s'arrêtèrent près d'une cabine téléphonique.

— Je vais appeler notre gars, dit-il. Qu'on ne se trouve pas nez à nez.

Malko resta dans la voiture tandis que l'Américain composait le numéro de l'ambassade d'Algérie.

Dégoulinant de sueur, il observait les alentours pensant à Tourya. Quelque chose lui disait que ce n'était pas par cette filière qu'il la retrouverait. Fahd Belkacem, agent des Services algériens, était susceptible d'être surveillé par les Tunisiens. Donc elle aurait choisi une retraite plus sûre. Jonathan le Fossoyeur ressortit de la cabine, hilare, ses yeux bleus pétillant de joie.

— Je l'ai invité à une soirée à l'ambassade... Il est à son bureau. Comme c'est à l'autre bout de la ville, nous disposons au minimum de quinze minutes tranquilles. On y va.

Ils traversèrent le gazon presque en courant, pénétrèrent dans l'immeuble. Au second, Jonathan sonna à une porte, frappa ensuite, et, finalement, exhiba son trousseau de fausses clefs. Malko surveillait le couloir.

À la sixième clef, le pêne émit un « clac » encourageant. L'Américain entrouvrit la porte et suivit des yeux un fragment d'allumette coincé dans le chambranle qui venait de tomber. Il le ramassa avec un sourire ironique.

— C'est moins bon que toutes les protections électroniques. Faudra pas oublier de le remettre...

L'appartement était minuscule : un living, une chambre et une cuisine. La visite ne leur apprit pas grand-chose. Sinon qu'ils ne trouvèrent aucune trace d'une présence féminine. Malko n'osa pas toucher aux papiers. Quand même, ils acquirent la quasi certitude que les explosifs ne s'y trouvaient pas.

Ils ressortirent comme ils étaient venus et regagnèrent la Golf, après avoir remis l'allumette en place.

— Attendez, conseilla Jonathan le Fossoyeur. On va voir si notre gars est vraiment nerveux. Démarrez et filez par là.

Malko suivit ses instructions, ils contournèrent la résidence et se retrouvèrent sur un petit promontoire d'où ils surveillaient parfaitement l'entrée de l'immeuble. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Exactement douze minutes plus tard, une 504 verte pénétra à toute vitesse dans le parking. Il en jaillit un homme en chemisette

bleue qui courut jusqu'à l'entrée. Jonathan le Fossoyeur émit un sifflement de serpent à sonnettes.

— Et voilà notre ami Fahd. Il a dû sentir que le coup de fil était bidon. C'est un bon.

*

* *

Malko attendait depuis dix minutes devant l'entrée du *Hilton*, enveloppé par les vagues brûlantes du sirocco. Bien qu'on soit à la fin de la journée, la chaleur n'était pas tombée, au contraire. Après ses deux échecs, il avait longuement conféré avec Richard Bubble. Le chef de station de la CIA se faisait de plus en plus de souci, persuadé que Tourya n'était que la partie visible d'un iceberg mortel. Le fait qu'elle échappe aux recherches des Tunisiens, pourtant motivés, était plus qu'inquiétant. Retenu à une réception chez l'ambassadeur US il avait chargé Malko de faire le point avec le chef des Services tunisiens.

Le général Marchana était en retard. Sa Seiko-quartz indiquait 7 h 30 quand Malko aperçut enfin une Golf kaki avec le général en djellaba.

— Venez vite, je meurs de faim, expliqua-t-il sans préambule, je vais pouvoir manger dans un quart d'heure.

Le chauffeur démarra en trombe, lui aussi devait mourir de faim. Dans la voiture, le général releva sa djellaba, découvrant sa cuisse poilue et se gratta. Dessous, il ne portait qu'un caleçon blanc. Malko éprouvait une sensation curieuse : les Arabes étaient décidément de drôles de gens.

— Vous avez du nouveau ? demanda le Tunisien. Vous pouvez parler, le chauffeur est absolument sûr.

— Je n'ai rien trouvé, avoua Malko. Mais je suis sûr qu'une machine infernale est en route.

Le chauffeur les arrêta en haut des souks et ils s'engagèrent à pied dans le souk Et'Trouk, désert. Pour pénétrer, une centaine de mètres plus loin, sous une voûte menant à un restaurant typique, le M'rabet. On les installa dans un jardin à peu près aéré, au milieu de quelques rares touristes.

Le corps reprenant ses droits, le général ne dit plus un mot avant d'avoir avalé un œuf dur. Depuis cinq minutes, il avait le droit de manger. Soucieux, il lâcha ensuite longuement la fumée de sa cigarette.

— Ce n'est pas la première fois que les Libyens s'allient avec les Algériens, remarqua-t-il. Sans eux, ils n'auraient pas de logistique ! Tout cela est très hypocrite : les Algériens ne veulent pas ouvertement nous causer de problèmes, à cause de l'opinion arabe, et nous ne voulons pas non plus les accuser ouvertement parce qu'ils sont trop forts... Mais à Gafsa, le commando était venu d'Algérie.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Malko.

Le Tunisien attaqua son poisson goulûment et Malko le laissa se remplir le ventre.

— Renforcer la surveillance de Fahd Belkacem, bien entendu, dit Marchana, mais je ne me fais aucune illusion : il a une longueur d'avance et il ne fera plus d'erreur. Le meurtre de ce Karim est tout à fait dans sa manière. C'est un féroce. Je sais qu'il a égorgé des dizaines de traîtres à Sétif, de sa main. C'est un fanatique. Parfaitement capable de s'être fait passer pour pédéraste afin de réussir sa mission.

— Quelle mission ? fit Malko. Quel est son lien avec Tourya ?

Le général, rassasié, fit une boulette de pain, pensif.

— Bonne question. Si Fahd Belkacem y est mêlé, c'est un coup sérieux. Il a trop travaillé ici pour mettre en péril ses acquis si ce n'est pas absolument indispensable. Je viens d'obtenir une information de la DST française qui pourrait se raccrocher à cette histoire. Un des opposants marxistes au régime Bourguiba, Salah ben Ribai, en exil à Paris, a disparu depuis quelques jours. Il peut avoir tenté de regagner la Tunisie clandestinement.

— C'est facile ?

— Assez. Impossible de surveiller la frontière entre la Libye et la Tunisie. Il faudrait des centaines de milliers d'hommes que nous n'avons pas. Ensuite, il suffit d'une structure d'accueil.

On leur avait déjà apporté le dessert, des crèmes caramel anémiques. Un petit orchestre s'était mis à jouer, accompagnant les évolutions d'une danseuse orientale qui faisait trembloter ses bourrelets de cellulite d'une façon qu'elle devait croire follement érotique. Malko eut une pensée pour Cathy Miller, partie voir des amis tunisiens, boudeuse de n'avoir pas accompagné Malko à Hammamet.

— Vous croyez à une tentative de coup d'État ? demanda Malko.

Le Tunisien suivait machinalement des yeux les évolutions de la danseuse.

— J'ai toujours pensé qu'une tentative de déstabilisation commencerait par une campagne d'attentats à l'explosif, dit-il. J'espère me tromper.

La fin du dîner se passa dans un silence morose. Ils étaient dans l'impasse.

Lorsque le général l'eut raccompagné au *Hilton*, Malko resta à traîner dans le hall quelques instants. Son intuition lui disait que le général tunisien avait raison. Le seul moyen de tuer dans l'œuf ce qui se préparait était de retrouver Tourya Soltane.

*

* *

Malko n'arrivait pas à dormir. Il avait appelé une douzaine de fois la chambre de Cathy Miller, sans obtenir de réponse. La jeune Américaine lui avait pourtant juré qu'elle dînait sagement chez des

amis et qu'elle serait de retour à l'hôtel au plus tard à minuit, à sa disposition.

Or, il n'était guère que trois heures du matin...

Agacé, Malko ouvrit la porte du balcon et reçut aussitôt une bouffée d'air chaud. Il devait bien faire 35°. Monstrueux. Les lumières de tous les El Menzah scintillaient à perte de vue. Son regard se reporta machinalement sur le parking. Il lui sembla alors apercevoir une ombre près de sa voiture, abritée sous des canisses.

Intrigué, il regarda de plus près, mais ne vit plus rien. Le *Hilton*, à cause des délégués de la Ligue Arabe, était sous la protection de l'armée tunisienne qui avait établi des postes de garde un peu partout. De toute façon, il n'y avait rien à voler dans la Golf. Il rentra dans la chambre, retrouvant le froid de la climatisation, s'allongea et tenta de trouver le sommeil. C'était rageant d'être totalement bloqué. Il se dit que Jonathan le Fossoyeur aurait peut-être une idée, et cela l'aïda à basculer dans le repos.

*

* *

Jonathan le Fossoyeur était en train de régler l'arrosage de sa pelouse semée de croix blanches, image même de l'homme tranquille. Malko fixa le parterre de croix. Un jour, il reposerait peut-être sous un beau gazon vert à Arlington, cimetière des barbouzes méritantes... Vexé, il n'avait même pas laissé de message à Cathy Miller. L'Américain abandonna son arrosage et ils se retrouvèrent dans sa glacière favorite, devant des bières.

Trois bières plus tard, ils en étaient au même point. Jonathan le Fossoyeur rota avant d'émettre une vérité première :

— Tant qu'on n'aura pas retrouvé cette pute libyenne, on est baisés. Faudrait prendre l'Algérien et lui arracher un ou deux ongles.

Devant ce manque de diplomatie, Malko n'avait plus qu'à reprendre le chemin de Tunis, laissant Jonathan à ses travaux de jardinage. L'Américain lui adressa un sourire froid.

— Vous verrez qu'avec vos méthodes, vous n'arriverez à rien. Sinon, une grosse merde. Eux, ils n'ont pas les mêmes scrupules. Regardez votre pédé...

Pauvre Karim ! Il n'avait sûrement pas eu l'impression de vivre dangereusement. Malko avait beau réfléchir à se faire péter tous les circuits, il ne voyait pas le moindre début de piste. Cette chaleur d'enfer en plus lui vidait le cerveau. Il repartit de Carthage carrément découragé. À peine était-il dans sa chambre que le téléphone sonna. Ce devait être Cathy, enfin revenue. Malko décrocha, entendit une voix de femme qui n'était pas celle de la jeune Américaine.

C'était Leila Kadouni ! Il n'avait eu aucun contact avec elle depuis la soirée d'Hammamet.

— Vous avez retrouvé Tourya ? demanda Malko.

Il y eut un « blanc », puis la jeune femme dit d'une voix tendue :

— Ne parlez pas trop au téléphone. Je voudrais vous voir.

Il sembla à Malko qu'elle n'était pas seule et il n'insista pas. Après tout, il était plutôt son débiteur. Sur tous les plans.

— À votre disposition, dit-il. Quand ?

— Vous savez où se trouve le Club Vacances de la Baie des Singes ? demanda Leila.

— Je trouverai, dit Malko, un peu étonné. Leila n'était pas le style « vacances en groupe ».

— Je vous attendrai là-bas pour déjeuner. Venez vers midi trente.

Elle raccrocha et Malko réalisa soudain la vérité. Elle devait être en train de se faire sauter, ce qui expliquait son laconisme. Il lui restait une heure à tuer. À peine avait-il raccroché que le téléphone sonna de nouveau. Cette fois c'était Cathy Miller.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle d'une voix douce.

Malko faillit s'étouffer devant ce cynisme.

— Je vous ai attendue jusqu'à trois heures du matin...

— C'est vrai, reconnut-elle. Mes amis ont voulu que je reste coucher. Mais ce matin, je vous ai cherché, j'avais envie de vous voir.

De nouveau, elle était très chatte. Malko faillit l'envoyer promener, puis se dit qu'il n'en trouverait pas une comme ça à Tunis. Le coup de fil de Leila avait fait baisser sa tension, maintenant c'était Cathy qui faisait patte de velours.

— Venez, dit celle-ci d'une voix à faire fondre un ayatollah.

*

* *

La jeune Américaine était étendue sur son lit, uniquement vêtue d'un slip. À peine Malko entré, elle se leva et noua ses bras autour de sa nuque.

— C'est gentil de venir. Vous me manquez. La piscine est intenable et on ne peut même pas ôter son soutien-gorge. Je préfère encore rester ici. Au moins, il fait frais...

Doucement, les mains de Malko étaient en train de faire glisser son slip blanc. Il avait droit à une compensation. Cathy eut un petit sourire misérable.

— Je ne peux pas faire l'amour, j'ai un tour de reins, j'ai soulevé quelque chose de très lourd. Il ne faut pas m'en vouloir.

C'était un comble. Il préféra ne pas lui demander ce qu'elle avait soulevé. Bizarre que son « tour de reins » corresponde à sa disparition nocturne. Elle avait dû faire des folies de son corps jusqu'à l'aube. Excité à cette idée, il posa ses mains sur sa poitrine nue et l'agaça. Aussitôt, elle fit ce qu'il attendait. Ils atterrirent sur le lit. Cathy le caressant, les yeux fermés, sans génie, mais avec efficacité.

À son tour, il lui rendit le même service. Peu à peu, il sentit qu'elle s'émouvait et bientôt, elle ne put plus dissimuler l'effet que cela lui faisait. Elle haletait de plaisir. Il connaissait le mouvement rapide qui la menait à l'orgasme et ne s'en priva pas. Finalement, oubliant le tour de reins, il plongea en elle de toute sa force. Avec un soupir d'extase, les jambes de Cathy se replièrent et son bassin commença à s'agiter d'avant en arrière à toute vitesse, au point de l'arracher d'elle. Pas étonnant qu'elle ait attrapé un tour de reins ! Elle laissa enfin retomber ses jambes.

— Vous n'êtes pas gentil ! murmura-t-elle. Maintenant, j'ai encore plus mal aux reins.

Le cynisme, à ce point-là, c'était admirable.

— J'ai faim, soupira Cathy. Où m'emmenez-vous déjeuner ?

— Impossible, dit Malko. Je dois déjeuner avec une dame. Pour affaires.

— Où ?

— Au Club Vacances de la Baie des Singes.

— Oh, emmenez-moi ! supplia-t-elle. J'ai envie de bronzer un peu. Je ne resterai pas avec vous.

— Bon, dit Malko, mais il ne faudra pas qu'elle vous voie. Elle est du genre « panthère ». Je vous retrouverai ensuite, après le déjeuner.

Cathy Miller s'approcha et frotta sa peau soyeuse contre lui.

— Salaud ! Tu me trompes déjà !

— Absolument pas, affirma Malko. Je t'ai dit que c'était pour affaires.

Il la regarda passer un short blanc ultra-court et un T-shirt à la limite de l'indécence. Un petit animal heureux de vivre. Ils descendirent dans la fournaise. Toutes glaces ouvertes, c'était encore intenable. Malko posa la main sur la cuisse bronzée de Cathy qui lui adressa un sourire espiègle. Elle mit sa main sur la sienne, ravie, sans arrière-pensée.

— Ce soir, dit-elle, je voudrais aller dîner dans les souks, il paraît qu'il y a un restaurant avec une danseuse du ventre. Je veux voir comment elle fait pour m'amuser avec toi ensuite...

Prête à se faire racheter sa trahison. Ils arrivaient. Le Club Vacances avait pris la meilleure partie de la plage et son entrée se trouvait sur une place animée, pleine de touristes se préparant à partir en excursion. Cathy Miller chantonnait. Malko donna plusieurs coups de klaxon pour se frayer un chemin à travers la foule. Les gens s'écartaient mollement. Surtout des étrangers, rouges comme des écrevisses. Devant la porte du Club, une longue file s'allongeait devant des bus en instance de départ. Malko se dit que c'était un endroit insolite pour rencontrer une femme comme Leila Kadouni.

Il stoppa devant la barrière gardée par un cerbère qui lui fit signe

que l'entrée était interdite. Il fallait parlementer.

— Attendez-moi, dit-il à Cathy Miller.

Descendant de la voiture, il se dirigea vers le gardien et commença à lui expliquer qu'il avait rendez-vous à l'intérieur du Club.

— C'est bon, acquiesça le jeune Arabe.

Malko se retourna. Le bus arrêté à côté de sa voiture venait de démarrer, découvrant au regard de Malko une partie de la place. Parmi les badauds, son regard fut attiré par un homme en polo bleu qui semblait fendre la foule dans sa direction. Un détail frappa Malko : l'homme arborait un attaché-case qui ne cadrerait pas avec le personnage. Il s'arrêta brusquement, regardant dans la direction de la Golf.

Malko eut l'impression qu'on lui serrait la poitrine dans un étau. Une sueur froide couvrit sa nuque en une fraction de seconde. Là-bas, l'homme au polo bleu battait en retraite dans la foule, son étrange attaché-case à la main.

CHAPITRE XII

Yasser Nidal, debout derrière un des piliers de ciment soutenant les arcades abritant les boutiques, poussa un juron furieux en arabe. La Golf qu'il guettait, venait de disparaître de son champ de vision, cachée par un énorme bus. Il battit précipitamment en retraite, bousculant les badauds agglutinés sur la place, et regagna les arcades abritant les boutiques. La Golf réapparut dans son champ de vision, arrêtée juste en face de l'entrée du Club Vacances. Au milieu d'une foule compacte.

Aussitôt, il contourna un des piliers des arcades et s'accroupit derrière, entrouvrant son attaché-case, comme pour y prendre quelque chose.

Sa main trouva un premier bouton à gauche et il le tourna. Il devina plus qu'il ne vit le voyant rouge s'allumer. Le cœur battant, il fit tourner le second bouton qui déplaçait un curseur sur une règle marquée de 1 à 25. Il l'arrêta à 7 et le bloqua dans cette position à l'aide d'un autre petit bouton noir. Laissant sa main droite dans l'attaché-case, il releva alors les yeux et chercha la voiture. Elle était toujours dans la même position. Ses doigts tâtonnèrent alors pour trouver le troisième bouton. Celui-là, il fallait appuyer dessus. Serrant les dents comme si ce geste demandait un effort immense, il l'écrasa de toutes ses forces.

*

* *

Malko, figé, regarda l'homme au polo bleu disparaître sous les arcades, puis s'accroupir et poser son attaché-case devant lui. Ce geste acheva de le convaincre. Submergé d'horreur, il regarda la foule, puis Cathy, toujours dans la Golf. Il savait qu'il lui restait – s'il ne se trompait pas – quelques secondes pour agir.

Il se lança en avant hurlant :

— Cathy ! Cathy !

Un violent coup de frein lui fit tourner la tête et le stoppa. Un fourgon qui sortait avait failli l'écraser ! Comme un automate il commença à le contourner.

Au même moment, une explosion assourdissante claqua de l'autre côté du fourgon. Une vague d'air brûlant enveloppa Malko, enflammant sa chemise et roussissant ses cheveux. Le souffle le projeta

à terre en dépit de l'abri dont il disposait. Il se releva aussitôt et courut vers le lieu de l'explosion. Découvrant une scène de cauchemar.

La Golf était transformée en une boule de feu, surmontée d'un sinistre panache de fumée noire. Il y avait des corps étendus partout sur la place, plusieurs voitures brûlaient, des cris de douleur s'élevaient du bus dont toutes les vitres brisées s'étaient transformées en projectiles mortels.

Un homme, les deux mains crispées sur l'estomac, essayait en vain de retenir le flot de sang qui jaillissait de lui. Un autre tendait la main sans se rendre compte qu'il était coupé en deux. Malko arracha sa chemise qui commençait à brûler, tapa sur ses cheveux, assourdi, à moitié groggy.

La Golf n'était plus qu'un amas de tôles déchiquetées, en train de se consumer dans l'odeur âcre de la peinture. Il chercha Cathy Miller : elle avait littéralement disparu, projetée au loin par l'explosion. Des dizaines de corps gisaient à terre blessés ou morts.

Une femme, déshabillée par le souffle, rampait, le visage à moitié arraché, et s'effondra devant Malko. Plusieurs victimes ne bougeaient plus, tuées sur le coup.

Malko regardait la Golf brûler, muet de douleur et de haine. Son pressentiment ne l'avait pas trompé : ses adversaires avaient failli faire d'une pierre deux coups. Déclencher la campagne de terreur dont avait parlé le général Marchana, et se débarrasser de lui en même temps...

Voilà donc ce que faisait l'homme qui rôdait autour de sa voiture, la nuit précédente.

Il chercha des yeux celui qu'il avait vu s'accroupir tout en se disant qu'il devait déjà être loin. Des gens couraient de tous les côtés, des chauffeurs de bus tentaient d'éteindre le feu avec de gros extincteurs. Malko aperçut enfin, dans un coin, le corps de Cathy Miller ce qui restait d'une fille superbe de vingt-trois ans. Des membres noircis, déchiquetés, méconnaissables. Il n'avait plus qu'une idée ; se venger. Il sentit qu'on le prenait sous les aisselles, qu'on l'emmenait. Des policiers commençaient à arriver, tentant de juguler la panique. Il entendit, dans le lointain, une sirène de pompiers...

Quelqu'un lui tamponna le front. Il arriva dans une pharmacie, faillit se trouver mal, respira de l'éther. Des cris hystériques, mêlés de mots arabes, lui apprirent que les touristes n'avaient pas été les seules victimes. Il se leva en titubant, cherchant à rassembler ses esprits.

Leila Kadouni. Il fallait qu'il aille chez Leila ! C'est elle qui l'avait appelé. Il ne voulait pas croire qu'elle lui avait tendu ce piège effroyable. Il y avait autre chose, elle devait être victime, elle aussi.

Il sortit de la pharmacie, agitant le bras pour qu'une voiture s'arrête. Il devait avoir un aspect assez effrayant d'après les regards posés sur lui. Il vacilla au milieu de la chaussée, vit un homme penché à son

volant, une expression d'horreur indicible sur son visage.

D'un effort surhumain, Malko fit le tour du véhicule, ouvrit la portière, et se laissa tomber sur le siège de l'inconnu.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda celui-ci.

— Une bombe dans une voiture, murmura Malko, emmenez-moi vite...

L'autre démarra aussitôt.

— Bien sûr. Où voulez-vous aller ? À quel hôpital ?

— Pas à l'hôpital, dit Malko, chez des amis. US Cemetery à Carthage... Vite...

Dans l'état où il se trouvait, on ne discutait pas.

Carthage n'était d'ailleurs qu'à dix minutes de là. Il posa sa tête sur le dossier du siège et ferma les yeux, revoyant le sourire joyeux de Cathy Miller.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas aller à l'hôpital ? demanda son bon Samaritain.

Malko fit non de la tête. Chaque seconde comptait. Celui qui avait déclenché l'explosion devait le croire mort. Donc, il avait un minuscule avantage à condition de l'exploiter tout de suite. Et, avec beaucoup de si... Il serra les dents, en proie à un vertige. Quel coup bien monté ! Il avait vraiment affaire à des professionnels de grande classe. Car il n'y avait rien de plus difficile à manier qu'une voiture piégée.

*

* *

Yasser Nidal arriva essoufflé à la petite rue où il avait garé sa voiture. Sa fuite s'était confondue avec celle de ceux qui avaient été épargnés par sa machine infernale. Il se retourna, le cœur cognant dans sa poitrine : personne ne l'avait suivi. Dès qu'il avait été hors de vue, il avait encore accéléré. La violence de l'explosion l'avait surpris en dépit de son entraînement.

Il jeta sur le siège l'attaché-case, mit la clef de contact et tourna. Rien. Énervé, il força et, brusquement, sentit le métal se tordre. Il força pour la retirer. Impossible.

De toutes ses forces, il tourna vers la gauche, sans autre effet que de tordre un peu plus la clef. Égrenant un effroyable chapelet de jurons, il s'arrêta, les mains tremblantes, le visage couvert de sueur. Pas question de prendre un taxi, c'était trop dangereux. Et il ne pouvait pas partir à pied, ni rester là.

Il essaya de tourner encore la clef. Les sirènes de police et de pompiers dans le lointain accroissaient encore sa panique. Un motard, sur une superbe machine blanche, passa en trombe devant sa voiture. On allait sûrement boucler le quartier. Il sentait son cerveau se liquéfier. Une nouvelle fois, il tenta de mettre le contact.

Rien, la clef était définitivement bloquée.

Il n'y avait plus qu'une solution. Passant la main sous le volant, il arracha d'un geste sec les fils menant au contact. C'était un comble : réduit à voler sa propre voiture. Heureusement qu'il avait quelques connaissances d'électricité. Son instructeur est-allemand, dans le camp de Benghazi, considérait qu'il était le plus doué. Il avait même mis au point lui-même une résine spéciale permettant de coller sous une voiture un explosif résistant à tous les chocs et les intempéries.

Plongeant sous le tableau de bord, il se mit à trifouiller fébrilement dans les fils. Il trouva enfin ceux qui établissaient le contact. Il n'y avait plus qu'à se mettre en route. Ouvrant le capot, il déclencha le démarreur à la main et le moteur ronronna enfin. Il démarra, les mains pleines de cambouis, jurant tout seul sur les minutes perdues.

*

* *

Jonathan le Fossoyeur poussa un rugissement et courut vers Malko, torse nu, le visage en sang, hagard, qui venait d'émerger de la voiture de son sauveur, arrêtée à l'entrée du cimetière.

Le chauffeur bénévole se hâta de dire :

— Je l'ai trouvé devant le Club Vacances à la Baie des Singes. Il a été victime de l'explosion d'une voiture piégée ! Je crois qu'il est très atteint. Il faudrait l'emmener à l'hôpital.

— OK, OK, merci, je vais m'en occuper, grommela Jonathan, prenant Malko par la taille et l'entraînant comme un fêtu de paille.

L'autre, dépité, remonta dans sa voiture, et sortit du cimetière, se disant qu'il y avait vraiment des ingrats.

Jonathan le Fossoyeur força le goulot d'une bouteille de J & B entre les lèvres de Malko. Ce dernier écarta la bouteille, les mains tremblantes.

— Attendez ! dit-il. Il faut aller chez Leila Kadouni. Ils l'ont forcée à me téléphoner pour me faire venir là-bas ! Ils y sont peut-être encore.

Jonathan le Fossoyeur ne perdit pas de temps. En un clin d'œil, il avait son énorme 357 Magnum à la ceinture et une poignée de cartouches dans la poche de son jean. Il aida Malko à se lever, le soutint et le poussa dans sa Chevrolet.

Il n'avait que des coupures sans gravité au visage et, bien que la chemise de l'Américain soit trop grande, il était presque présentable...

Trente secondes plus tard, ils roulaient à tombeau ouvert vers la villa de Leila Kadouni. Malko enrageait. Si seulement il avait pu prévenir les Tunisiens ! Hélas, ils arriveraient trop tard. Cinq kilomètres plus loin, ils obliquèrent sur la route rejoignant Sidi-Bou-Saïd.

— À gauche, fit Malko, quand vous verrez un écriteau indiquant l'hôtel de la Reine Didon.

Jonathan le Fossoyeur fit grincer ses pneus, plongeant dans un petit

sentier. Un cul-de-sac. La villa de Leila Kadouni était au fond.

Alors qu'ils ne s'en trouvaient plus qu'à cent mètres, Malko aperçut une petite voiture française garée devant et un homme en bleu qui disparaissait dans l'escalier du jardin, un attaché-case à la main. Comme l'inconnu au polo bleu, probablement responsable de l'explosion qui avait tué Cathy Miller et tant d'autres.

— *Mein Gott !* murmura-t-il, c'est lui.

Jonathan le Fossoyeur écrasa le frein et bondit de la voiture avec une agilité inattendue chez un homme de sa corpulence. Ses vieux baskets lui permettaient de se déplacer sans aucun bruit. Il aperçut l'homme presque en haut des marches. Ce dernier se retourna soudain. L'Américain vit un visage effrayé de fouine orientale, des cheveux frisés, des traits déformés par la peur. Déjà, il plongeait la main dans sa poche. Un éclair blanc, il avait ouvert un rasoir... Tout en courant, Jonathan arracha son 357 Magnum de sa ceinture. La vue du canon bleuté, ajouré, sembla paralyser le fuyard. Jonathan le Fossoyeur l'avait déjà rejoint...

D'un coup sec sur le poignet, il fit tomber le rasoir dans l'herbe. L'autre ouvrit la bouche pour hurler. D'un revers, l'Américain lui écrasa le lourd canon sur les dents, doublant aussitôt à hauteur de la pomme d'Adam. Le fuyard tomba en avant avec un grognement étouffé, lâchant l'attaché-case. Jonathan le Fossoyeur le releva par sa tignasse frisée. Sans un mot, il se mit à lui frapper méthodiquement le visage avec le canon de son arme, faisant éclater la peau, broyant les cartilages, écrasant les lèvres et les pommettes. Comme un sculpteur sur métal martèle sa matrice. Malko arriva pour trouver une bouillie sanglante.

Jonathan le Fossoyeur venait de s'arrêter. Il tira sa victime inerte sur l'herbe, hors de vue de la maison, lui cassa encore deux dents en enfonçant le canon du 357 Magnum jusqu'à sa luelle. L'autre pleurait des larmes de sang. En arabe, Jonathan le Fossoyeur lui demanda :

— La bombe, c'est toi ?

Poliment, il retira l'arme pour qu'il puisse répondre. Il ne dit rien. L'Américain se pencha et ouvrit l'attaché-case. Il aperçut la télécommande à l'intérieur et l'Arabe émit un gargouillis désespéré, chercha à ramper comme une chenille. Lentement, le pouce de l'Américain releva le chien du 357 Magnum, regardant son adversaire dans les yeux.

— Tu viens chercher qui ?

L'autre bredouilla quelques mots presque inintelligibles.

Jonathan le Fossoyeur relâcha presque le chien du revolver avant de demander.

— Ils sont combien ?

L'Arabe leva un doigt, le regard fixé sur le trou du canon du 357

Magnum.

— Son nom ?

— Rachid, lâcha-t-il avec quelques dents oubliées.

Malko allait un peu mieux. Il regarda les volets fermés de la villa. Pourvu qu'il n'ait pas encore tué Leila Kadouni. Mais comment la sortir de là ?

Jonathan le Fossoyeur releva ce qui restait de l'Arabe et lui enfonça le canon du Magnum dans le cou avant de dire en arabe :

— Tu as encore une chance. Tu vas frapper à la porte et tu appelles ton copain. Vite !

Il l'entraîna le long du mur de la maison. Malko suivait, comptant les gouttes de sang. L'Arabe arriva devant la porte, l'Américain lui adressa un signe éloquent sans éloigner son arme. L'autre se retourna pour cracher le sang qui l'étouffait, puis essuya sa bouche d'un revers de main. Malko le regardait avec un dégoût incrédule. C'était vraiment cette petite frappe qui venait de tuer des dizaines de personnes sans aucun risque, par pur fanatisme.

Yasser Nidal frappa un coup à la porte, puis trois, puis encore un. Malko et Jonathan s'effacèrent le long du mur brûlant. Sans ouvrir les volets, on ne pouvait pas les voir de l'intérieur. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Malko voyait que leur prisonnier commençait à paniquer. Si son copain était parti après avoir égorgé Leila Kadouni, sa vie ne valait pas un pet de lapin.

Enfin, il y eut un glissement derrière la porte. Aussitôt, il appella :

— Rachid ! C'est moi. Ouvre.

Le battant s'entrouvrit et tout se passa très vite. Celui qui avait ouvert se figea devant la vision de cauchemar de son copain et voulut refermer. Jonathan le Fossoyeur surgit alors, Python au poing. Rachid brandit un automatique. Le Python explosa deux fois, projetant l'Arabe contre le mur de l'entrée avec deux trous dans la poitrine gros comme des soucoupes, mort avant d'avoir touché le carrelage. Aussitôt l'Américain se retourna et, d'un coup de crosse assené de toutes ses forces, assomma celui qu'il avait déjà assez abîmé. Malko bondit dans l'escalier. Jonathan le rejoignit en deux enjambées.

Arme au poing, il ouvrit toutes les portes l'une après l'autre d'un coup de pied. À la quatrième, il s'arrêta net. Une femme se trouvait sur un lit, entièrement nue, les pieds attachés de façon à lui écarter les jambes, les poignets liés à la tête du lit de cuivre, une serviette enfoncée dans la bouche. D'après les traînées blanches qui maculaient ses cuisses, il n'y avait pas besoin de se demander ce qu'on lui avait fait. Ses grands yeux bleus pleins de terreur fixaient l'arrivant. Jonathan avança et arracha le bâillon de sa bouche. Malko arriva à son tour.

— Leila !

La jeune femme poussa un cri étranglé, puis éclata en sanglots.

Détachée, elle se recroquevilla en chien de fusil, sans pouvoir dire un mot, secouée par une vraie crise de nerfs.

Malko s'assit sur le lit, en proie à un brusque saignement du nez, lui aussi en piteux état. Ses tympanes le faisaient souffrir comme s'ils étaient crevés. Il caressa l'épaule nue de Leila Kadouni qui finit par se calmer un peu et balbutia :

— Ils ont tué la bonne.

Jonathan le Fossoyeur réapparut, après avoir fait le tour de la maison, plus impressionnant que jamais. Leila fut de nouveau prise de panique.

— Malko !

Elle se rua dans ses bras, nue comme un ver. Jonathan le Fossoyeur, sans se préoccuper de ces effusions, redescendait déjà. Leila Kadouni n'arrivait pas à s'arrêter de pleurer. Malko caressa ses épais cheveux roux passés au henné. Il ne comprenait rien à ce qu'elle disait.

— Rassurez-vous, dit-il. Je sais ce qui s'est passé ! Vous n'y êtes pour rien. Vous n'êtes pas blessée ?

Un éclair de fureur balaya les larmes.

— Blessée, non ! Mais ces salauds se sont servis de mon corps. Où sont-ils que je les tue ?

— Pour l'un, c'est déjà fait ! dit Malko et après l'avoir apaisée un peu, il demanda : Que s'est-il passé ?

— Je ne comprends pas, expliqua Leila. Je me reposais ce matin. J'ai entendu du bruit en bas. Il y avait Fatma, la bonne. J'ai pensé à un fournisseur. Puis il y a eu ce cri horrible. Je me suis jetée dans l'escalier. Un homme m'a menacée avec un rasoir plein de sang. Il venait d'égorger Fatma. Un autre est arrivé. Il m'a montré le corps et m'a dit qu'ils m'en feraient autant si je ne leur obéissais pas. J'ai pensé avoir affaire à des voleurs, mais ils ne paraient pas comme des gens du peuple. Ils m'ont fait monter dans la chambre. Le plus petit, Rachid, était très nerveux. Il regardait tout le temps sa montre. Le téléphone a sonné et c'est lui qui a répondu.

Quand il a raccroché, il est venu me mettre le rasoir sur la gorge et il m'a dit : « Tu vas faire ce qu'on te dit et rien ne t'arrivera. Tu es une chienne qui aide les sionistes et les bandits impérialistes. On devrait te couper la gorge. » Je ne comprenais pas. Il m'a demandé alors de vous téléphoner pour vous donner rendez-vous. D'abord, j'ai refusé, alors ils ont commencé à me battre. Celui qui s'appelle Rachid m'a jetée sur le lit et m'a violée avec une brutalité incroyable. L'autre avait le rasoir sur ma gorge. J'ai eu si peur. Je ne comprenais pas pourquoi, je vous jure ! J'ai tenu une demi-heure, ils me tordaient les seins, ils me mettaient le rasoir dans le sexe. Je ne savais plus ce que je faisais. J'ai fini par vous appeler.

— Je comprends, dit Malko. Mais comment savaient-ils que je vous

connaissais ?

— Je l'ai su plus tard, quand celui qui s'appelle Yasser est parti. Rachid m'a encore violée, puis il m'a dit que quelqu'un, à la soirée de Hammamet nous a vus ensemble.

Jonathan le Fossoyeur entra dans la pièce, dégoulinant de sueur et dit à Malko, sans même un regard pour Leila Kadouni :

— Il faudrait y aller maintenant, j'ai fait le ménage. On ne sait pas ce qui peut arriver. Qu'elle appelle la police, on va téléphoner au général Marchana pour celui qui est dans l'entrée et la bonne.

Leila Kadouni s'accrocha aussitôt à Malko.

— Vous n'allez pas me laisser seule, j'ai peur ! Ils risquent de revenir me tuer.

Malko ressentait de plus en plus les effets de l'explosion à laquelle il avait échappé par miracle. Sa tête tournait et il avait mal partout.

Leila Kadouni se drapa dans un peignoir vert et le poursuivit dans l'escalier.

— Qu'est-ce que je vais dire à la police ?

— Ne vous en faites pas, dit Malko, je m'occupe de cela immédiatement. On ne vous ennuiera pas. Dès que je me sentirai mieux, je reviens vous voir.

Jonathan le Fossoyeur l'attendait dans l'entrée, nerveux. Ils enjambèrent le corps de Rachid et l'Américain précisa :

— Je l'ai fouillé. J'ai ses papiers. C'est un Algérien.

La grosse Chevrolet descendit en trombe vers la route de Carthage. Tout à coup, Malko réalisa quelque chose.

— Et Yasser ? dit-il. Où se trouve-t-il ? Il s'est enfui...

Jonathan eut un rire gai et sinistre.

— *Yeah !* Il a essayé, et figurez-vous que ce con a sauté dans mon coffre ouvert ! Il y avait juste à refermer. Nous allons avoir une petite conversation tranquille avec ce fumier.

— Pourquoi ne pas le remettre aux Tunisiens ?

L'Américain eut une mimique dégoûtée.

— Je ne suis pas sûr d'eux. Ce sont des mous. Or, ce type a beaucoup de choses à dire. Chez moi, il pourra gueuler tant qu'il voudra.

Malko se sentait trop faible pour protester. Une fois de plus, il se trouvait entraîné dans une abomination, mais Jonathan le Fossoyeur avait raison. Yasser Nidal ne méritait aucune pitié ! Pas après avoir assassiné et mutilé des dizaines d'innocents. Soudain, un voile noir passa devant ses yeux. Il entendit dans un brouillard la voix de l'Américain dire :

— Hé, ne vous laissez pas aller !

Il réalisa à peine qu'il perdait connaissance. Sa dernière pensée fut pour Tourya Soltane. Leur prisonnier risquait de savoir où elle se cachait.

Jonathan le Fossoyeur regarda sortir du cimetière l'ambulance militaire tunisienne qui emmenait Malko, escortée par une voiture de la Sécurité militaire. Bien que Malko ne soit pas sérieusement blessé, il avait quand même besoin d'un check-up et de quelques légères réparations...

L'Américain avait également remis aux Tunisiens les papiers de celui qu'il avait abattu dans la villa de Leila Kadouni, au nom de Rachid. Sans souffler mot de celui qu'il avait ramené dans son coffre. Ça, c'était son petit cadeau personnel. Il était sûr de le traiter plus efficacement que ses homologues, n'ayant pas les mêmes contraintes. Les voitures disparues, il ferma le cimetière et se dirigea vers un petit bâtiment attendant à son pavillon.

CHAPITRE XIII

Yasser Nidal avait la tête baissée et, seul, le mouvement convulsif de sa pomme d'Adam exprimait sa peur. Jonathan le Fossoyeur ne lui avait laissé que son slip et l'avait lié avec du fil électrique à un fauteuil métallique scellé dans le sol.

Il régnait dans la pièce une température sibérienne, et cela affaiblissait encore la résistance de l'Arabe. Cet endroit avait jadis servi à entreposer les corps. De grands casiers de métal encastrés dans le mur témoignaient de son ancienne destination, ce qui n'arrangeait pas le moral de Nidal. Pas plus que le petit transistor amené par l'Américain qui déversait en permanence des nouvelles de l'attentat du Club Vacances.

Radio-Tunis avait bouleversé toutes ses émissions pour ne parler que de l'horrible attentat. On dénombrait déjà quinze morts et cinquante et un blessés, dont plusieurs grièvement. La panique régnait chez les touristes et le Club avait décidé l'évacuation du Village. L'attentat n'avait pas été revendiqué, mais, bien entendu, tout le monde pensait aux Palestiniens à cause de la conférence de la Ligue Arabe. Personne n'avait rien vu et l'enquête menaçait d'être difficile. Le président Bourguiba devait s'adresser au pays à vingt heures.

Jonathan le Fossoyeur s'approcha de son prisonnier impassible comme un joueur de poker. Il parlait arabe à la perfection. Il avait pris dans la main droite l'énorme sécateur qui lui servait à élaguer les rosiers. Un instrument qu'il aiguisait régulièrement, affûté comme un rasoir.

Yasser Nidal le fixa avec terreur.

— Je vais te poser pas mal de questions, dit doucement l'Américain. Tu vas répondre à toutes. Rapidement ou moins rapidement, mais je ne lâcherai pas. S'il le faut ça durera quinze jours ! Donc, c'est ton choix. On commence. Ton nom ?

— Yasser Nidal.

— Tu es quoi ?

— Tunisien.

— Tu vis en Tunisie ?

Imperceptible hésitation.

— Non.

- Où ?
- En Libye.
- Tu es venu comment ?

Nouvelle hésitation. Cette fois, Jonathan le Fossoyeur fit claquer son sécateur à quelques centimètres du visage du prisonnier. Le Tunisien tenta de se rejeter en arrière.

- Par l'Algérie, murmura le terroriste.
- Comment ?

Pas de réponse. Yasser Nidal serrait les mâchoires pour que ses dernières dents ne claquent pas.

— Ah ! fit calmement Jonathan le Fossoyeur, les petits problèmes commencent.

Le Tunisien le regardait, buté. Jonathan le Fossoyeur se pencha, ses mains écartèrent les deux lames du sécateur, les pointes s'approchèrent de l'oreille gauche de Yasser Nidal et claquèrent comme une mâchoire d'acier. Le hurlement du Tunisien aurait secoué quelqu'un de moins blasé que Jonathan. Le lobe de l'oreille tomba par terre et un jet de sang rouge gicla dans le cou du prisonnier. La brûlure atroce de l'amputation lui coupait le souffle et lui donnait la nausée. Il se secoua, comme pour se débarrasser d'une mouche, projetant du sang dans toutes les directions. L'Américain recula vivement.

— Tu comprends, fit-il. Je n'aime pas que tu hésites. Maintenant tu connais le tarif. Tu hésites, j'enlève un bout. Tu te tais, je coupe jusqu'à ce que tu te remettes à parler. Alors...

Yasser Nidal regarda le sang qui inondait son épaule.

— Je me vide, hurla-t-il, je vais mourir !

— C'est bien possible, fit Jonathan le Fossoyeur plein de flegme, mais pas tout de suite ; dans une heure et demie, à mon avis, si je ne fais rien.

Yasser Nidal se mit à parler très vite.

— Nous sommes venus en autobus, de Tebessa, en nous faisant passer pour une équipe de football algérienne.

— Vous étiez onze ?

— Douze, tous avec des papiers algériens.

— Et ensuite ?

— Le bus nous a menés jusqu'à Tunis. Nous avons rencontré un homme qui ne nous a pas donné son nom à un endroit convenu et nous nous sommes séparés en groupes de deux. Je n'ai jamais revu les autres.

— Où as-tu logé, ensuite ?

— Dans un appartement rue Mongi Slim.

— Quel numéro ?

— Je ne sais plus, je vous le jure. C'était au quatrième étage. Une vieille maison. Je peux vous y emmener...

Une planque sûrement grillée... Sans intérêt... Jonathan continua :

— Comment as-tu reçu tes instructions ?

— Par téléphone.

— De qui ?

Yasser Nidal avala sa salive. Il semblait s'être habitué au sang coulant de son oreille. Cette fois, Jonathan agit encore plus vite.

Avec un claquement sec, le sécateur se referma sur l'autre lobe qui se détacha et tomba à terre, accompagné par le hurlement dément du Tunisien.

— De Fouhaidi⁽⁴³⁾.

— Qui est-ce, Fouhaidi ? Un homme ou une femme ?

— Une femme.

— Dis-moi qui, tout ce que tu sais sur elle...

Malgré sa douleur, Yasser Nidal se referma de nouveau. Alors Jonathan le Fossoyeur sans répéter sa question, commença une sorte de danse macabre autour de lui, l'attaquant de la pointe de son sécateur avec la rapidité d'un moustique. Un bout de nez vola puis la pointe d'un sein, enfin, l'extrémité de l'auriculaire gauche. Le Tunisien criait sans discontinuer, les yeux hors de la tête. C'était un bain de sang, une boucherie. Jonathan stoppa aussi soudainement qu'il avait commencé et se pencha sur sa victime presque aphone, bavant, couverte de sang et de sueur.

— Tu sais que je n'aime pas les types comme toi, fit-il. Capable de foutre une bombe dans la foule... Je me retiens en ce moment.

Le transistor continuait à égrener les détails atroces...

— C'est une Libyenne, murmura Yasser, je ne sais pas son vrai nom, je le jure sur Allah. C'est elle qui m'a donné les explosifs. Elle m'aurait tué si j'avais désobéi.

— Où l'as-tu rencontrée ?

— Dans le souk El Attarine, il y a un magasin de parfums. Elle m'attendait. Elle est très belle. Je l'ai vue seulement une fois. Après je devais reprendre l'avion pour l'Algérie. J'ai le billet, vous l'avez vu...

Il insistait comme si cela diminuait sa responsabilité. Jonathan savait qu'il disait la vérité. Il avait trop peur et trop mal. Et ce qu'il disait correspondait au cloisonnement de ce genre d'opérations.

— Où sont les autres ?

— Sur Allah, je ne sais pas. Qu'il prenne ma vie si je mens...

— Tu connais un certain Fahd Belkacem ? Un Algérien.

— Non, je le jure. Je vous jure, je vous en prie, soignez-moi, je vais mourir, je vais mourir...

Il avait maintenant deux filets bien symétriques qui formaient sur sa poitrine des bretelles de sang. Jonathan fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Tu es un bon professionnel, dit-il d'un ton faussement admiratif.

Où t'a-t-on entraîné ? C'est difficile ce genre de travail.

— En Libye, murmura le blessé.

— Tu t'es entraîné longtemps ?

— Un mois. Je conduisais tous les jours une voiture avec de l'explosif collé dessous par une résine spéciale qui devait résister à la chaleur et aux chocs.

— Très bien, très bien.

Se rendant compte qu'il en avait trop dit, le Tunisien se tut. Jonathan le Fossoyeur continua :

— Tu es venu juste pour ça, non ? C'était ton petit boulot et tu repartais ensuite.

L'Américain était en train d'évaluer sa prise. Un simple exécutant qu'on avait fait venir pour un travail précis. Il avait son billet d'avion dans sa poche et ne savait rien de plus du complot. Une machine à tuer. Ses chefs avaient été assez intelligents pour mettre une cloison étanche entre eux et lui.

Yasser Nidal fixait l'Américain avec une expression pathétique. Jonathan le Fossoyeur n'avait plus envie de jouer. D'un geste las, il jeta le sécateur.

Yasser Nidal poussa un cri horrible.

— Attendez, je sais encore des choses. L'emplacement du camp où j'étais, les noms de ceux qui étaient avec moi...

— La fille, dit Jonathan le Fossoyeur. Est-ce que tu sais où est la fille ?

Yasser Nidal demeura silencieux, cherchant désespérément un mensonge possible, mais la panique lui vidait le cerveau. Il vit comme dans un cauchemar l'Américain tirer de sous sa chemise le gros revolver au canon bleuté. Les deux hommes se regardèrent de longues secondes. Il n'y avait même plus de haine dans le regard de l'Américain. Il se dit qu'il faisait un beau cadeau au terroriste. Les Tunisiens lui auraient fait payer beaucoup plus cher.

À quoi bon ? Les morts ne vengent pas les morts. Le regard de Yasser Nidal avait changé, ses traits semblaient s'être rétrécis. Il ne disait plus rien mais ses lèvres et son menton tremblaient. Le « clic » du chien fit un bruit énorme. Jonathan le Fossoyeur posa l'extrémité du canon sur la poitrine couverte de sang, à la place du cœur.

— *Sorry* fit-il.

La détonation claqua comme un coup de tonnerre et le choc projeta Yasser Nidal en arrière, son cri se confondit avec le bruit. L'aorte éclatée, il mourut en quelques secondes. L'Américain regarda pensivement le cadavre agité encore de quelques spasmes nerveux et remit son revolver dans sa ceinture. Il n'aimait pas tuer, mais Yasser Nidal n'était pas vraiment un être humain. Quand le fanatisme oblitère à ce point la morale, on ne peut plus appliquer les mêmes lois. Dès la

nuît tombée, il irait abandonner son cadavre dans une décharge publique. Il n'allait quand même pas l'enterrer à côté de braves Américains qui avaient donné leur vie pour leur pays.

*

* *

Le général Marchana semblait avoir vieilli de dix ans. Deux grandes rides soulignaient sa bouche charnue. Richard Bubble ne valait guère mieux. Quant à Malko, c'était, un zombi. Il avait réussi à sortir de l'hôpital militaire en signant une décharge, mais souffrait de migraines atroces, de vertiges et de contusions multiples. Seule sa volonté et quelques piqûres lui permettaient de tenir debout.

— Cet attentat est gravissime, dit Marchana, c'est une déclaration de guerre et nous savons qu'il donne le signal d'événements très graves ! Si nous ne les stoppons pas, cela peut vouloir dire la fin de la Tunisie telle que nous la connaissons.

— Avez-vous identifié le mort ? demanda Malko.

— Oui, dit le patron des Services tunisiens. C'est un compatriote de l'opposition marxiste qui avait fui la Tunisie. Il était porteur d'un passeport algérien.

— Vous n'avez jamais eu d'attentat de cette sorte ? demanda Malko.

— Non. C'est trop sophistiqué pour notre opposition. Il a fallu la participation de Services européens. Même les Libyens ne sont pas capables de fabriquer ce genre de machine infernale. Nous n'avons pas encore identifié l'explosif, mais je suis certain qu'il vient des pays de l'Est.

Malko avait révélé au général tunisien tout ce qu'il savait.

— Et Fahd Belkacem ?

— Mes hommes ne le lâchent pas d'une semelle... Ses téléphones sont sur écoute. Impossible de l'impliquer dans cette histoire. Il continue à mener une vie en apparence normale, allant aux cocktails et à son bureau. Il ne prendra plus de risques, maintenant qu'il a coupé la piste menant jusqu'à lui.

— Que suggérez-vous ? demanda Malko.

— Je n'ai rien à suggérer, avoua le Tunisien. Grâce à vous, une partie de l'opération a été contrée mais nous ignorons la suite. Une chose m'inquiète. J'ai eu la confirmation de la disparition de Salah Ben Ribai. Certaines rumeurs disaient même qu'il se trouverait en Tunisie. Je crains que tout ne soit lié...

— Vous allez prendre des précautions contre d'autres attentats possibles ? demanda Richard Bubble.

Le général Marchana eut un geste d'impuissance.

— Quelles précautions ? Nous sommes en pleine saison touristique. Les touristes risquent de partir d'eux-mêmes, ce qui serait une catastrophe financière. Il est impossible de prévoir ce genre d'attentats.

Une fois que nous serons bien déstabilisés, ils frapperont le coup final. Militairement, nous ne sommes pas de taille. Si cela se passe d'une certaine façon, nos alliés ne pourront même pas intervenir.

Un ange passa et s'enfuit, découragé d'avance. Le chef de station de la CIA commençait à trépigner intérieurement, pensant au télex qu'il allait envoyer, enrageant sur son impuissance. Le général se leva, signifiant la fin de l'entretien. Dans l'ascenseur du ministère de la Défense, Richard Bubble dit sombrement à Malko :

— Tout Tunis parle de la voiture piégée. Ils ont marqué un point important. Je suis allé me promener dans les souks tout à l'heure : les gens ne discutaient que de ça. Ils se demandent si c'est la fin du régime ! Les bourgeois font la queue pour fuir Tunis. On ne trouve plus une place d'avion. Ils prétendent qu'ils partent en vacances. Le vieux Bourguiba ne se rend pas compte du danger. Il faut retrouver la piste de cette fille.

— Et si on kidnappait Fahd Belkacem ? suggéra Malko. Pour le faire parler.

— Les Tunisiens n'accepteront jamais. Ce serait un *casus belli*. Ils préfèrent accuser la Libye. Ils ont peur. Quand ils se réveilleront, ce sera trop tard.

— Peut-être que Jonathan aura obtenu des résultats, dit Malko, il a fait un prisonnier.

L'Américain lui jeta un regard stupéfait.

— Vous voulez dire que vous saviez ça et n'en avez pas parlé à Marchana ? Il va être fou furieux...

— Attendez, dit Malko. Nous ne savons rien encore. S'il y a quelque chose d'intéressant, je le lui dirai moi-même. Pour l'instant, je vais un peu dormir à l'hôtel. Sinon, je vais me trouver mal.

Ils sortirent du building, se plongeant dans la nappe brûlante.

— Je vous ramène au *Hilton*, proposa l'Américain. J'ai encore des choses à vous dire.

— Encore une mauvaise nouvelle ?

— J'en ai peur. Un de nos navires ELINT⁽¹⁴⁾ a intercepté des communications de l'Armée libyenne. Il semble que deux brigades blindées, celles qui ont participé à l'aventure tchadienne, fassent mouvement vers la frontière tunisienne...

— Les Tunisiens ne sont pas au courant ?

— Ce n'est pas leur faute. Ces communications se font avec le système de la bande aléatoire. Quelque chose de très sophistiqué. Avec le matériel qu'ils possèdent, il leur faut deux mois pour décrypter un truc comme ça. À ce moment, cela n'a plus aucune valeur... Ils se contentent d'intercepter les communications en clair à l'échelon du régiment ou de l'escadron dans un tout petit rayon d'action... Nous avons en permanence des navires le long de la côte libyenne. Eux ont

de gros ordinateurs. Ils nous répercutent tout ce qui leur paraît « sensible ». Cette information date d'hier.

— Qu'est-ce que cela veut dire, à votre avis ?

Il faisait délicieusement frais dans la Chevrolet conditionnée et Malko commençait à émerger un peu.

— Peut-être rien, peut-être une grosse merde. Le Colonel est nerveux en ce moment. Une petite pression morale sur la Tunisie ne ferait pas de mal. Ce peut-être une manœuvre. Ou une diversion. Je vois mal Kadhafi envahir la Tunisie en ce moment. Politiquement, ce serait un suicide... Le vieux Bourguiba a encore un prestige énorme dans le monde arabe et même ailleurs. Je sais que le président Reagan ne tolérerait pas ça, pas plus que les Français.

Malko était en train de faire travailler son cerveau. Cela faisait beaucoup de coïncidences : les mouvements de troupes libyens, la manipulation possible de Tourya en vue d'un attentat, le leader d'opposition disparu de Paris et la voiture piégée.

— Militairement, les Tunisiens ne sont pas en état de résister ? demanda-t-il.

L'Américain secoua tristement la tête :

— Hélas, non. En fait d'armements, ils font les soldes de tous les marchés, par économie. Ils ont un régiment de chars M. 60, des M 113, des chars autrichiens Kuirassier que personne n'a encore vus au combat et le reste à l'avenant. Nous venons de leur ouvrir un crédit de quatre-vingt-cinq millions de dollars, mais ce n'est pas grand-chose. Les radars qu'ils possèdent à la frontière libyenne ne sont pas assez sophistiqués.

La Chevrolet venait de s'arrêter en face du *Hilton*.

— Tenez-moi au courant, demanda Richard Bubble. Je ne veux pas appeler Jonathan.

Malko pénétra dans le hall. Au moment où il allait entrer dans un ascenseur, il fut bousculé par une demi-douzaine de moustachus patibulaires. Il eut le temps d'apercevoir une dichdacha blanche et un visage ridé. Devant son air ulcéré, un employé lui souffla :

— C'est le délégué du Qatar. Il a toute une partie du sixième. C'est un homme très riche et très puissant, il investit beaucoup dans notre pays. Il a loué deux suites pour ses femmes. Elles ne sortent jamais et sont gardées par deux hommes armés qui couchent devant leur porte.

On sentait une certaine envie dans la voix du Tunisien. Malko prit le second ascenseur, un goût de cendres dans la bouche. Cathy Miller lui collait encore à la peau et au cœur. Elle n'était plus qu'une bouillie sanglante à la morgue de Tunis. Même si son meurtrier avait payé, cela ne la ressusciterait pas. Elle était morte, disparue à jamais. Cela le ramena à Leila Kadouni. Elle était encore vivante et il voulait qu'elle le reste.

Malko avait pris un taxi pour se rendre à Carthage. Leila l'attendait. Il la trouva moins éprouvée qu'il ne l'aurait pensé. Remaquillée, coiffée, seule une certaine lueur de panique indiquait ce qu'elle avait vécu. Ils s'installèrent sur des coussins dans le patio, autour de l'habituel thé brûlant. Une cassette passait des chansons de Oum Khaltoum Tout de suite, Malko tira une photo de sa poche.

— Vous connaissez cet homme ?

Leila Kadouni n'y jeta qu'un coup d'œil et poussa une exclamation.

— Bien sûr, c'est Fahd Belkacem, un diplomate de l'ambassade d'Algérie. Un homme charmant. Il était chez les Fauconnier, à Hammamet. Je lui ai même montré la photo de la Libyenne, car il connaît toutes les jolies filles de Tunis.

— Gott im Himmel ! fit Malko.

La boucle était bouclée. Il se demandait depuis l'attentat comment ses adversaires avaient pu le relier à Leila Kadouni. Oubliant que Tunis était une toute petite ville... Quand il eut tout expliqué à la jeune femme, elle était blanche.

— Je vous emmène, dit-il. Pas question de vous laisser ici. Vous êtes en danger de mort. Je connais quelqu'un qui peut vous protéger efficacement.

Ce n'est qu'une fois en route pour le cimetière US qu'il lui expliqua où il la menait... Elle avait pris sa BMW noire, qui valait dans les trois cent mille francs à Tunis, avec 300 % de droits de douane.

Jonathan le Fossoyeur jeta un regard gourmand sur Leila qui loucha sur ses muscles, l'installa dans son living et prit Malko à part.

— Le petit salaud ne fera plus sauter personne, dit-il. Il a quand même bavardé un peu, avant...

— Vous l'avez...

— Pas de gros mots, dit Jonathan. Au Vietnam, on disait toujours que les VC parvenaient à s'enfuir. C'est ce qu'a fait celui-là. Avant, il m'a laissé un tuyau.

Malko était trop choqué pour faire un drame de la mort du terroriste. Dès que Jonathan lui eut parlé du souk El-Attarine, il revint dans le living-room et demanda à Leila Kadouni :

— Vous connaissez le souk El Attarine ?

Elle le fixa, surprise :

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Est-ce qu'il y a beaucoup de marchands de parfum ?

— Oui, fit-elle, plusieurs. Mais le meilleur est un vieil homme très connu dont la boutique existe depuis plus d'un siècle. C'est là que tout le monde va se fournir. Pourquoi ?

Soudain, Malko repensa à l'odeur qui flottait dans le cockpit du

Shangri-la. Le parfum de la meurtrière de Ian Parker.

Tourya Soltane avait peut-être enfin commis une imprudence.

CHAPITRE XIV

— Je connais ce vieux marchand, il s'appelle Khaled, dit Leila Kadouni. Je lui achète parfois des parfums. Je peux vous y emmener.

— Prenons Jonathan comme baby-sitter, suggéra Malko. Je ne pense pas craindre quelque chose dans l'immédiat, mais on ne sait jamais.

En repassant au *Hilton*, il avait sorti de sa valise son pistolet extraplat. Le chargeur contenait des balles à vitesse supersonique qui, en dépit de leur calibre modeste, provoquaient des blessures aussi graves qu'un gros calibre, déchirant tous les tissus sur leur passage et assommant la victime par l'effet de l'onde de choc. Avec de larges bandes de sparadrap prévu à cet usage, il avait fixé l'arme le long de son mollet droit. De façon à pouvoir l'arracher facilement.

Le temps, pour Jonathan le Fossoyeur de vérifier son artillerie, ils étaient partis. Leila mit à peine vingt minutes pour gagner Tunis.

Les abords de la Médina grouillaient de monde. Toutes les terrasses des cafés étaient occupées par les éternels jeûneurs du Ramadan devant des tasses vides, jouant au domino pour oublier leur faim et leur soif. Leila gara sa BMW noire climatisée. Son corps pulpeux était moulé dans une robe de toile d'un vert éblouissant. Malko à son bras, ils s'enfoncèrent dans le dédale des souks, veillés par Jonathan. Cela montait et descendait dans une animation grouillante, mais les rues étaient d'une propreté étonnante. Dix minutes plus tard, ils atteignirent une minuscule boutique coincée entre un marchand de souvenirs et un d'éponges. Il n'y avait que des parfums et l'enseigne annonçait « Établi depuis 1885 ». Le bonhomme au comptoir était contemporain de la boutique... Une barbichette grise, un fez qui avait été rouge, des vêtements noirâtres et des mains incroyablement ridées. Il se précipita sur Leila Kadouni et baisa les siennes gloutonnement. Puis commença à l'asperger de ses meilleures essences. De quoi saouler le meilleur « nez ».

Une puanteur. Leila le laissa s'amuser un peu, puis aborda en arabe le sujet qui les intéressait. Craintivement, le vieux se retira derrière son comptoir, prit la photo de Tourya comme si c'était un document porno, chaussa d'in vraisemblables bésicles aux verres fendus et l'examina en faisant de petits bruits de bouche. Hochant la tête comme un

métronomie détraqué. Finalement, il la rendit et débita une longue tirade en arabe, traduite aussitôt par Leila.

— Il ne se souvient pas bien. Il croit l'avoir vue. Mais ce n'est pas sûr. Il faudrait qu'il se renseigne. Et puis, sa vue est très mauvaise.

En tout cas, ses yeux fatigués faisaient parfaitement la différence entre un billet de cinq dinars et un bout de papier journal. Il empocha l'argent tendu par Malko avec la maestria d'un lézard gobant une mouche. Leila Kadouni insista en arabe pour qu'il tente de retrouver la jeune femme.

L'autre froissait le billet, semblant ne pas comprendre, se déridant à vue d'œil. Finalement, il serra vigoureusement la main de Malko dans les siennes, l'aspergea d'une eau de toilette immonde et promit de faire des miracles.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Malko, tandis qu'ils redescendaient le souk, toujours suivis de Jonathan le Fossoyeur.

— Que vous étiez fou amoureux de cette femme et que vous vouliez la retrouver à n'importe quel prix. Les Arabes sont des romantiques. C'est un motif qu'il comprend. D'autant que j'ai ajouté que vous la couvririez de parfums...

— Vous croyez qu'il réussira ? Pourquoi Tourya est-elle venue ici ?

— Je ne sais pas. Elle dispose peut-être d'une planque dans les souks. Mais le vieux est malin. Il connaît tout le monde ici. Les gens parlent entre eux. Tourya a peut-être été imprudente. Inch Allah.

En sortant, la chaleur les frappa comme un coup de poing. Jonathan le Fossoyeur s'écroula dans la BMW, en eau.

— Il faut que j'aille chez moi, dit Leila. J'ai des choses à organiser, surtout si vous voulez que je retrouve Tourya.

— Très bien, dit Malko. Vous gardez Jonathan et je prends un taxi. Je suis assez grand pour me défendre moi-même.

Il regarda Leila s'installer dans la BMW. C'était une bonne alliée parce qu'elle cherchait à sauver sa peau. Personne ne la protégerait des terroristes si on ne les mettait pas hors d'état de nuire, elle le savait.

Il acheta des journaux avant de s'installer dans un taxi conduit par un Arabe volubile. *Tunis-Soir* faisait encore sa manchette sur l'attentat de la Baie des Singes.

La vie continuait au ralenti dans une chaleur qui anéantissait toutes les activités. Il monta se reposer et prendre une douche. Ses oreilles bourdonnaient encore et ses épaules étaient semées de petits trous dus à de minuscules éclats. Il continuait à ressentir l'effet de l'explosion. Il sombra d'un coup dans un sommeil profond.

Le téléphone le réveilla avec un petit son grelottant près de quatre heures plus tard. Avec la température ambiante, c'était bien la seule chose à grelotter. La ligne était encore plus mauvaise que d'habitude et Malko eut du mal à reconnaître la voix de Leila Kadouni.

— Le vieux du souk El Attarine m'a téléphoné, annonça-t-elle. Il croit qu'il a trouvé quelque chose, mais il ne veut pas parler au téléphone. Il appelait d'un café. Il faut aller le voir, après la fermeture des souks. Ils ferment à six heures, pendant la première semaine du Ramadan. Voulez-vous que je vienne ?

— Il parle français ?

— Oui.

— Alors, restez sous la protection de Jonathan. J'irai seul.

Il refixa son arme contre sa jambe et s'habilla. Même dans la climatisation, on vivait nu.

*

* *

Toutes boutiques fermées, les souks étaient sinistres, inquiétants. Cela rappelait à Malko le Bazar de Téhéran au moment de la pré-révolution en 1962, lors de sa mission en Iran⁽¹⁵⁾. Mais ici, les ruelles couvertes grimpaient, beaucoup plus étroites. Seuls quelques magasins appartenant à des Indiens non musulmans étaient encore ouverts, offrant leur camelote aux touristes absents.

Il retrouva facilement l'échoppe du parfumeur dans le souk El Attarine, juste à côté d'un marchand d'éponges encore ouvert. Les volets verts étaient mis. Entre les deux boutiques, il y avait un espace où un rat mourant de faim aurait eu du mal à se faufiler.

Malko s'y glissa, atteignant une porte en bois peinte en vert. Il la poussa et elle s'ouvrit en grinçant. L'intérieur de la boutique était noir comme un four. Il appela doucement, en français :

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Il lui sembla soudain que l'odeur de parfum était anormalement forte. Il tâtonna, cherchant de la lumière, appela de nouveau. Cette fois, il entendit un vague grognement, venant d'un coin du magasin. Au même moment, il sentit sous ses doigts la masse ronde d'un interrupteur électrique. Il l'actionna et la lumière jaillit.

Sur un spectacle déprimant !

Les étagères avaient été vidées de leur contenu, répandu sur le sol, comme si on avait cherché quelque chose avec fureur. Des dizaines et des dizaines de fioles débouchées et brisées provoquaient l'odeur écœurante, intoxicante, qui avait frappé ses narines.

Le vieux parfumeur gisait, allongé sur le ventre, dans une mare de parfums. Malko le retourna : tous ses vêtements étaient imprégnés, c'était à vomir !

Le vieil homme râlait faiblement, la bouche ouverte, les yeux vitreux. Malko lui prit son pouls : il était très rapide et irrégulier, le pouls d'un mourant. Rapidement, il l'examina sans trouver aucune blessure. Soudain, en sentant son haleine, il comprit ce qui s'était passé. On l'avait forcé à boire ses propres parfums jusqu'à ce qu'il

plonge dans un coma éthylique mortel. En regardant de près sa bouche, il aperçut des coupures sur ses lèvres et du sang qui coulait de ses gencives. Il le secoua, essaya de le réveiller.

— Monsieur Khaled ! Monsieur Khaled !

Le vieux Tunisien eut un hoquet, puis resta la bouche ouverte. Mort.

Malko se redressa, la chemise collée à ses omoplates par la sueur. Le vieux parfumeur avait été imprudent. Tourya, une fois de plus, avait sauvagement coupé la piste menant à elle...

Il descendit le souk El Attarine, sans voir personne. En se retournant, il distingua deux silhouettes qui le suivaient à bonne distance. Le général Marchana lui avait donné des anges gardiens. Ce n'était pas une précaution inutile en dépit du pistolet collé contre sa jambe. Un taxi l'emmena de nouveau au *Hilton* où il se mit au téléphone afin d'avertir les Tunisiens du nouveau coup de Tourya. Il se sentait terriblement responsable de tous ces morts. La voix chaude de Leila Kadouni lui fit du bien.

— Votre ami est très gentil, dit-elle. Je l'ai installé dans la chambre voisine de la mienne...

C'était bien la première fois qu'on devait qualifier Jonathan le Fossoyeur de « gentil ». La joie de Leila fut de courte durée lorsque Malko lui apprit ce qui s'était passé au souk El Attarine.

— C'est affreux, dit-elle. Cette fille est un démon. Je ne voudrais pas vous faire une fausse joie, mais j'ai peut-être enfin une piste sérieuse.

— Quoi ?

— Je ne vous le dis pas encore. Demain. J'organise un après-midi en mer avec quelques amis. Ce sera très agréable.

— Quel rapport avec Tourya ?

— Vous verrez. Rendez-vous à Sidi-Bou-Saïd, au port vers midi. À un bateau qui s'appelle le *Nefta*. Je l'ai loué pour la journée.

Tout cela était bien mystérieux. Mais il ne restait guère d'autre piste à Malko. En tout cas, Leila Kadouni ne lâchait pas prise.

*

* *

C'était samedi, la ville se vidait au profit de Hammamet et des plages. Les gens étaient de plus en plus nerveux et les fausses alertes à la bombe se succédaient, ce qui mettait la police sur les dents... Quelque part dans Tunis, Tourya dirigeait tout cela, attendant le moment pour frapper le coup final.

Le téléphone sonna, c'était le général Marchana.

— Je n'ai pas pu convaincre le Combattant Suprême de quitter Tunis, annonça-t-il. Nous renforçons la garde autour de lui.

— Mansour en fait toujours partie ? demanda Malko.

— Oui.

— Il ne s'est souvenu d'aucun détail qui nous mènerait à Tourya ?

— Rien.

— Alors, il ne reste plus qu'à prier Allah ou qui vous voudrez.

Après avoir raccroché, Malko demeura nu sur son lit à réfléchir. Ce qui était arrivé jusqu'ici, c'étaient des incidents, rien à voir avec le but réel du commando. Seule, l'explosion de la voiture piégée, faisait partie du complot. Quel était-il ?

L'élimination physique de Bourguiba et un coup de force ? Aidé ensuite par la Libye et l'Algérie...

Il passa une chemise de voile, recolla son pistolet le long de sa jambe et se prépara à gagner Sidi-Bou-Saïd. Peut-être la pulpeuse Leila Kadouni aurait-elle vraiment du nouveau.

*

* *

Le gros cabin-cruiser était ancré juste à côté du sloop abandonné de Ian Parker. Le *Nefta* mesurait une vingtaine de mètres. Malko aperçut un maître d'hôtel en blanc sur la plage arrière, servant du Gaston de Lagrange et du J & B, puis il vit Leila, drapée dans une sorte de sari, un long drink de cognac à la main. Elle lui adressa un signe joyeux et, dès qu'il franchit l'échelle de coupée, l'étreignit tendrement, murmurant à son oreille :

— Je vous présente seulement par votre prénom Sur ce bateau, c'est la coutume. Nous sommes six à bord, en dehors de l'équipage. Trois hommes, trois femmes. Les hommes s'appellent Ahmed et Fouad. Les autres filles, Monika et Fawzia...

— C'est une partouze maritime ? demanda Malko un peu surpris.

Leila lui répondit par un sourire ambigu.

— Pas de gros mots. Chacun fait ce qu'il veut. Après le déjeuner, le personnel n'a plus le droit de sortir de ses deux cabines près de la cuisine tant qu'on ne l'appelle pas...

— Et qui tient la barre ?

— Nous serons à l'ancre... Dans une crique. C'est toujours très calme.

Ahmed et Fouad semblaient sortir des Mille et Une Nuits. Deux loukoums adipeux, aux bourrelets dépassant des maillots, l'œil et les moustaches noirs, la montre en diamants et l'attitude un peu méprisante des milliardaires du Golfe. Ils ne parlaient qu'arabe et quelques mots d'anglais. Monika était une blonde sculpturale, de nationalité indéterminée, avec une poitrine impressionnante émergeant d'un maillot une pièce blanc ; sa compagne, Fawzia, une fausse rousse pulpeuse avec un nez retroussé et des yeux de salope...

Leila Kadouni se pencha à l'oreille de Malko.

— Vous me direz laquelle vous préférez. Ici, le repas est à la carte. Très cher. Ils paient entre quinze cents et deux mille dinars... Après le cadeau que vous m'avez fait, je vous dois bien ça.

Apparemment, la musculature de Jonathan le Fossoyeur l'avait fait fondre. Malko allait l'interroger au sujet de Tourya, mais Leila lui ôta la question de la bouche.

— J'ai eu de la chance, dit-elle et je crois que j'ai retrouvé la piste de Tourya. Un des deux hommes qui se trouvent ici, Ahmed, sait où elle se cache, seulement, il ne parle pas facilement... Tout à l'heure, quand il aura bu, je le ferai parler.

— Mais comment le sait-il ?

Leila lui ferma la bouche d'un baiser.

— Allons sur la plage avant. Je vous le dirai tout à l'heure...

Devant le cockpit, d'immenses coussins bleus formaient un vaste rectangle déjà occupé par les deux autres couples. Malko alla se déshabiller dans la cabine avant. Un magnétoscope Akai couplé avec une télé, plus une pile de films pornos indiquaient, ainsi que le grand lit, que le *Nefta* ne devait pas en être à sa première croisière rose. En maillot, Malko remonta à l'air libre et gagna la plage avant.

Le maître d'hôtel leur offrit des verres énormes, pleins de whisky. Les deux Arabes en prirent chacun un et se mirent à boire comme si c'était de l'eau. Monika se tourna vers Malko, tous seins dehors, et lui tendit un tube de crème solaire.

— Voulez-vous m'en mettre partout ? La poitrine surtout, c'est très fragile.

Elle le fixait dans les yeux avec une innocence feinte. Apparemment, elle ignorait encore à qui elle était destinée. À moins que ce fût précisément à lui. Les doigts de Malko glissèrent sur la peau douce et la jeune femme ferma les yeux, en apparence aux anges, tandis qu'il massait longuement les seins lourds. Pendant ce temps, ils levaient l'ancre.

Dès qu'ils furent sortis du port, Monika acheva de faire glisser son maillot blanc, découvrant un corps incroyablement bronzé, avec une toison pubienne taillée en forme de cœur. Les deux Arabes regardaient à s'en arracher les yeux. La jeune femme se retourna sur le ventre, exhibant une chute de reins à faire exploser un eunuque et demanda suavement :

— Mettez-m'en là aussi.

Pour ne pas être en reste, Fawzia se débarrassa de ses deux pièces et demanda à son compagnon de lui rendre le même service.

Le bateau filait à quinze nœuds. Malko, ayant accompli son devoir, abandonna sa partenaire pour chercher Leila Kadouni.

Il s'engagea dans l'escalier menant à la cabine avant. En bas, il tomba sur elle, en deux pièces fushia. Sans un mot, elle se serra contre lui, l'embrassa, les bras noués autour de la nuque...

— Je suis désolée de vous abandonner, mais je dois le faire parler. Monika est une compagne très agréable... Elle ne vous décevra pas.

— Vous organisez souvent ce genre de croisière ? Leila Kadouni se détacha, un peu haletante, avec un sourire gai.

— Chaque fois que je trouve des clients capables de payer et des filles bien dressées. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de gens connus de Tunis qui sont venus sur ce bateau. Nous allons déjeuner dans quelques minutes. La vraie fête commencera plus tard. Les gens du Golfe sont toujours lents à se mettre en train.

*

* *

À genoux sur les coussins de la plage avant, la bouche ouverte, haletant comme un soufflet de forge, Fouad sodomisait Fawzia comme un fou. Celle-ci, les reins surélevés, ses mains grassouillettes crispées sur les hanches de son partenaire, la tête dans les coussins, ponctuait son supplice de petits cris complices qui prétendaient exprimer un plaisir incroyable.

Monika contemplait le spectacle en fumant, caressant distraitemment Malko de l'autre main. Soudain, elle se pencha et le prit dans sa bouche, avec une lenteur exaspérante, sans lâcher sa cigarette. Fouad galopait dans la ligne droite, ses bourrelets claquant à toute vitesse sur les reins fermes de Fawzia. Il prit son plaisir avec un cri de verrat, puis s'effondra sur sa partenaire, lui malaxant les seins comme un malade obscène et hideux.

Fawzia attendit un peu, puis se glissa vers le cockpit, le laissant cuver son plaisir. Monika continuait son travail de belette, avec une habileté méritant largement trois étoiles. Elle s'interrompt pour demander poliment à Malko, d'une voix volontairement rauque et basse :

— Comment voulez-vous jouir ? Comme lui ? Dans mon ventre ? Dans ma bouche ?

Son visage n'exprimait absolument rien. Malko ne put s'empêcher de demander :

— Et vous ?

Elle eut un sourire absent.

— Le problème n'est pas là. Je suis ici pour vous faire plaisir.

— Alors, faites ce que vous aimeriez, insista Malko.

La bouche s'abaissa de nouveau sur lui, mais, cette fois, une de ses mains disparut entre ses jambes et, très vite, il s'aperçut qu'elle se caressait furieusement, les yeux fermés.

Elle s'interrompt pour lui dire, les yeux dans les yeux :

— Tu vas bien jouir dans ma bouche. Ensuite, tu me violeras.

Replongeant sur lui, elle repartit dans sa fellation endiablée. Jusqu'à ce qu'il sente une formidable vague de plaisir monter de sa colonne vertébrale. Aussitôt, Monika lui serra violemment les testicules comme pour en extraire la dernière goutte de liqueur séminale. Revenu à la vie,

Fouad les regardait, les yeux hors de la tête, se disant qu'il avait fait le mauvais choix. À son tour, il quitta la plage avant, gagnant la plage arrière où s'était réfugiée Fawzia.

D'un coup, Monika lâcha Malko, se retourna, lui offrant ses reins, ce qu'il n'avait pas la moindre envie de refuser, encore ivre de plaisir.

Aussitôt, elle se mit à crier, d'une voix méconnaissable, les ongles griffant les coussins. Presque en même temps, Leila Kadouni surgit, pieds nus, un paréo de soie enroulé autour des reins, plutôt démaquillée. Elle jeta un regard tendre à Malko, puis échangea quelques mots en arabe avec Monika.

— Il paraît que vous êtes une brute ! dit-elle à Malko.

Elle rit.

— C'est une compliquée. J'espère que vous avez gardé un peu de force pour moi...

— Je croyais que vous étiez occupée ? dit-il.

— J'ai appris ce que je voulais d'Ahmed. Maintenant, j'ai envie de me désintoxiquer de ce gros porc...

— Vous savez où se trouve Tourya ?

— Oui.

— Où ?

Elle eut un sourire gourmand. Insatiable.

— Je vous le dirai tout à l'heure. Quand vous m'aurez fait oublier ma BA.

Elle redisparut à l'intérieur du *Nefta*.

La température était divine. Un cri sauvage se fit entendre, venant de l'arrière. La voix de Fawzia. Fouad s'était remis au travail.

Malko aperçut soudain un petit speed-boat qui arrivait droit sur eux avec plusieurs hommes à bord. D'un bond, il se leva et fila vers le cockpit, abandonnant Monika. Il y trouva Leila, agenouillée sur la moquette, la bouche pleine du sexe d'Ahmed, allongé sur une banquette, un membre si épais qu'elle avait du mal à le faire tenir entre ses lèvres. Elle leva la tête vers Malko, avec un regard interrogateur.

— Nous attendons des invités ? demanda-t-il.

Leila Kadouni n'eut pas le temps de répondre. Il y eut une série de détonations et une partie du pare-brise se volatilisa sous les impacts.

CHAPITRE XV

Instinctivement, Malko se jeta sur la moquette du cockpit, entraînant Leila avec lui. Bien leur en prit. Une seconde rafale balaya longuement les ouvertures latérales, les aspergeant de débris de glace et pulvérisant le radar. Ils entendirent des cris sur le pont, des piétinements de pieds nus et la porte latérale coulisssa violemment sur Fouad, les yeux hors de la tête. L'Arabe ouvrit la bouche, toussa, vomissant un jet de sang et s'effondra en travers de la porte, le dos troué par plusieurs projectiles. Leila Kadouni poussa un cri d'horreur.

— Qu'est-ce que c'est ? Ils sont fous !

Elle voulut se lever et Malko la força à s'aplatir sur le sol...

— Où est la radio ? demanda-t-il, il faut appeler au secours. Ce sont les hommes du commando de Tourya. J'étais certain qu'ils allaient de nouveau tenter quelque chose. Vous n'avez pas d'armes à bord ?

Ahmed, tassé à côté d'eux, roulait des yeux affolés. Il apostropha violemment Leila en arabe et elle le rabroua d'une phrase sèche. Le silence était retombé à l'extérieur. Qu'étaient devenues Monika et Fawzia ?

Leila était pâle comme une morte. Elle secoua négativement la tête :

— Non. Vous n'êtes pas armé ?

— Si, dit Malko, j'ai un pistolet. Eux, des armes de guerre. Cela ne fait pas le poids. Il faut d'abord faire le point.

Il essaya de voir ce qui se passait sur la plage avant. Impossible. Alors, il cria :

— Fawzia, Monika ! Ne bougez pas. Restez couchées.

Pas de réponse.

— La radio ne marche pas, dit Leila. D'ailleurs les Tunisiens n'ont aucune vedette d'interception. Il faut nous sauver...

— Bien, dit Malko, dites à l'équipage de lever l'ancre. C'est notre seule chance.

À quatre pattes, Leila Kadouni gagna l'arrière du cockpit, puis le petit couloir desservant les cabines de l'équipage et la cuisine. Malko tendit l'oreille. À l'extérieur, on n'entendait plus de bruit de moteur. Seul le clapotis de l'eau contre la coque meublait le silence. Il ne fallait surtout pas que les agresseurs prennent le cabin-cruiser à l'abordage afin de les achever à bout portant. Soudain, des cris de femmes

éclatèrent sur le pont, couverts par une nouvelle rafale. Les cris cessèrent net, remplacés par des gémissements atroces. Puis le ronflement brusque d'un puissant moteur.

Il perçut une violente discussion en arabe, puis Leila revint, toujours à quatre pattes.

— Ils ne veulent pas bouger, ils ont peur, dit-elle. Ils espèrent que nous allons tous être tués. Ils nous haïssent...

Ce n'était pas le moment de faire de l'agitation sociale.

— Je vais récupérer mon pistolet, et essayer de lever l'ancre, dit-il. Ne bougez pas.

Il plongea à toute vitesse vers la cabine avant où il avait laissé ses affaires. Il y faisait délicieusement frais et le magnétoscope Akaï continuait à passer un film porno. Il prit son pistolet et l'arma. Malko avisa un petit hublot et s'en approcha avec précaution. Dans son champ de vision, il aperçut le speed-boat, type Riva.

Celui-ci se dirigeait droit vers le *Nefta*, à petits coups de moteur. Un homme était debout à l'arrière, en maillot sombre, avec des lunettes noires, serrant un pistolet-mitrailleur Skorpion. Un second, agenouillé sur la plage avant, braquait une Kalachnikov sur le bateau de Leila, des étuis de toile contenant des chargeurs protégeant son torse. Il arborait aussi une ceinture militaire en toile à laquelle pendaient plusieurs grenades... Mais, surtout, ce qui paniqua Malko ce fut un filet de grosse corde du type qu'on utilise pour recueillir les naufragés, terminé par d'énormes crochets !

Ils se préparaient à prendre le *Nefta* à l'abordage. Une fois à bord, Malko et Leila étaient perdus.

Le skipper était en train de manœuvrer pour se rapprocher du *Nefta*. Malko distingua un troisième homme accroupi sur le plancher du Riva en train de préparer quelque chose. Tous sur leurs maillots, portaient des gilets pare-balles. Une vraie expédition militaire.

Le speed-boat était maintenant presque parallèle au gros bateau. Il ne restait plus que quelques manœuvres à effectuer pour qu'ils soient bord à bord et qu'ils puissent lancer leur filet. Ensuite, en quelques secondes, ils seraient sur le pont et nettoieraient tout à la grenade...

Fébrilement, Malko dévissa la fermeture du hublot. Il n'avait pas été ouvert depuis longtemps et refusait obstinément de bouger. Malko, se servant du canon de son pistolet comme levier, parvint enfin à l'écarter ; hélas, il grinça horriblement. Attirant l'attention des hommes du speed-boat, Malko eut juste le temps de tirer une fois au jugé, avant qu'une rafale de Skorpion ne balaye la coque. Des balles pénétrèrent dans la cabine, fracassant un tableau et s'enfonçant dans le mur. Au même moment, Ahmed, les yeux hors de la tête, dévala l'escalier et se précipita vers Malko, tentant de le désarmer.

— *Give them the money*, hurla-t-il. *Don't fight*⁽¹⁶⁾ !

Malko le repoussa brutalement et lui jeta :

— *They don't want the money, they want to kill us*⁽¹⁷⁾...

Terrifié, l'Arabe se laissa tomber sur le lit, en pleine crise de nerfs. Une autre rafale claqua et une balle siffla à l'intérieur. Malko avait raté sa surprise. Prudemment, il referma le hublot et le verrouilla. Inutile que les autres y balancent une grenade incendiaire. Puis il se rua dans l'escalier. Leila n'avait pas changé de position, allongée sur la moquette. Le corps de Fouad gisait toujours en travers de la porte. La brise marine balayait le cockpit, pénétrant par les glaces brisées. Aucun signe de Fawzia et de Monika.

— Ils essayent de nous prendre à l'abordage, dit Malko, il faut partir avant. L'équipage ne veut toujours rien savoir ?

— Rien ! dit Leila. Fawzia est blessée, je l'entends appeler. C'est horrible !

— On ne peut pas aller la chercher, dit Malko. Trop dangereux. Ils tiennent le pont sous leur feu. Vous savez faire marcher ce bateau ?

— Oui.

— Bien, je vais tenter de gagner l'avant pour détacher la chaîne d'ancre. Mettez les moteurs en route. Dès que je vous crierai OK, foncez ! Nous devons être aussi rapides qu'eux... Je passe de l'autre côté.

Il fit coulisser doucement la porte de tribord et risqua un œil. Rien. Le speed-boat se trouvait à bâbord. Il se glissa vivement dehors, protégé par la masse du cockpit et de la plage avant, continua sa progression, courbé en deux. La mer était absolument vide autour d'eux et la côte, une ligne lointaine. Ils avaient bien choisi le lieu de leur agression... Tout à coup, il entendit une exclamation en arabe derrière lui et se retourna... Le Riva venait de faire le tour, à vitesse réduite. L'homme à la Kalachnikov était debout, en équilibre, le filet à la main, se préparant à le lancer. Malko et lui se virent au même moment.

Malko réagit le premier, roulant sur lui-même, afin de se mettre à l'abri de la plage avant et tirant en même temps. L'autre poussa un cri, tituba et retomba, empêtré dans le filet. Aussitôt, une autre Kalachnikov ouvrit le feu, balayant le flanc du cabin-cruiser là où Malko s'était trouvé quelques secondes plus tôt. Les éclats de bois jaillirent dans tous les sens, des balles ricochaient sur le bastingage. Malko se trouva soudain nez à nez avec Monika, les yeux grands ouverts, le corps pendant hors du sundeck. Criblée de balles. Son petit doigt manquait, arraché par un projectile...

Derrière lui, il entendait les interjections furieuses des agresseurs en train de venir en aide à leur complice. Posant son pistolet qui le gênait, Malko se rua vers la chaîne d'ancre et s'allongea à l'abri relatif du cabestan.

Il appuya sur le déclencheur et le moteur électrique se mit à ronronner. Avec une sage et exaspérante lenteur, la chaîne commença à remonter, maillon par maillon. Derrière lui les hurlements redoublèrent. Jamais il n'aurait le temps de remonter l'ancre, il y avait trop de fond ! Déjà, le Riva se rapprochait dans un jaillissement d'écume. Du coin de l'œil, Malko eut le temps de voir le filet en désordre, et celui qu'il avait touché, allongé sur le dos, les mains crispées sur son ventre, puis, il plongea de l'autre côté du sun-deck, au moment où la Kalashnikov recommençait à tirer. Les balles ricochèrent sur la chaîne avec des miaulements furieux, déchirèrent un peu plus le pont et, soudain, l'ancre cessa de remonter.

Un projectile avait endommagé le moteur électrique !

Pas question d'aller le réparer sous ce déluge de balles. Malko récupéra son pistolet au passage et courut, courbé en deux, vers la porte coulissante bâbord. Il s'arrêta net. Fawzia était couchée en chien de fusil dans l'étroit passage, trois balles dans le dos dont une dans les reins, mais encore vivante.

Malko la prit sous les aisselles et elle poussa un hurlement de douleur. Déjà, le speed-boat était en train de manœuvrer. Malko ne disposait que de quelques secondes. Réunissant toutes ses forces, il tira la blessée vers la porte. Elle se mit à hurler sans discontinuer. Malko cria pour couvrir le bruit de sa voix.

— Leila, ouvrez, vite !

Le Riva arrivait dans son dos. Si la jeune femme n'entendait pas ou avait trop peur, il était mort. Il se retourna et tenant son pistolet à deux mains, visa le skipper du Riva. Celui-ci vit son geste et fit un violent écart qui empêcha l'homme à la Kalachnikov de tirer. La porte coulisssa enfin et Malko s'effondra à l'intérieur, traînant Fawzia dans un concert de hurlements. Leila referma aussitôt et dit :

— Vous n'avez pas pu remonter l'ancre ?

Ahmed était revenu de la cabine. Tassé sous la table, gris de peur, il regardait alternativement le cadavre de son ami et les traits crispés de douleur de Fawzia. Lui ne pouvait être d'aucun secours.

— La chaîne d'ancre est coincée, dit Malko. Il faut tenter de partir quand même, sinon ils vont nous incendier s'ils voient qu'ils ne peuvent pas aborder. Une fois le bateau en feu et nous à la mer, ils nous tireront comme des pigeons...

— Mais l'ancre ?

— On va bien voir ! Essayez de descendre Fawzia dans la cabine avec Ahmed. Elle sera plus à l'abri.

La fin de sa phrase se perdit dans le bruit de détonations. Les balles s'enfonçaient de tous les côtés, achevant de pulvériser les dernières glaces. Le compas vola en éclat et un morceau de bois arraché à la barre s'enfonça dans le bras de Malko. Debout sur le Riva, le tueur les

arrosait... Du coin de l'œil Malko comprit la manœuvre. Le second était maintenant à l'arrière et se préparait à lancer son filet... Lui-même ne pouvait riposter sans prendre un risque mortel.

Essayant de rester hors de l'angle de tir du Riva, il se hissa juste assez pour mettre un moteur en route. Il entendit le ronron du diesel avec soulagement. La commande au point mort, il donna un coup d'accélérateur, puis revint au minimum. Plusieurs balles claquèrent près de sa tête et Leila qui venait de remonter de la cabine avant cria :

— Ils ont accroché le filet !

Malko se retourna. Trois crochets étaient pris dans le bastingage. C'était une question de secondes. Il pressa le démarreur du second moteur. Avec un seul, il n'aurait pas assez de puissance pour arracher l'ancre. « Vlouf-vlouf-vlouf ! » le diesel ne voulait rien savoir. Il recommença, la sueur au front, s'attendant à chaque seconde à voir surgir une tête à la hauteur du pont. Le moteur ne réagissait toujours pas. Il était en train de le noyer !

Désespérément, il enclencha la marche arrière et mit les gaz à fond, pour gagner quelques secondes. Le cabin-cruiser recula et stoppa dans un hurlement de moteurs, retenu par l'ancre. Mais les gens du Riva n'avaient pas pu sauter sur le filet.

— Appuyez sur le bouton jaune pour coupler les deux moteurs ! cria Leila derrière lui.

Malko inspecta le tableau de bord, mit plusieurs secondes à repérer le bouton jaune et l'enclencha. Les deux moteurs sur « neutral », il accéléra, puis coupa. Le compte-tours du moteur droit monta enfin d'un coup et redescendit, se stabilisant à mille. Les deux moteurs tournaient.

— Accrochez-vous ! ordonna-t-il.

Malko ne pouvait pas voir le Riva. Levant le bras, il prit dans la main droite les deux commandes des moteurs et les abaissa à fond en même temps, déchaînant la puissance maximum. Malgré l'inertie de son poids, le cabin-cruiser fit un bond en avant. Une seconde, deux secondes, cinq. Malko guettait l'instant où la chaîne d'ancre serait tendue au maximum. Qu'allait-il se passer ?

« Broom ». Il y eut une explosion, suivie de plusieurs claquements secs, puis un choc qui ébranla tout le bateau. À côté de lui, Leila poussa un hurlement. Malko crut un instant qu'une grenade avait atteint le cockpit. Puis le *Nefta* s'élança en avant, l'étrave hors de l'eau ! Il avait réussi. Sortant de son abri, il se pencha sur le bastingage et comprit ce qui s'était passé.

Sous la pression des moteurs, la chaîne, toujours accrochée à l'ancre et au cabestan, avait d'abord balayé une partie du bastingage. Puis, elle s'était rompue et le morceau resté accroché au *Nefta* avait frappé le coin du cockpit. Le cabestan était en partie arraché avec le pont avant,

mais les deux moteurs tournaient rond. Dans une demi-heure ils seraient à Sidi-Bou-Saïd. Malko regarda le Riva immobile, dont la silhouette diminuait. Soudain, du cockpit, Leila poussa un hurlement et tendit le bras vers l'autre côté du cabin-cruiser.

- — *Chouf ! Chouf !*⁽¹⁸⁾

Dans son émotion, elle reprenait l'arabe. Malko suivit la direction de son regard et sentit son estomac se rétrécir. Le filet était toujours accroché au bastingage arrière. Une tête venait d'apparaître à la hauteur du pont. Suivie du canon d'une arme. Ils avaient emmené avec eux un de leurs agresseurs... Ce dernier acheva de se hisser à bord, révélant une ceinture où pendaient plusieurs grenades.

Il allait pouvoir incendier le bateau et les tuer tous, puis rejoindre ses complices qui arrivaient déjà. Malko demeura figé. Son pistolet était resté dans le cockpit.

L'homme, un jeune Arabe, se redressa, Kalachnikov à la hanche, accroché à l'épaule par une courroie, et avec un sale sourire fit signe à Malko de lever les bras. Il avait envie de s'amuser. Malko n'hésita qu'une fraction de seconde. À cette distance, une rafale pouvait le couper en deux. Dans le lointain, il voyait le Riva revenir à la charge... Tout ce qu'il avait fait n'avait servi à rien. Il allait mourir avec les survivants du cabin-cruiser. Tranquillement, l'Arabe, son arme coincée dans son aisselle, prit une grenade à sa ceinture et la dégoupilla. Malko aperçut une bande rouge indiquant un engin incendiaire.

L'homme leva le bras, visant le panneau arrière où se trouvaient les moteurs. Tout allait sauter.

CHAPITRE XVI

Malko observait le tueur. Il se dit que perdu pour perdu, il fallait au moins tenter quelque chose. Il avait à peu près une chance sur dix mille de récupérer la grenade au vol et de mourir quelques minutes plus tôt que prévu. La gorge nouée, il plongea en avant. Le tueur, au lieu de lancer son engin incendiaire la passa dans la main gauche, et de la droite il dirigea le canon de la Kalachnikov sur Malko et appuya sur la détente. À cette distance, il pouvait se permettre de viser au jugé.

À la seconde précise où il appuyait sur la détente, le cabin-cruiser sembla plonger du nez dans l'eau comme s'il avait heurté un obstacle invisible, passant de vingt nœuds à deux ou trois. Le ralentissement fut si brutal que le tueur partit en avant, déséquilibré, tout en appuyant sur la détente de son arme. Mais sa rafale se perdit entre la mer et le ciel. Il heurta le bastingage, pivota sur lui-même et, sans lâcher sa grenade, bascula par-dessus le tableau arrière du cabin-cruiser.

Malko, lui-même déséquilibré, dut se raccrocher à la porte du cockpit pour ne pas tomber. Il y eut une explosion sourde dans le sillage du bateau et un geyser liquide. La grenade venait d'exploser, déchiquetant son propriétaire. Malko pénétra dans le cockpit et se heurta à Leila. C'est elle qui avait eu la présence d'esprit de couper brutalement les moteurs.

En toute hâte, il remit la puissance et le cabin-cruiser repartit à sa vitesse maximum. Il était temps, le Riva les talonnait. Il y avait encore deux hommes valides à bord, décidés à poursuivre leur mission. Un moment, Malko caressa l'espoir qu'ils allaient s'arrêter pour récupérer ce qui restait de leur ami, mais ils ne ralentirent même pas en passant au-dessus de la tache rouge marquant l'endroit où il avait été déchiqueté. Il se retourna vers Leila Kadouni.

— Allez dire à l'équipage de dégager le filet. Cela nous retarde.

Elle disparut à l'arrière. La tête d'Ahmed apparut au ras de l'escalier, le regard plein d'horreur.

— *They are gone ?*

— *Yes*, dit Malko. *How is the girl ?*

L'Arabe eut une mimique expressive.

— *Bad Very bad.*

— *Go and watch her*, intima Malko.

L'Arabe redescendit. Leila avait fini par convaincre les deux marins de sortir de leur trou. Ils s'affairaient à l'arrière pour dégager le filet. Il corrigea légèrement le cap, filant sur Sidi-Bou-Saïd. Ils en étaient encore éloignés d'environ cinq milles nautiques. Il sortit sur le pont, enjambant le cadavre du malheureux Fouad, et le vent lui fouetta agréablement le visage.

Le cabin-cruiser avait piteuse allure, les vitres brisées, criblé d'impacts. C'était un miracle que les moteurs n'aient pas été atteints. Il regarda vers l'arrière, et de nouveau l'angoisse lui serra la gorge.

Le Riva fonçait droit sur eux, laissant un sillage blanc. C'était une bête, un long fuseau avec des moteurs de quatre cents chevaux, capables de le tirer à plus de trente-cinq nœuds. Eux dépassaient difficilement vingt-cinq, en admettant que les moteurs n'aient pas souffert de l'arrachement de l'ancre. Le Riva allait immanquablement les rattraper avant Sidi-Bou-Saïd, ou, au mieux, en entrant au port. Or, Malko n'avait que son pistolet avec quelques cartouches. Il avait affaire à un commando suicide. Ils iraient jusqu'au bout. Leur acharnement le montrait. D'ailleurs, qu'avaient-ils à craindre des trois policiers tenant le poste de police de Sidi-Bou-Saïd ? Ceux-ci n'avaient que des armes de poing. Aucune vedette. La plus proche était à Bizerte, deux heures de mer ! Ils pourraient mettre le port à feu et à sang tranquillement... et liquider Malko et Leila. Celle-ci le rejoignit, regardant le bateau de leurs poursuivants. Il vit des larmes perler à ses yeux. Malko guettait anxieusement le ronron des moteurs. Il lui semblait de temps en temps percevoir comme un raté.

Le Riva se rapprochait. De lui, on n'apercevait que sa longue étrave jaune dressée comme un squal. Les deux hommes à l'abri du cockpit étaient invisibles. Tirer au pistolet sur la coque c'était comme attaquer un requin avec une fronde...

Inexorablement, la distance diminuait entre les deux navires. Malko regarda de nouveau la côte. La résidence de l'ambassade des États-Unis, perchée sur une colline à l'est de Sidi-Bou-Saïd, scintillait de toutes ses terrasses blanches. Peut-être que le diplomate observait en ce moment même la course de ces deux bâtiments, modeste distraction de cette fin d'après-midi...

Malko avait maintenant la certitude qu'aller à Sidi-Bou-Saïd signifiait une mort certaine. En admettant même que les autres ne les rattrapent pas avant. Contre leurs armes et leurs grenades, ils n'avaient aucune chance. Soudain, Malko prit la barre et la tourna vers bâbord, changeant le cap de trente degrés. Leila sursauta.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je mets le cap sur le Palais de Carthage, expliqua Malko.

Leila Kadouni le fixa, stupéfaite.

— Mais c'est une zone formellement interdite à la navigation. Les

gardes sont autorisés à tirer sans sommation sur les navires qui pénètrent dans le périmètre interdit !

— Justement, expliqua Malko. Ils vont tirer sur nous, mais ils vont aussi tirer sur nos poursuivants. Comme nous sommes mieux protégés qu'eux à cause de la taille du bateau, nous avons une chance de nous en sortir. Il y aura évidemment un moment difficile à passer. Peut-être que nos poursuivants vont faire demi-tour. En tout cas, ils auront des adversaires sérieux...

Le changement de cap effectué, Malko regarda grandir l'esplanade de ciment qui protégeait, face à la mer, les jardins de la résidence du chef de l'État. Il en était encore à deux kilomètres, mais déjà il pouvait voir des soldats courir dans tous les sens. Des gardes observaient en permanence la mer à la jumelle. Leur changement de cap n'était pas passé inaperçu... Derrière, le Riva avait fait de même. La distance qui les séparait diminuait sans cesse. Malko avertit Leila :

— Ils vont certainement tirer sur nous. Rejoignez les autres dans la cabine. Avant, allez chercher ma chemise. Je vais l'attacher à l'avant pour tenter de leur faire comprendre que nous avons pas de mauvaises intentions.

Leila plongea dans les entrailles du *Nefta* et réapparut avec la chemise de Malko. Celui-ci alla l'attacher au mât-radio et revint aux commandes.

L'équipage était reparti se terrer à l'arrière. Malko, à la barre, ne quittait pas des yeux les préparatifs du combat, à terre. Soudain, les détonations sèches couvrirent le bruit des moteurs. Le Riva avait accéléré et arrivait à leur hauteur. Un de ses occupants tira une rafale de Kalachnikov, dans l'espoir d'atteindre leur réservoir de carburant. Leila repassa devant Malko et plongea dans l'escalier de la cabine.

— J'ai prévenu l'équipage ! cria-t-elle. Faites attention.

La côte se rapprochait. Malko vit soudain clignoter furieusement un projecteur portatif. C'était du morse et il ne comprit pas. Sûrement l'injonction de faire demi-tour. Trente secondes plus tard, il franchissait la balise marquant la limite de la zone interdite, le Riva à ses côtés... Il n'eut pas longtemps à attendre. Plusieurs geysers jaillirent juste devant et à gauche de l'étrave du cabin-cruiser. De la côte, on tirait sur lui à la mitrailleuse de « 50 ». D'ailleurs, il en perçut les « poum-poum-poum » sourds et lents apportés par le vent... Le Riva fit un brusque écart et se mit à zigzaguer, se rapprochant encore de lui.

Malko avait la gorge nouée. Sans qu'il ait entendu les coups de feu, plusieurs impacts apparurent dans le bois à côté de sa tête, venant du Riva. Il était vraiment pris entre deux feux. De nouveau, des geysers apparurent devant lui, puis les lambeaux de chemise blancs disparaurent, hachés par des projectiles. Son message n'avait pas été

reçu... Le Riva continuait ses zigzags, ses occupants riant comme des forcenés. Il lui restait un kilomètre à parcourir. Il essaya de ne pas penser aux dégâts que pouvaient causer une balle de calibre « 50 »... Un petit bateau se détacha de la rive, plein de soldats. Prudemment, Malko se baissa derrière la barre. Il était temps. Une seconde mitrailleuse ouvrit le feu, prenant le cabin-cruiser à revers. Il sentit le choc des balles explosives secouant la coque, puis une explosion sourde secoua le bateau et une odeur de brûlé s'éleva de l'arrière. Il n'eut pas longtemps à se demander ce qui arrivait. Avec un ensemble touchant, les deux compte-tours basculaient vers le zéro. Les moteurs étaient atteints. Au même moment, il entendit des cris et des appels à l'arrière. Le pont sembla se soulever sous la pression d'une énorme colonne de feu et de fumée noire, emportant un des hommes d'équipage...

Le cabin-cruiser filait sur sa lancée, moteurs en flammes. Il était encore à quatre cents mètres du bord et les mitrailleuses continuaient à tirer.

Leila Kadouni surgit de l'escalier, les traits déformés par la terreur.

— Nous coulons ! cria-t-elle. Il y a des trous dans la coque.

C'était complet. Malko n'avait pas le temps de commenter. Il surveillait l'étrave du Riva qui avait effectué un virage à 90° et fonçait sur eux pour les achever... Sa coque basse offrait moins de prise aux mitrailleuses du rivage. Soudain, le long bateau sembla de désintégrer dans une explosion fabuleuse. À sa place, il n'y eut plus qu'une boule de feu et de fumée montant droit vers le ciel. Malko vit une torche vivante sauter par-dessus bord et disparaître dans l'eau. L'étrave avança encore un peu puis, doucement, commença à s'enfoncer dans l'eau. Ils étaient enfin débarrassés de leurs adversaires principaux. Malko prit Leila par le bras.

— Vite, il faut quitter le navire !

— Mais nous sommes encore loin du bord...

— C'est trop dangereux de rester, ils vont s'acharner à le couler. J'espère qu'ils ne tireront pas sur nous quand nous serons dans l'eau. Prévenez l'équipage. Remontons Fawzia.

— Elle ne va pas supporter le choc, elle est mourante.

— Espérons que cela ira, dit Malko.

Il descendit et, avec l'aide d'Ahmed et Leila, parvint à traîner Fawzia dans l'escalier, et à lui enfiler un gilet de sauvetage. La jeune femme râlait, exsangue. Ahmed roula des yeux affolés.

— *I can't swim*⁽¹⁹⁾ ! dit-il.

Malko lui jeta un gilet de sauvetage.

— Avec ça, vous flotterez !

Celui-là se souviendrait de sa partouze en mer. Il passa maladroitement sa mae-west. Les coups sourds des mitrailleuses lourdes continuaient à ébranler le bateau. Les soldats tunisiens se

croyaient à Stalingrad, s'acharnant sur le malheureux cabin-cruiser à la dérive. La chaleur de l'incendie était de plus en plus insupportable, mais, au moins, la fumée les protégeait des tireurs déchaînés. Cependant, à chaque seconde, une balle incendiaire pouvait toucher les réservoirs de mazout et le *Nefta* connaîtrait le sort du Riva.

— Allons-y, dit Malko. Tous ensemble.

Il glissa son pistolet extra-plat dans son maillot. Inutile de l'abandonner. Profitant d'une accalmie, il chargea Fawzia sur son épaule, fonça vers le bastingage, l'enjamba et se laissa tomber dans l'eau. Quand il revint à la surface, il aperçut la tête de Leila à quelques mètres de lui. Le cabin-cruiser avait encore dérivé et se trouvait à une quinzaine de mètres. Heureusement : les traceuses continuaient à s'enfoncer dans la coque. Tout ce qui avait un fusil s'en donnait à cœur joie ! Malko nagea pour se rapprocher de Leila, traînant Fawzia inanimée, flottant dans la mae-west. Ahmed barbotait à côté, muet de terreur.

— Vous êtes OK ? cria Malko à Leila.

— Ça va, fit-elle. Restons ensemble et...

Une détonation assourdissante lui coupa la parole. Les réservoirs du cabin-cruiser venaient d'exploser et le mazout enflammé retombait en gerbe autour d'eux. Ahmed en reçut sur les épaules et se mit à hurler de douleur. Malko sentit que Fawzia ne réagissait plus. Pauvre fille, pour elle aussi, son embarquement pour Cythère se terminait mal. Il continua malgré tout à soutenir son visage hors de l'eau. Des balles traçantes passèrent au-dessus de sa tête, visant l'épave en train de couler. Les soldats continuaient à tirer comme des fous, complètement hystériques.

Malko vit un bateau approcher, chargé de soldats en uniformes gris, armes braquées.

— Appelez-les, demanda-t-il à Leila, qu'ils ne pensent pas que nous voulons fuir.

La jeune femme se mit à hurler en arabe et le bateau se dirigea vers eux. Malko entendait leurs voix excitées. Enfin, il vit plusieurs visages penchés sur lui, des fusils braqués et on le hissa à bord de l'embarcation. Ils lui prirent son pistolet et le bourrèrent de coups de crosse, en dépit des protestations indignées de Leila qui n'arrêtait pas de réclamer le général Marchana. Les soldats s'en moquaient comme de leur premier burnous. On les coinça au fond du bateau et Ahmed qui protestait d'une voix aiguë qu'il était le délégué de la Ligue Arabe pour Bahrein perdit toutes ses incisives d'un coup de crosse. Malko regarda une dernière fois l'épave en train de couler. Ils l'avaient échappé belle. Quelques contusions, ce n'était pas trop payé. Cela faisait quand même sept morts de plus... Sur la rive, des dizaines de soldats armés jusqu'aux dents les attendaient, l'air farouche.

— Prenez encore un peu de thé !

Le capitaine de la Garde nationale ne savait que faire pour se rendre agréable. Il avait quand même fallu trois quarts d'heure pour mettre la main sur le général Marchana. Enfin Malko et Leila avaient été blanchis. Quant au malheureux délégué de la Ligue Arabe, il avait demandé un taxi pour se faire conduire au *Hilton*, jurant qu'on ne l'y reprendrait plus !

Les vedettes de la Garde nationale avaient sillonné la zone du combat sans trouver aucune trace des occupants du Riva. Des hommes grenouilles allaient plonger pour fouiller l'épave et chercher à recueillir le maximum d'informations. Bloqué par les embouteillages, le général Marchana ne serait pas là avant une bonne heure...

Malko regarda sa djellaba blanche sous laquelle il était nu. Leila avait le visage marqué par ce qu'elle avait subi, de grandes poches noires sous les yeux. Il réalisa soudain qu'elle ne lui avait pas dit l'essentiel. Où se trouvait Tourya ?

— Que vous a appris votre Arabe ? demanda-t-il. Vous alliez me le dire quand nous avons été attaqués.

— C'est vrai, dit-elle. C'est tellement étonnant que j'ai du mal à le croire. Pourtant, il l'a reconnue formellement sur la photo.

— Dites ?

— Ahmed a vu Tourya il y a deux jours. Il est très lié avec le délégué du Qatar, grand amateur de femmes. Ce dernier l'avait invité pour lui montrer sa dernière « acquisition », une fille ravissante qu'il avait louée pour la durée de son séjour à Tunis. C'était Tourya. Se faisant passer pour tunisienne... Elle vit au *Hilton* depuis plusieurs jours, sous la protection des gardes du corps de l'émir, délégué du Qatar.

C'était insensé ! Penser que Malko l'avait cherchée dans tout Tunis et qu'elle se trouvait à quelques mètres de lui. En toute impunité. On ne vérifiait jamais l'identité des femmes qui se trouvaient avec les dignitaires arabes. C'eût été insultant...

— Mais comment s'est-elle introduite dans ce circuit ? demanda-t-il.

— Je l'ignore. Mais, il y a des tas d'intermédiaires qui cherchent sans cesse des filles pour les Arabes riches de passage à Tunis ou ceux de la Ligue Arabe qui s'ennuient à mourir loin des casinos.

Malko réfléchissait, réchauffé par son thé à la menthe. La Libyenne était vraiment très forte : aller se mettre sous la protection de ses pires ennemis, au nez et à la barbe des Services tunisiens... Avec un téléphone, elle pouvait tranquillement diriger ses affaires de l'hôtel.

Le général Marchana, en sueur, accompagné d'un officier de la Garde, débarqua enfin. Il serra chaleureusement la main de Malko et s'excusa pour la brutalité de ses hommes.

— Vous auriez pu être tué, remarqua-t-il. Vous avez de la chance qu'ils soient mal entraînés... Pourquoi ce massacre ?

— Parce que nous avons retrouvé la piste de Tourya, dit Malko. Elle l'a appris et a décidé de nous éliminer avec le témoin qui pouvait la reconnaître. Ce que nous ignorons encore, c'est comment elle a été mise au courant.

Le général écouta, figé, les révélations de Malko. Lui aussi semblait abasourdi. Il se gratta le cou, pensivement.

— C'est très ennuyeux. Celui chez qui elle est se trouve être un des roitelets les plus riches et les plus susceptibles du Moyen-Orient. Il est sur le point de signer un énorme contrat avec la Tunisie. Si jamais il y a eu une erreur et que la fille ne soit pas Tourya, les conséquences seront très graves pour mon pays et pour moi, ajouta-t-il avec un sourire triste.

Toujours les atermoiements arabes. Les Israéliens pilonnaient le Liban depuis une semaine et les Arabes n'étaient pas encore parvenus à se mettre d'accord sur ce qu'il fallait faire. Dès qu'il s'agissait d'action, ils étaient totalement inhibés. Malko regarda le général avec sympathie et annonça :

— Je comprends vos scrupules. Je n'ai pas les mêmes. Il me faut Tourya. Trop de gens sont morts à cause d'elle.

— Attendons qu'elle quitte le *Hilton*, nous la cueillerons à la sortie. Je vais faire cerner l'hôtel, surveiller son téléphone. Elle sera impuissante. Tant que l'émir s'oppose à son arrestation, nous sommes paralysés. Ils ont tous encore des harems... L'hospitalité est un devoir sacré.

Malko se leva, empêtré dans les pans de sa djellaba.

— Général, dit-il, nous avons tous intérêt à trouver Tourya. Mettez seulement en place une surveillance stricte autour du *Hilton*, qu'elle ne puisse pas s'enfuir et je me charge du reste. Avant demain matin, elle sera entre nos mains et nous saurons enfin ce qu'elle complotait.

CHAPITRE XVII

Le hall du *Hilton* parut différent à Malko, bien que le décor soit exactement le même : les moustachus étalés dans les fauteuils, pratiquement pas de femmes, quelques touristes. Il venait de se renseigner. Le délégué du Qatar occupait une douzaine de suites et de chambres au sixième étage, du côté de la piscine. Il n'avait aucune heure régulière et le personnel des chambres avait l'interdiction formelle de pénétrer dans ses appartements. On laissait les plateaux à l'extérieur, on ne faisait pas les chambres et on nettoyait quand il avait quitté l'hôtel. Le directeur du *Hilton* veillait à ce que personne ne le dérange.

Malko entra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du sixième. Il avait eu le temps de se changer et de reprendre une allure plus normale, après sa dernière mésaventure.

Sur les trois routes menant au *Hilton*, des voitures du général Marchana étaient embusquées avec le signallement de Tourya. Plusieurs de ses hommes étaient au bar et dans le hall. Aucun n'avait reçu l'autorisation de monter dans les étages. C'était le job de Malko.

L'ascenseur s'arrêta au sixième. Malko en sortit et tourna à droite. Le couloir faisait un Z. Dans la dernière partie du Z, il se trouva nez à nez avec un moustachu qui sauta sur ses pieds et lui barra la route en disant quelques mots d'arabe. Malko arbora son plus beau sourire pour dire :

— *I'm going to 655.*

L'autre secoua la tête, sans bouger. Il devait peser cent cinquante kilos et ne parlait visiblement pas anglais. Comme Malko demeurerait immobile, il jappa quelque chose et un second gorille tout aussi impressionnant surgit du couloir. Avec un gracieux sourire, il prit Malko par le bras et le reconduisit sans douceur jusqu'à l'ascenseur, attendant que la cabine soit là pour l'y enfourner... Ivre de rage, Malko appuya sur le bouton du quatrième. Le général Marchana avait raison, ce n'était pas la bonne méthode. De sa chambre, il appela le standard.

— Je voudrais parler à l'émir du Qatar, c'est très important.

Il y eut un silence médusé à l'autre bout du fil puis la standardiste annonça :

— Je vais essayer de vous le passer. Cinq minutes plus tard, elle

rappela.

— Impossible, l'émir ne prend aucune communication.

Malko, édifié, raccrocha, se disant au moins que s'il ne pouvait atteindre Tourya, elle était coincée, elle aussi, dans son rôle de pute... Il ne savait même pas dans quelle chambre elle se trouvait. Tourya savait qu'elle ne pourrait pas éternellement maintenir cette situation. Donc, elle avait dû prévoir quelque chose. Il restait une seule solution : attendre la nuit et prendre les gardes du corps par surprise. Pour cela, il avait besoin de Jonathan le Fossoyeur. Il ne se sentait pas de taille à affronter tout seul les deux moustachus.

*

* *

Jonathan le Fossoyeur, sans son chapeau, ressemblait à un oiseau de proie déplumé. Ses étonnants yeux bleus ressortaient encore plus. Malko loucha sur ses biceps dessinés par le tissu de ses manches. Impressionnant. L'Américain avait même rentré assez son ventre pour qu'on ne voie pas trop le 357 Magnum collé contre son estomac. Les deux hommes attendaient l'ascenseur sur le palier du quatrième. Il était minuit et demi, et le *Hilton* dormait. L'Américain essayait de ne pas faire exploser sous la pression de ses muscles sa tenue de garçon d'étage. Malko n'avait pas demandé comment il se l'était procurée. L'unique astuce pour parvenir jusqu'à un des deux gorilles sans trop de dégâts.

Ensuite, les deux moustachus neutralisés, il n'y avait plus qu'à ouvrir toutes les portes jusqu'à ce qu'ils tombent sur Tourya. Ils enlevaient la Libyenne et la livraient aux hommes du général Marchana surveillant le *Hilton*.

L'ascenseur arriva enfin.

— Allons-y, dit Malko.

Jonathan le Fossoyeur fit le tour par l'escalier de service. Malko bloqua la porte de l'ascenseur, un œil à sa montre. Ils avaient chronométré le temps nécessaire pour monter deux étages. Le temps écoulé, il pénétra dans la cabine et appuya sur le bouton. Quelques secondes plus tard, il débarquait au sixième. Le couloir était absolument silencieux, mais il y régnait une odeur bizarre qu'il n'identifia pas immédiatement... La main à portée de la crosse de son pistolet, il avança doucement, franchissant le premier coude du Z. Personne.

Baissant les yeux, il aperçut soudain deux pieds. Quelqu'un était allongé sur le sol, dans le couloir, après le coude. C'était génial que les moustachus se soient endormis. Il avança avec précaution et s'arrêta net. C'était bien un des gardes du corps qui était allongé en travers d'une porte, sur le dos, les bras en croix. Seulement, il ne dormait pas. Il était tout à fait mort, tué d'une balle dans la tête.

Malko n'eut pas le temps de poser de questions. La silhouette de Jonathan le Fossoyeur venait de surgir du bout du couloir. 357
Magnum au poing. Il s'approcha, vit le cadavre, et jeta un regard interrogateur à Malko :

— *Holy shit ! C'est une épidémie.*

Ils se fixèrent quelques secondes sans comprendre puis Jonathan le Fossoyeur tira Malko vers le fond du couloir. À peine l'eurent-ils franchi que Malko tomba en arrêt devant un second moustachu, allongé par terre, tout aussi mort que le premier, une balle également en plein front. Le sang s'écoulait encore de la blessure.

— Qui les a tués ? fit Malko.

— Ils étaient comme ça quand je suis arrivé, fit l'Américain.

Le couloir était toujours aussi calme. Malko réalisa soudain ce qui se passait. Une fois de plus, ils venaient d'arriver trop tard. Il a essayé toutes les portes. La troisième était ouverte, et la chambre, vide. Il y avait encore des affaires de toilette dans la salle de bains et quelques robes pleines de broderies dans la penderie. Malko huma l'air. Il n'y avait pas à s'y tromper. C'était le parfum de Tourya, celui qu'il avait respiré dans le bateau de Ian Parker. Jonathan le Fossoyeur venait de pénétrer dans une autre pièce. Il appela Malko. Celui-ci arriva aussitôt : l'Américain était en train de remettre sur pied une vieille Arabe en pleurs, ridée comme une centenaire, le visage couvert de sang. Elle s'accrocha à eux, en vomissant un flot de paroles. La suite était assez grande, dans un désordre inouï. Des valises Vuitton partout, des magazines, une chaîne Akaï, des piles de films, des paquets pas défaits, des bouteilles de whisky vides. Incontestablement, la tanière de l'émir... Seulement, ce dernier avait disparu...

— Elle a kidnappé l'émir ! explosa Malko.

Il se rua vers l'ascenseur, suivi de Jonathan le Fossoyeur. La vieille Arabe les suivit, hurlant comme une sirène.

Le hall du *Hilton* était désert, mis à part plusieurs hommes discutant avec animation, près de la porte à tambour. Malko arriva sur eux en courant.

— Quelqu'un est sorti ?

Ils n'eurent pas le temps de répondre. Une voiture démarra en trombe à l'extérieur et passa devant eux. Par la glace ouverte, Malko aperçut le visage crispé de Tourya au volant, et une masse blanchâtre tassé sur l'autre siège avant qui devait être l'émir du Qatar. Du coup, les spectateurs retrouvèrent la parole.

— C'est l'émir, cria le portier, elle a enlevé l'émir. Elle a dit que si on essayait de l'arrêter, elle le tuait !

Tourya les avait pris de vitesse. Ce n'était pas à cause de Malko qu'elle avait décidé de quitter le *Hilton*. Son plan était simplement arrivé à maturité. Malko courut vers sa voiture, suivi de Jonathan le

Fossoyeur. Tourya avait tourné à gauche, en direction du centre de Tunis... Cinq minutes plus tard, ils tombaient sur un des barrages établis par le général Marchana. Un soldat, fusil d'assaut au poing, leur fit signe de stopper. Un autre hurlait en arabe dans une radio.

— Elle est passée ? demanda Malko en français. J'appartiens à l'ambassade US. Je travaille avec le général Marchana.

— Oui, fit le sous-officier tunisien. Elle tenait un revolver sur la tempe de l'émir, elle a dit que si on la suivait, elle le tuait. Nous n'avons pas osé désobéir. Maintenant, nous attendons des ordres...

Malko contournait déjà le barrage. Tourya était infernale. Elle avait abattu les gardes pour filer tranquillement avec son otage et être sûre de ne pas être interceptée. Ou elle possédait un sixième sens ou elle avait des espions partout... Ils arrivèrent place Pasteur. Plus la moindre voiture en vue. Tourya pouvait avoir pris cinq ou six directions différentes... L'avenue Mohammed V, l'avenue de la Liberté, l'avenue Taïel Mhiri, l'avenue Alain Savary, etc...

— Retournons au *Hilton*, conseilla Malko et attendons le général Marchana.

— Il vaut mieux que je disparaisse discrètement, suggéra l'Américain.

*

* *

Le général Marchana s'habilla à toute vitesse, marmonnant tout seul, fou de rage. Il venait d'apprendre le dernier coup de Tourya et maudissait son indécision. Maintenant, le scandale allait être abominable. Tourya était dans la nature avec son otage. Le Tunisien pensait déjà aux conséquences diplomatiques. Il acheva de passer son uniforme, glissa un pistolet dans sa poche et courut rejoindre son chauffeur qui l'attendait au volant de sa Golf de service. Le temps de descendre El Menzah, il ne serait pas au *Hilton* avant vingt minutes.

— Dépêchez-vous, intima-t-il au chauffeur.

Ce dernier descendit comme un fou le chemin menant à la grande avenue longeant le quartier de El Menzah. Il n'y avait aucune circulation. Plongé dans ses pensées, le général ne remarqua pas deux phares blancs qui s'approchaient sur sa gauche. Le chauffeur fit un appel de phare et donna un coup de sirène, sûr de son bon droit.

Le camion continua pourtant tout droit, et même accéléra. Le chauffeur du général comprit la situation trop tard et ne put l'éviter. Le lourd engin – un Deutz Magirus de vingt tonnes – prit la Golf en écharpe. Le choc fut effroyable et la voiture, poussée comme une boule de billard, bascula dans le petit ravin bordant le chemin accidenté. Aussitôt, le camion redémarra, tourna à droite, rejoignit la grande avenue et s'éloigna en direction de Tunis. Personne n'avait assisté à l'accident. Attirés par le bruit, quelques curieux sortirent de chez eux et

virent la voiture renversée dans le ravin. Ils se précipitèrent alors au secours de ses occupants, tous deux inanimés. Ce n'est que trente minutes plus tard que la première ambulance arriva. Une heure et demie après, le chef de l'État apprit que la Tunisie n'avait plus de responsable des Services de Renseignements. Le général Marchana était dans le coma avec une fracture du crâne.

*

* *

Malko, posté dans le hall du *Hilton*, vit bondir d'une voiture vert olive le colonel tunisien qu'il avait déjà rencontré, Tahar Houssine l'adjoint du général Marchana. L'officier vint vers lui.

— Le général Marchana a eu un accident très grave en partant de chez lui, annonça-t-il. Il est à l'hôpital militaire. C'est moi qui le remplace. Il m'avait mis au courant du problème.

— Quel genre d'accident a-t-il eu ? demanda Malko.

— Un camion a heurté sa voiture. Son chauffeur a été tué sur le coup. Il n'y avait pas de témoins, c'est très difficile de savoir ce qui s'est passé.

— Et le chauffeur du camion ?

— Il a disparu, le camion aussi. Nous le recherchons, mais nous ignorons tout de lui. Le seul indice, ce sont des traces de peinture de la voiture sur son pare-chocs avant. J'ai donné des ordres à toutes les brigades de gendarmerie de dresser des barrages routiers et de contrôler tous les gros camions.

— Vous croyez que c'est vraiment un accident ? C'est une coïncidence étrange, non ?

L'officier demeura impassible.

— Nous le saurons. Pour l'instant, il faut retrouver cette Libyenne et son otage. Nous avons quadrillé la ville et toutes les sorties sont surveillées. Trois hélicoptères effectuent des patrouilles dans la zone de Bizerte et de Carthage. Avez-vous des suggestions ?

— Fahd Belkacem, le diplomate algérien, est-il toujours sous surveillance ?

— Absolument. Il doit aller à son bureau comme tous les jours. De plus...

Il s'interrompit, son chauffeur venait d'entrer en courant dans le hall. Il se précipita vers lui, très excité, vociférant une longue phrase en arabe. Le colonel Houssine se tourna vers Malko.

— On vient de retrouver l'émir sur la route de Carthage. Venez vite.

Malko s'engouffra à sa suite dans la Golf qui démarra suivie d'une autre voiture de protection. La radio crachait des messages sans interruption et le colonel, les traits tirés, semblait atterré. L'émir, c'était bien, mais où se trouvait Tourya ? Si elle avait abandonné la protection du *Hilton*, c'était soit pour fuir définitivement, soit pour

passer à l'action... La seconde hypothèse lui semblait la plus vraisemblable...

À grands coups de sirène, ils se frayèrent un chemin dans la circulation matinale, montant parfois sur les trottoirs. Enfin ils aperçurent un attroupement et des voitures de police, un peu avant d'arriver à l'ancien aéroport de Tunis transformé en caserne de la Garde nationale. Le chauffeur donna un ultime coup de sirène pour écarter le barrage policier et stoppa. La circulation était interrompue sur la moitié de la chaussée. Malko et le colonel Houssine fendirent le cordon de protection, atteignant un car de police entouré de soldats. Le vieil émir se trouvait à l'intérieur, effondré sur une banquette, la tête dans ses mains, drapé dans une djellaba. Un lieutenant s'approcha de l'adjoint de Marchana et lui expliqua :

— C'est très difficile de lui parler. Il est très choqué. C'est un homme de soixante-quinze ans. Il est humilié et il a eu très peur. Voilà ce qui s'est passé. Cette fille habitait dans la chambre voisine de sa suite depuis plusieurs jours. Il refuse de dire comment il l'avait connue. Il pensait que c'était une de ces jeunes putes aux dents longues qui rôdent autour des gens du Golfe. Bien entendu, il n'a jamais soupçonné qu'elle fût une terroriste.

— Que s'est-il passé cette nuit ?

— L'émir ne dormait pas ; il a souvent des insomnies.

Il a entendu soudain un bruit qui ressemblait à des explosions assourdies. Il est sorti et il a vu la fille dans le couloir, un gros revolver au poing avec quelque chose au bout...

— Un silencieux sûrement.

— Oui. Elle venait d'abattre les deux gardes du corps par surprise, probablement parce qu'ils avaient l'ordre de l'empêcher de sortir. Ils dormaient quand elle les a tués à bout portant. Lorsqu'elle s'est trouvée nez à nez avec l'émir, elle l'a d'abord menacé de le tuer s'il appelait au secours. Puis elle a assommé d'un coup de crosse sa servante et l'a entraîné, lui. Elle ignorait si l'hôtel était gardé. Elle a dit à l'émir qu'elle avait besoin de lui pour sortir, qu'après elle le relâcherait, qu'elle lui laissait la vie sauve pour qu'il puisse témoigner de la puissance du Mouvement de Libération Islamique dont elle se réclamait. Un mouvement fantôme, dont nous n'avons jamais entendu parler, entre parenthèses. Elle a tenu parole. Ils ont filé vers Carthage et dès qu'elle a été certaine de ne pas être suivie, elle l'a abandonné au bord de la route.

L'émir s'était redressé un peu, écoutant sans comprendre le rapport de l'officier. Il lança une longue phrase en arabe avant de remettre la tête dans ses mains.

— Il dit que Tourya lui a annoncé que la Révolution était commencée, que la loi musulmane allait enfin régner sur la Tunisie, et

que les mécréants comme lui qui buvaient du whisky et violaient le Coran seraient décapités en place publique.

Beau programme. L'émir se redressa à nouveau, jetant un regard furieux sur tout ce qui l'entourait et dit quelques mots d'un ton vengeur.

— Il exige qu'on lui livre cette fille, afin qu'il l'emmène dans son pays pour qu'elle ait le châtement qu'elle mérite...

Écartelée après avoir été brûlée vive ou l'inverse, se dit Malko. Il n'y avait plus rien à sortir du vieil émir. Ils regagnèrent la voiture. À peine y étaient-ils installés que la radio cracha de nouveau un flot d'informations. Le colonel Houssine changea aussitôt de couleur.

— Mes hommes ont perdu la trace de Fahd Belkacem ! annonça-t-il. Il a emprunté plusieurs sens interdits et leur a faussé compagnie. Nous mettons des barrages en place, et...

— Conduisez-moi place Pasteur, dit Malko, au bureau de Richard Bubble. J'ai l'impression qu'il se prépare quelque chose de grave.

Un soleil radieux brillait déjà sur Tunis. Il allait encore faire une chaleur de bête.

*

* *

Richard Bubble s'était visiblement rasé à toute vitesse. Il avait beau se tamponner avec un fin mouchoir de batiste, de petits points rouges apparaissaient sur son menton. Il jura, en voulant boire du café trop chaud. Malko avait discrètement coupé le sien d'eau froide. Il régnait dans les bureaux de l'École de Langue Arabe une activité inhabituelle. Des secrétaires apportaient sans arrêt des télex décodés sur le bureau du chef de station. Ce dernier les parcourut en diagonale et leva les yeux sur Malko.

— Nous avons une grosse merde à mon avis. Nos écoutes ELINT des navires qui croisent le long de la côte libyenne ont intercepté des tas de messages codés et non codés. Il semble que d'importants déplacements de troupes soient en cours. Vers l'ouest, le long de la ligne côtière. Autrement dit, vers la Tunisie.

— C'est tout ? demanda Malko.

— Non, du côté algérien aussi, le volume des communications radio a augmenté considérablement. Nous ne pouvons pas tout déchiffrer, hélas. C'est anormal. À tout hasard, nous brouillons au maximum.. Mais je voudrais bien savoir ce qui se prépare. Les satellites n'ont pourtant rien vu de spécial.

Une violente explosion ébranla les vitres. Les deux hommes se regardèrent, atterrés. Cela venait du centre de la ville.

Bubble cria à sa secrétaire :

— Essayez de savoir ce que c'est !

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que la secrétaire passe la tête dans

l'entrebâillement de la porte.

— Une bombe de forte puissance a explosé dans le hall de l'hôtel *du Lac*, annonça-t-elle, au moment où un car de touristes y débarquait. Il y a de nombreuses victimes.

Richard Bubble essuya ses mains moites.

— Faites doubler la garde en bas, dit-il. Envoyez toutes les informations à Langley au fur et à mesure.

Malko écoutait les sirènes des voitures de pompiers qui affluaient vers l'avenue Bourguiba.

— Nous sommes en présence d'une tentative de coup d'État, dit-il. Les Tunisiens sont débordés. Si nous ne leur venons pas en aide, ce sera trop tard. Le général Marchana est hors circuit, et nous avons affaire à des gens super-organisés. J'ai une idée. J'ai besoin d'un téléphone.

— Prenez le bureau voisin, proposa l'Américain.

La sonnerie retentissait dans le vide, depuis près d'une minute. Enfin, au moment où Malko allait raccrocher, la voix ensommeillée de Leila Kadouni fit « Allô ? »

— Leila ? C'est Malko. Il se passe des choses graves. Fahd Belkacem a disparu, et Tourya nous a faussé compagnie. Je pense que Salah Ben Ribai se cache à Tunis. Est-ce que Jonathan est avec vous ?

— Oui.

— Passez-le moi.

— Lorsque vous avez interrogé votre prisonnier, demanda Malko quand il eut l'Américain, il ne vous a pas avoué où il s'était caché ?

— Si, sans précision. Rue Mongi Slim, au quatrième étage. Mais il ne se souvenait plus du numéro.

— Bien, dit Malko, arrachez-vous à Leila et venez. Je vous attends place Pasteur.

*

* *

Jonathan le Fossoyeur avait l'air encore plus sinistre avec ses traits creusés par sa nuit agitée avec Leila Kadouni. Ses yeux bleus semblaient délavés. Malko scrutait avec attention tout le côté droit de la rue Mongi Slim, tandis que leur voiture remontait à petite vitesse le long de la Casbah. Soudain, en passant devant un vieil immeuble avec un porche, il lui sembla apercevoir l'arrière d'une voiture verte.

— Stop ! ordonna-t-il à l'Américain.

Il descendit et pénétra sous le porche. Son cœur se mit à battre plus vite. Une 504 verte avec une plaque CD était dissimulée dans la cour, presque invisible de la rue. La voiture de Fahd Belkacem.

Malko leva les yeux vers les fenêtres de l'immeuble ocre et décrépi. Tous les volets étaient clos.

Chez qui Fahd Belkacem s'était-il rendu ?

Si le diplomate barbouze algérien avait faussé compagnie aux Tunisiens, c'était pour une raison sérieuse. Malko regagna la voiture et se pencha vers Jonathan le Fossoyeur.

— Cette fois, j'espère que nous arriverons à temps. Venez vite.

CHAPITRE XVIII

L'escalier sentait l'harissa, le moisi et le cafard écrasé. De plus, les vieilles marches craquaient comme si elles allaient s'effondrer sous les pas des deux hommes. L'immeuble, qui datait au moins de la conquête de la Tunisie, n'avait jamais été rénové, habité depuis l'indépendance par de petits bourgeois tunisiens qui se souciaient peu de l'entretenir. Malko fit une pause sur le palier du troisième. Jonathan le Fossoyeur s'essuya le front, essoufflé. Ses rares cheveux en désordre, le nez plus écrasé que jamais, il faisait carrément peur. Ils écoutèrent. L'immeuble était totalement silencieux et seules parvenaient jusqu'à eux les rumeurs de la Casbah.

Ils abordèrent le dernier étage, l'un derrière l'autre, collés au mur, pour ne pas faire trop craquer les marches. Quatre appartements donnaient sur le palier. Quelle était la bonne porte ? Pas de cartes de visite, pas de boîtes aux lettres. Ils hésitèrent, immobiles, sur les dernières marches.

Soudain, la porte juste en face d'eux s'ouvrit. Avant que Malko et l'Américain puissent se dissimuler, un homme surgit, se dirigeant vers l'escalier. Il s'arrêta net en voyant les deux visiteurs. Malko sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine.

C'était Fahd Belkacem, le diplomate algérien assassin de Karim !

Les trois hommes demeurèrent figés une fraction de seconde, puis l'Algérien, faisant brusquement demi-tour, fonça vers la porte d'où il venait de sortir. Malko plongea à sa poursuite, comme un joueur de rugby, et le saisit par les chevilles, le faisant lourdement tomber sur le palier... Avec la souplesse d'un chat, Fahd Belkacem se retourna, envoya un coup de pied, se releva d'une détente puissante, et enfonça la main dans sa poche. Malko s'attendait à ce que l'Algérien sorte un pistolet. La main du diplomate réapparut, serrant un objet long. Il y eut un éclair d'acier et Malko eut tout juste le temps de reculer pour éviter un coup de rasoir qui lui aurait tranché la gorge ! Aussitôt, l'Algérien bondit sur la porte et l'ouvrit. Il n'eut pas le temps de la refermer. Jonathan le Fossoyeur avait pris son élan et traversé le palier comme une bombe. Il passa littéralement à travers le battant, écrasant Fahd Belkacem dans les débris d'une commode.

Malko arriva sur ses talons, referma ce qui restait de la porte.

Une voix cria quelque chose en arabe du fond de l'appartement. Jonathan le Fossoyeur se dirigea vers la voix, abandonnant son adversaire inanimé. Il balaya plusieurs portes à coups d'épaule pour finalement déboucher dans une salle de bains. Un homme se trouvait dans la baignoire, le visage plein de savon, l'air affolé. Un Arabe. Il interpella l'Américain en arabe et Jonathan le Fossoyeur se fit un plaisir de lui répondre dans sa langue, le 357 Magnum braqué sur sa tête.

— Continue à faire trempette, mon vieux, fit-il et mets les mains sur la tête.

Le coup du pistolet au fond de la baignoire, on le lui avait fait au Vietnam...

— Qui êtes-vous ? demanda l'Arabe.

Il semblait anormalement calme, respirait lentement, régulièrement.

— Allez, sors les mains de l'eau, insista l'Américain. Sinon, je te fais boire la tasse.

Lentement, l'Arabe sortit la main gauche. Jonathan le Fossoyeur l'observait... Soudain, il y eut un remue-ménage violent au fond de l'appartement. Jonathan se retourna instinctivement et appela :

— Malko !

Il ne vit pas la main droite de l'Arabe sortir de l'eau avec un gros « 38 » automatique. Deux détonations claquèrent coup sur coup. Les deux balles s'enfoncèrent dans son dos. Sous le choc, Jonathan lâcha le 357 Magnum.

N'importe qui serait tombé raide sous deux impacts semblables. Jonathan le Fossoyeur tituba quelques instants, les yeux fermés, respirant lourdement, essayant de rassembler ses esprits, ce qui trompa son adversaire, persuadé de l'avoir mis hors de combat. Au lieu de tirer une troisième balle, il bondit hors de la baignoire pour s'enfuir. C'était mal compter avec la vitalité de l'Américain. D'un revers de sa main droite, Jonathan le Fossoyeur fit voler l'arme de son adversaire. Puis, il fit un pas en avant et d'un geste imparable, noua ses deux battoirs énormes autour du cou de l'homme nu. Ce dernier recula sous le poids du géant, glissa et le creux de ses genoux heurta la baignoire. Il y retomba en arrière, dans un grand éclaboussement d'eau savonneuse. Accompagné par Jonathan le Fossoyeur, les mains toujours autour de son cou. Le poids de l'Américain fit couler au fond son adversaire. Ce dernier, ses deux mains accrochées au rebord de la baignoire, luttait pour se débarrasser de l'homme en train de l'étrangler et de le noyer.

*

* *

Fahd Belkacem n'avait pas lâché son rasoir. À peine Jonathan le Fossoyeur se fut-il éloigné qu'il se releva, sautant sur Malko qui

arrivait. Or, celui-ci voulait le capturer vivant et répugnait à se servir de son pistolet. De plus, il ignorait si d'autres complices ne se trouvaient pas au même étage... Il saisit le poignet de son adversaire et les deux hommes luttèrent avec acharnement. Finalement, Malko parvint à dégager son bras droit et d'un coup de crosse en pleine tempe, assomma le diplomate algérien. Arrachant alors une cordelette aux rideaux, il ligota Fahd Belkacem, immobilisant ses chevilles et lui nouant les mains derrière le dos. Il le fouilla, lui ôtant un petit Tokarev 7,65, glissé dans la ceinture. L'Algérien avait repris connaissance et se débattait comme un poisson hors de l'eau. Pour plus de sécurité, Malko le lia au radiateur du chauffage central. Enfin, il fonça voir ce qu'était devenu Jonathan le Fossoyeur. Aucun bruit ne parvenait plus de la salle de bains.

Il s'arrêta net sur le pas de la porte. Il ne voyait que le dos de l'Américain, à moitié dans la baignoire, les deux bras plongés dedans jusqu'aux épaules. Tout de suite, il remarqua les taches de sang dans le dos. Jonathan le Fossoyeur bougeait à peine. Malko réalisa alors qu'il y avait quelqu'un maintenu au fond par l'Américain. Ses deux mains enserraient le torse de Jonathan comme pour une macabre danse. Au moment où Malko entra, elles retombèrent, inertes.

Il y eut encore quelques bruits d'eau, puis l'Américain se redressa lourdement et se retourna. C'était une vision d'épouvante. Toute sa poitrine était déchirée, un nuage de bulles de sang sortait de son nez et de sa bouche, ses yeux étaient vitreux. Il bredouilla quelque chose. Dans sa tête, cela signifiait : « je l'ai noyé comme un petit chat, ce salaud. » Mais il n'émit qu'un borborygme incompréhensible. Puis, d'un coup, il s'effondra sur le carrelage de la salle de bains, mort.

Malko avait vu assez de cadavres dans sa vie pour se rendre compte qu'il n'y avait plus rien à faire. Bouleversé, il chercha un téléphone afin de prévenir les Tunisiens.

Ils allaient sûrement être heureux de récupérer Fahd Belkacem et l'inconnu de la baignoire, qui devait être Salah Ben Ribai. Hélas, Tourya courait toujours.

Peu à peu, une intuition se faisait jour parmi toutes les possibilités.

*

* *

Malko ne saisissait rien de la conversation animée qui se déroulait à grands renforts de vociférations de l'autre côté de la cloison. Assis dans l'entrée du petit appartement, il attendait le résultat de l'interrogatoire du diplomate algérien. Le colonel Houssine était arrivé lui-même avec une nuée de policiers un quart d'heure après l'appel téléphonique de Malko. La fouille complète de l'immeuble n'avait rien donné. Le mort de la baignoire avait été formellement identifié comme étant Salah Ben Ribai, entré clandestinement en Tunisie vraisemblablement pour servir

de caution politique à un coup d'État. Quelques instants plus tôt, quatre hommes de la Sécurité tunisienne avaient discrètement évacué dans une bâche le corps de Jonathan le Fossoyeur. Il regagnerait son cimetière pour y rester pour de bon.

L'interrogatoire du diplomate algérien durait depuis une heure. Apparemment, sans résultat.

La porte s'ouvrit soudainement sur le colonel Houssine. Il s'approcha de Malko, l'air tendu. De l'autre côté, le téléphone sonnait sans arrêt. Deux policiers étaient restés avec Malko. Visiblement, les Tunisiens préféraient interroger l'Algérien sans lui...

— Fahd Belkacem refuse de parler. Il se retranche derrière sa qualité de diplomate et exige d'être relâché immédiatement. Il prétend qu'il ne connaissait pas la véritable identité du mort et qu'il a été attaqué par vous et votre ami.

— Il a tué Karim, dit Malko et je suis sûr qu'il est mêlé aux attentats à l'explosif.

— J'en suis certain aussi, dit le Tunisien. Il paraît que le général Marchana est sorti du coma. Je vais lui demander des instructions.

Il redisparut dans la pièce à côté, refermant soigneusement la porte derrière lui. Malko comprenait l'embarras des Tunisiens. Dans ce genre d'histoire, c'était toujours délicat d'avoir affaire à un diplomate. Il s'en tirerait avec une expulsion, même s'il avait mis le pays qui l'avait accueilli à feu et à sang. De son côté, il avait hâte de rendre compte à l'ambassade US. La présence de Salah Ben Ribai le renforçait dans sa conviction : un plan de déstabilisation de la Tunisie était en cours de réalisation, mené par l'Algérie et la Libye.

Il entendit soudain un violent remue-ménage de l'autre côté de la cloison comme si plusieurs personnes se battaient. Puis, des bruits de coups, des injures en arabe. Malko se leva, mais un des deux policiers qui se trouvaient avec lui, se plaça carrément en travers de la porte de communication.

— Salauds ! Salauds ! hurla une voix en français. Arrêtez ! Vous allez...

La phrase fut coupée net par un brouhaha. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur le colonel Houssine très pâle.

— Fahd Belkacem s'est jeté par la fenêtre, annonça-t-il d'une voix mal assurée. Nous n'avons pas pu l'en empêcher.

Malko le regarda, pas convaincu du tout.

— Il s'est jeté ou vous l'avez jeté ? J'ai entendu des cris, et des bruits de lutte.

— Non, non, il s'est suicidé, affirma le colonel tunisien.

Malko alla ouvrir la fenêtre. Plusieurs personnes étaient déjà rassemblées dans la petite cour, autour d'un corps immobile. Le pavillon de la 504 verte était cabossé : le diplomate-barbouze était

tombé dessus, avant de s'écraser sur les pavés.

Sûrement tué sur le coup. Malko regarda longuement ce cadavre. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que les Tunisiens aient trouvé cette façon discrète de se débarrasser d'un problème gênant... Il ne saurait jamais la vérité. De toute façon, Fahd Belkacem avait du sang sur les mains et il n'y avait pas vraiment de quoi s'attendrir. Le colonel Houssine le surveillait avec inquiétude. Malko évita son regard pour ne pas l'embarrasser. Tout cela faisait partie de la guerre souterraine. Lui aussi aurait pu être tué. Il revoyait dans sa tête le « sourire kabyle » de Karim... Qui frappe par l'épée périra par l'épée...

— Vous n'avez rien trouvé au sujet de Tourya ? demanda-t-il.

— Rien, avoua le colonel. Sinon, le numéro de sa chambre au *Hilton* dans la poche de Fahd Belkacem.

Malko alla à la cuisine et se versa un verre d'eau tiède. Où était Tourya et surtout que préparait-elle ? Mentalement, il se repassa tous les événements depuis son arrivée en Tunisie. Soudain, tout lui parut lumineux, aveuglant...

— Colonel, dit-il, je voudrais que vous me conduisiez immédiatement au palais de Carthage.

*

* *

Grâce à la sirène de la Golf militaire, ils ne mirent pas plus de vingt minutes du centre de Tunis à Carthage. Le palais de Bourguiba semblait parfaitement paisible et Malko trouva soudain ses craintes exagérées. Des soldats de la Garde nationale faisaient les cent pas devant les hautes grilles et les caméras de télévision tournaient inlassablement sur leurs socles... La grille franchie, ils se rendirent à un petit bâtiment blanc, PC de la Sécurité. Un capitaine de la Garde Nationale assurait la permanence.

— Quel est le programme pour aujourd'hui ? demanda Malko. Est-ce que le président Bourguiba doit sortir du palais ?

Le capitaine échangea un regard avec le colonel Houssine. Celui-ci lui fit signe qu'il pouvait répondre.

— Le Combattant Suprême va aller se baigner vers onze heures, annonça le capitaine.

Malko jeta un coup d'œil à sa Seiko-quartz de plongée qui avait résisté au naufrage. 10 h 40.

— Où ? demanda-t-il.

— Dans la mer, en bas de la Résidence.

— Par le chemin construit pour lui ?

— Oui, il va sortir par la porte latérale du palais et descendre le long des marches. Cela lui prendra une dizaine de minutes car il se déplace lentement. Nous avons prévu une escorte et une garde statique tous les

dix mètres. J'accompagnerai moi-même la promenade.

— Qui est au courant de cette sortie ? demanda Malko. Et depuis quand ?

— La garde, depuis hier. Il nous prévient toujours vingt-quatre heures à l'avance.

— Avez-vous pris des mesures spéciales, à l'extérieur, qui puissent laisser prévoir cette promenade ?

Le capitaine réfléchit profondément, avant de dire :

— Non. Enfin, oui. J'ai fait balayer les marches hier soir pour éviter que le Combattant Suprême ne trébuche sur une pierre. Nous le faisons la veille de chaque promenade.

— Est-ce que le policier impliqué avec la Libyenne, Mansour Khaleb, est de service aujourd'hui ?

Le capitaine fit le tour du bureau pour consulter un tableau de service.

— Oui, dit-il. D'ailleurs, il doit accompagner le Combattant Suprême.

— Je voudrais que vous le convoquiez immédiatement.

Sur un regard du colonel Houssine, le capitaine prit le téléphone. Mansour Khaleb ne devait pas être loin car il surgit presque aussitôt. Reconnaisant Malko, son visage s'éclaira.

— J'ai une question importante à vous poser, dit Malko. Savez-vous que l'on balaye l'escalier menant à la mer, à chaque promenade du président Bourguiba ?

Le policier fixa Malko, interloqué, puis, après quelques instants de réflexion, dit :

— Oui, je le sais.

— En aviez-vous parlé à votre amie Tourya ?

Khaleb changea de couleur, devenant aussi gris que l'uniforme du capitaine. Enfin, il bégaya :

— Je ne crois pas.

Malko en savait assez.

— Je voudrais aller voir le parcours que le Président va emprunter, demanda-t-il.

— Pas de problème, dit le colonel Houssine. Je vais vous y conduire moi-même.

Ils traversèrent tous les trois la propriété impeccablement entretenue pour atteindre la petite grille que Malko connaissait déjà, gardée par plusieurs soldats. De l'autre côté, commençait le sentier en pente raide ponctué de marches en ciment, descendant jusqu'à la mer, en longeant le haut mur du palais de Carthage.

L'autre côté du sentier était bordé par les jardins de deux villas. Malko aperçut même une piscine, luxe inouï en Tunisie.

— Qui habite dans ces maisons ? demanda-t-il.

— Il y a seulement deux villas, expliqua le capitaine de la Garde. L'une est inoccupée pour le moment. Deux de nos hommes sont dans le jardin. L'autre appartient à un chirurgien de Carthage, le docteur Soliman. J'ai envoyé un de mes hommes chez lui, par mesure de routine, et le docteur lui a affirmé par l'interphone que tout était normal.

Malko regarda la villa en question, une des plus belles qu'il ait vues en Tunisie, bâtie sur plusieurs niveaux, toute blanche, avec un jardin bien entretenu, une vue superbe, des terrasses, une architecture compliquée. Tous les volets étaient fermés, comme si elle était abandonnée.

— C'est toujours fermé ainsi ? demanda-t-il.

— Oui, à cause de la chaleur, expliqua le capitaine.

— Votre subordonné est certain d'avoir parlé au docteur Soliman ?

Le capitaine le regarda sans comprendre.

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Où se trouve le garage de la villa ?

— Là-bas.

Il désignait une avancée de ciment un peu plus haut. Malko s'y dirigea d'un pas rapide, suivi des deux officiers tunisiens. Il poussa la porte du garage qui s'ouvrit aussitôt : il était vide ! Les deux officiers pâlirent. Malko leur fit face, la gorge nouée. Il fallait qu'il y ait un attentat ce matin, sinon tout ce qu'il savait ne rimait à rien. Pourtant, les précautions semblaient bien prises. Il venait de tomber sur la première anomalie du dispositif.

— Pouvez-vous remonter au poste de garde et faire téléphoner à la clinique de ce médecin ? demanda-t-il.

Le capitaine le regarda comme si le soleil lui avait tapé sur la tête. Le colonel Houssine demeurait muet.

— Mais je vous ai dit qu'un de mes hommes vient de lui parler ! Son chauffeur a dû aller faire le plein.

— Faites ce que je vous demande, dit Malko.

Dépité, le capitaine s'éloigna en courant dans le parc. À l'ombre, à côté des soldats, Malko regardait la villa blanche aux volets clos, avec ses escaliers et ses terrasses. Plusieurs de ses fenêtres avaient le sentier dans leur champ de vision. Un jardinier arrosait le jardin. Il y eut soudain un remue-ménage à la grille et deux civils arrivèrent en courant, puis chuchotèrent quelque chose aux soldats.

Un policier portant un pliant fit son apparition.

— Le président Bourguiba va arriver d'une minute à l'autre, annonça le colonel Houssine, qui commençait à montrer sa nervosité.

Malko aperçut à ce moment le capitaine qui revenait, courant à grandes enjambées. Son visage soucieux lui apprit ce qui se passait avant qu'il ne parle. Essoufflé, il annonça d'un trait :

— Le docteur Soliman est à sa clinique depuis ce matin. Il prétend qu'il n'y a qu'une domestique chez lui !

— Ah, dit Malko froidement, donc celui qui a parlé à un de vos hommes est un imposteur...

Il y eut un coup de sifflet derrière eux. Appuyé sur sa canne, le président Bourguiba avançait à petits pas d'une démarche raide, vers la grille, les yeux protégés par des lunettes de soleil, avec son éternel costume noir et son écharpe blanche.

Sans se douter qu'il marchait vers la mort.

CHAPITRE XIX

Malko examina de loin les quelques policiers en civil qui escortaient le président Bourguiba, walkie-talkie à la main, et reconnut la haute silhouette de Mansour. Le Président franchit la grille et salua d'un sourire les soldats avant de commencer à descendre le sentier. Le colonel Houssine ôta sa casquette et essuya son front couvert de sueur, avant de se tourner vers le capitaine.

— Avez-vous des hommes disponibles ?

— Il me faut une dizaine de minutes, mon Colonel. Sinon je suis obligé de bouleverser mon dispositif.

— Essayez de retarder le plus possible le Président, dit Malko. Je vais voir ce qui se passe dans cette villa.

— Ne craignez rien, dit le colonel, je vais prévenir tous mes hommes de se tenir sur leurs gardes. Rien ne peut arriver.

Malko partit en courant vers le garage de la villa. Un escalier extérieur permettait d'accéder en contrebas au rez-de-chaussée et au jardin. Il dégingola les marches, son pistolet extra-plat au poing. Il fit rapidement le tour de la maison. Tout était hermétiquement clos ! Les fenêtres étroites comme des meurtrières encastrées dans la pierre blanche étaient inaccessibles. Il se retrouva devant une lourde porte de bois cloutée et pressa le bouton de la sonnette, au-dessus de l'interphone.

Aucune réponse. L'oreille collée au battant, il écouta en vain, puis pesa sur la porte, sans la faire bouger d'un millimètre. Il aurait fallu de l'explosif. Son cœur cognait dans sa poitrine. Il était certain qu'un piège mortel était tendu au président Bourguiba, piège auquel son service d'ordre ne pourrait faire face, même prévenu... Abandonnant la porte, il fit le tour de la maison en courant, remontant un escalier aboutissant à une des terrasses. Aucune ouverture non plus !

Il leva la tête et vit, à travers les cocotiers du jardin, le petit groupe au centre duquel se trouvait Bourguiba qui commençait à descendre lentement les marches de ciment menant à la mer.

Malko grimpa alors sur le toit plat et aperçut enfin ce dont il avait besoin : une grande verrière qui devait éclairer le living-room, expliquant l'absence de fenêtres. Il calcula rapidement que la hauteur du saut à accomplir était d'environ quatre mètres. Il regarda autour de

lui et avisa un énorme vase de fleurs. Le soulevant avec peine, il le projeta à travers la verrière qui éclata dans un fracas de tonnerre. Puis, aussitôt après, il sauta dans le trou, les jambes tendues et les muscles bandés comme pour une arrivée en parachute.

Malko eut le temps de se voir arriver dans un grand bassin, il y plongea dans une gigantesque éclaboussure. L'eau amortit en partie le choc, mais, quand même, il demeura étourdi, arrosé par un grand jet central, des morceaux de verre tombant encore tout autour de lui... Son coccyx lui faisait atrocement mal et il se demanda s'il ne s'était pas cassé une vertèbre. Le bassin se trouvait au centre d'une pièce tarabiscotée, avec des piliers partout, et de grandes ouvertures verticales, laissant à peine passer le jour.

Il se redressa, vérifia que son pistolet n'avait pas souffert de sa chute, et sortit du bassin. Il régnait un froid glacial à l'intérieur de la maison, grâce à l'épaisseur des murs et à l'absence de fenêtres... Il regarda autour de lui. Le fracas de sa chute devait avoir alerté les occupants de la villa, quels qu'ils soient. Effectivement, une porte s'ouvrit soudain à l'autre extrémité de la pièce, donnant sur une autre pièce faisant face au palais de Carthage. Dans la pénombre, il distingua un uniforme verdâtre et un visage incontestablement féminin, avec des cheveux bouclés noirs.

L'apparition tenait dans la main droite un revolver de gros calibre. Sans un mot, elle fléchit les genoux, saisit son poignet droit de sa main gauche et tira dans sa direction.

Il n'eut que le temps de se rejeter derrière un pilier : il venait de faire la connaissance de Tourya...

Trois projectiles s'éparpillèrent en couinant dans la pièce, ricochant sur les piliers.

Malko riposta une fois au jugé, afin de forcer son adversaire à s'abriter. Ainsi, son intuition ne l'avait pas trompé : l'inférieure Libyenne avait bien monté son piège à partir de la villa.

Le silence se prolongea. Il se demanda si on avait entendu les coups de feu de l'extérieur...

Tourya cria quelque chose en arabe. Malko se retourna ; plusieurs portes ouvraient sur la pièce où il se trouvait et il ignorait derrière laquelle pouvaient se cacher d'autres adversaires... Les appels de Tourya avaient de nouveau ébranlé le silence. Il aurait donné cher pour parler arabe... Se déplaçant avec précaution, il risqua un œil.

Incroyable ! Tourya lui tournait le dos, apostrophant un complice invisible. Il lui répugnait de lui tirer dans le dos. Profitant de l'occasion, il effectua un roulé-boulé sur un gros tapis blanc à travers l'espace découvert pour gagner l'abri d'une commode syrienne incrustée de nacre.

La Libyenne se retourna trop tard. Deux balles s'enfoncèrent dans la

commode, faisant jaillir des éclats de nacre. Malko essayait de déterminer la topographie des lieux.

Tourya se trouvait devant une pièce en façade. À la gauche de Malko, il y avait un escalier menant à une galerie qui faisait le tour de la pièce au bassin desservant plusieurs chambres. L'une d'elles correspondait à celle se trouvant directement au-dessus de la pièce où étaient le ou les complices de Tourya. S'il y parvenait, sa position serait déjà bien améliorée, car il pourrait alerter la garde de Bourguiba. Seulement, il était séparé de l'escalier par un mortel *no man's land*... Un nouveau projectile pulvérisa une gravure sous verre au-dessus de sa tête. Il en profita pour se redresser une fraction de seconde et prendre un cendrier sur une table basse. Il attendit, tira un coup de pistolet vers ses adversaires et jeta le cendrier vers la droite, au moment où il se lançait vers l'escalier. Une fusillade nourrie éclata au moment où il s'aplatissait sur les premières marches. Il crut sa dernière heure venue, mais Tourya s'était laissée prendre au piège et vidait le chargeur d'un pistolet-mitrailleur dans la direction du cendrier, réduisant en allumettes quelques bibelots ravissants.

Malko l'aperçut fugitivement, le visage crispé, la bouche réduite à un trait, tirant une rafale, l'arme appuyée à sa hanche...

Il buta sur une marche et elle tourna la tête, lâchant une exclamation furieuse, puis braqua son arme contre lui. Le percuteur du PM claqua avec un bruit sec. L'ennui de ces pistolets-mitrailleurs, c'est qu'ils se vident en quelques secondes. Tourya plongea aussitôt à l'abri.

Lorsqu'elle eut remis un chargeur, Malko avait déjà atteint la galerie et s'engouffrait dans la pièce qu'il avait repérée. La deuxième rafale, tirée par Tourya, fit seulement voler un nuage de plâtre et d'éclats de bois.

Malko s'arrêta net. La chambre où il venait d'entrer était, en réalité, une loggia dominant la pièce du bas... Deux hommes s'y trouvaient. L'un d'eux avec un pistolet-mitrailleur, et l'autre, accroupi devant la fenêtre, tenant une Kalachnikov, prolongé par une grenade antichar à fragmentation, longue d'une quarantaine de centimètres. L'arme secrète contre Bourguiba. Contre ça, les pistolets de l'escorte du Président ne pesaient pas lourds ! Il suffisait que la fusée explose à proximité pour tout nettoyer dans un rayon de dix mètres environ. Aucune parade. De son poste d'observation, Malko aperçut le sentier. Pour l'instant, le président Bourguiba et son escorte étaient invisibles, protégés par un mur et un rideau d'arbres. Il allait apparaître dans le champ du tireur cent mètres plus bas, pour plusieurs minutes, étant donné l'allure très lente du chef de l'État. Pour peu qu'il fasse une « halte pliant », ce serait un vrai « sitting-duck⁽²⁰⁾ »...

Au moment où Malko l'ajustait, Tourya fit irruption dans la pièce en-dessous de lui, vociférant en arabe... Aussitôt, l'homme à la

Kalachnikov sauta sur ses pieds, tournant son arme vers l'endroit où se trouvait Malko. Celui-ci sentit son sang se glacer dans ses veines. La grenade à fragmentation allait le réduire en bouillie. Il tendit le bras, visant son adversaire et tira, se disant qu'ils seraient deux à mourir.

À son immense surprise, l'Arabe ne tira pas. Au moment où Malko l'ajustait, Tourya jeta un ordre à son complice. Presque au même moment, le projectile supersonique de Malko le frappa en plein front et il tituba en arrière, lâchant sa Kalachnikov, foudroyé. Son voisin tira une rafale qui pulvérisa la balustrade de la loggia. Aplati, Malko reçut encore du plâtre.

Le commando ne devait posséder qu'une grenade, réservée au Combattant Suprême, ce qui lui avait sauvé la vie.

Malko riposta plus modestement avec son pistolet. En bas, les vociférations continuaient. Soudain, un flot de lumière inonda la pièce, jusque-là plongée dans la pénombre. Malko avança prudemment et ce qu'il vit le terrifia.

Tourya avait ramassé la Kalachnikov, armé du lance-roquette. Le tenant comme un fusil d'assaut, elle venait de sauter dans le jardin, sous la protection de son second complice. Ce dernier, accroupi contre l'appui de la fenêtre, tira une courte rafale pour empêcher Malko de les suivre. Celui-ci était dans une position intenable : l'autre était à même de le bloquer plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour sauver Bourguiba.

Précipitamment, Malko battit en retraite, dégringola l'escalier et se retrouva dans le living-room dévasté par l'échange de coups de feu. Il le traversa en courant et ouvrit la porte qui lui avait résisté, gagnant ainsi le jardin. Aussitôt, un vacarme de cris, de sifflets et d'appels frappa ses oreilles : les gardes de Bourguiba, alertés par les coups de feu, cherchaient à faire rentrer le Président dans son palais. Malko réalisa que, pour y arriver, ils allaient lui faire quitter l'abri du mur, le plaçant dans le champ de tir de Tourya.

Celle-ci était invisible, dissimulée dans la végétation tropicale. Il avisa un escalier montant le long de la façade de la villa et le prit, débouchant sur une terrasse qui dominait le jardin. Il la traversa en courant, cherchant à localiser Tourya. D'autres coups de feu claquèrent et une balle siffla désagréablement près. Cela venait du chemin. Il comprit alors que l'escorte de Bourguiba tirait sur lui, le prenant pour un des terroristes. C'était un comble !

De nouveau, il s'aplatit et deux casquettes plates de la Garde nationale apparurent, descendant du garage. Aussitôt, le pistolet-mitrailleur lâcha une rafale. Un des deux gardes s'effondra, mais l'autre vida le chargeur de son Steyr⁽²¹⁾ Il y eut un cri, puis plus rien. Le soldat, cassé en deux, tomba lentement en avant.

Et, soudain, Malko aperçut Tourya, collée au tronc d'un cocotier, la

Kalachnikov braqué sur l'extérieur, trente mètres devant lui. S'approchant au bord de la terrasse, il mesura la distance et sauta. Il eut beau retomber sur l'herbe, cela fit quand même un peu de bruit, et deux merles des Indes enfermés dans une grande cage se mirent à caqueter furieusement.

Tourya se retourna en sursaut, la Kalachnikov à l'horizontale, Malko eut moins peur que la fois précédente, mais sentit quand même le froid de la mort.

Ils se contemplèrent, immobiles, quelques secondes, puis, brusquement, Tourya fit demi-tour et partit en courant. Malgré sa répugnance, Malko leva son arme et cria, visant son dos.

— Tourya ! *Stop or I shoot you*⁽²²⁾ !

Il lui restait une seconde pour tirer avant qu'elle ne disparaisse. Il appuya sur la détente. La balle supersonique partit avec un claquement sec et frappa Tourya au milieu du dos. Malko s'attendait à la voir tomber. Elle sembla plutôt accélérer !

Il réalisa alors que la tenue verdâtre qu'elle portait était un efficace gilet pare-balles. Il ne restait plus qu'à la rattraper, s'il était encore temps.

Pistolet au poing, il démarra comme un coureur éthiopien aux Jeux Olympiques.

*

* *

Toutes armes braquées, les gardes de Bourguiba houspillaient le vieillard pour qu'il remonte encore plus vite, le portant presque, mais ils étaient en partie paralysés par le respect qu'ils éprouvaient à son égard.

Le Président n'avait que faiblement perçu les premiers coups de feu à l'intérieur de la villa, mais son escorte s'était immédiatement rendu compte du danger. Par radio, ils avaient demandé du renfort au Palais, mais celui-ci risquait d'arriver trop tard...

Mansour avait dégainé le premier, la gorge serrée par un pressentiment affreux. Personne ne lui avait plus reproché son incartade avec la Libyenne, mais il savait qu'il n'était pas quitte tant qu'on ne l'aurait pas retrouvée. En voyant Malko disparaître dans la villa, il avait compris que quelque chose de grave se passait.

Soudain, alors qu'il marchait à reculons, protégeant l'arrière du petit groupe, il la vit.

Malgré l'uniforme, les traits durcis et les cheveux bouclés, il eut un choc au cœur comme lorsqu'il venait la chercher à *l'International*, savourant déjà la volupté de lui faire l'amour. Mais il vit aussi la Kalachnikov prolongé par la roquette. Leurs regards se croisèrent.

Tourya le fixa, sans changer d'expression. À ses yeux, il n'existait déjà plus. Elle cala la crosse de son arme contre sa hanche, visant le

petit groupe qui s'éloignait.

Instinctivement, Mansour bondit en direction de Tourya. Comme un gardien de but cherchant à arrêter un ballon. Un réflexe que la Libyenne n'avait pas prévu. Mécaniquement, elle appuya sur la détente de son arme, la charge sans balle propulsa aussitôt la roquette à l'horizontale. Mansour plongea en avant, les bras écartés. Il y eut une explosion violente et sèche, une gerbe de flammes et plus rien à l'endroit où se trouvait le policier, tandis que des éclats et des débris de chair volaient dans toutes les directions.

Tourya demeura immobile quelques secondes, abasourdie, n'ayant pas prévu ce suicide.

Puis, avec un cri de rage, elle jeta la Kalachnikov, arracha son « 38 » de son étui. C'était une excellente tireuse et elle savait qu'elle ne s'en sortirait pas vivante. À trente mètres de là, le président Bourguiba, soutenu aux aisselles par deux de ses gardes, s'enfuyait lentement. Tourya visa soigneusement son dos. Elle avait eu le temps de recharger son arme. En six cartouches, avec l'entraînement qu'elle possédait, il était hors de question qu'elle le manque. Sa concentration était telle qu'elle aperçut à peine Malko surgir devant elle, sautant le mur de la villa.

— Tourya ! cria-t-il. C'est trop tard, arrêtez !

Il vit, à la crispation de son poignet, qu'elle allait tirer. Il appuya sur la détente le premier, visant la tête. De loin, on eut l'impression que la jeune Libyenne recevait une gifle invisible, lui faisant pivoter la tête. Puis une tache de sang apparut sur sa pommette. Elle tournoya et tomba en avant, sans lâcher son revolver.

Malko courut vers elle. Le canon du « 38 » était planté dans la poussière, comme si elle appuyait dessus à la façon d'une canne. Ses yeux ne voyaient déjà plus. Lentement, elle acheva de s'effondrer en avant. Malko se redressa, mal à l'aise. Cette violence aveugle lui faisait horreur. Mais comment faire autrement pour arrêter une Tourya ? Elle était devenue un robot programmé pour tuer. Aveuglément. Il en ressentait une profonde tristesse. Il y aurait d'autres Tourya, aussi fanatiques, aussi féroces qui tueraient ou se feraient tuer.

Des cris lui firent lever la tête. Les soldats de la Garde dévalaient le sentier en rangs serrés, investissant la villa comme des Peaux-Rouges, en tirant dans toutes les directions.

Malko se mit à remonter lentement vers la grille, maintenant fermée et gardée de façon impressionnante.

Le colonel Houssine y était appuyé, extrêmement pâle. Malko aperçut, au fond d'une allée, un petit groupe qui se hâtait vers le palais de Carthage : le président Bourguiba était sain et sauf.

— C'est terrible, dit l'officier tunisien, à voix basse. Le Président va être extrêmement choqué. Il croyait sincèrement que tout le monde

l'aimait. Il n'osera plus sortir...

Des soldats remontaient le sentier, traînant le corps de Tourya par un pied. D'autres faisaient de même pour son complice.

Malko avait envie de vomir. C'était une terroriste, mais elle avait été jusqu'au bout de son chemin.

Avec un courage fanatique, peut-être, mais un courage quand même.

— Colonel, demanda-t-il, je voudrais que le corps de cette jeune femme soit immédiatement mis en bière et expédié à Tripoli. En attendant, qu'on traite son cadavre avec décence.

Il détourna la tête : de grosses mouches bourdonnaient déjà autour de Tourya, s'attardant au visage ensanglanté. Le colonel Houssine donna des ordres d'une voix sèche. Quatre soldats soulevèrent et emportèrent le cadavre de Tourya. Malko la suivit des yeux, se disant, contrairement au dicton, qu'il n'éprouvait aucune joie devant le cadavre de son ennemie.

Seulement une immense lassitude.

- (1) Département Moyen-Orient.
- (2) La contacter, en argot barbouze.
- (3) Plus de huit mille francs.
- (4) Habib Bourguiba.
- (5) Vite !
- (6) Ça va ? Pas blessé ?
- (7) Elle a tué un des nôtres.
- (8) Pute.
- (9) Oui, oui.
- (10) Merci.
- (11) Organisation gouvernementale Tchèque, pourvoyeuse d'armes.
- (12) Technical Division.
- (13) Petit léopard
- (14) Electronic Intelligence.
- (15) Voir n° 2 *SAS contre CIA*.
- (16) Donnez-leur l'argent. Ne vous battez pas !
- (17) Ce n'est pas l'argent qu'ils veulent, c'est notre peau.
- (18) Regarde ! Regarde !
- (19) Je ne sais pas nager.
- (20) Sitting-duck
- (21) Fusil d'assaut autrichien.
- (22) Arrêtez ou je tire.